LVII
B
60-62.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVII
B
60.62
NAPOLI

DECOUVERTE
DE
L'AMÉRIQUE,

Pour l'inſtruction & l'amuſement des Enfans & des Jeunes-Gens.

Traduit de l'Allemand de M. CAMPE.

AVEC CARTES.

TOME PREMIER.

B. P.
NAPOLI

A HAMBOURG,

Chez J. G. VIRCHAUX, Imprimeur-Libr.

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

Avant-propos du Traducteur.

Seroit-il vrai, comme le prétend un Homme d'Eſprit, *) que c'eſt la Nature ſeule qui fait les Hommes de bien ainſi que les grands Hommes? que dans les Educations les plus ſoignées il n'eſt encore né aucuns fruits ſous la main des Cul-

*) Voyez les *Réflexions détachées ſur les Traités d'Education*, dans le *Mercure de France*, No. 9. Samedi 2 Mars 1782.

Cultivateurs les plus habiles? & qu'il ne faudra croire à l'Education qui d'un ſujet mal né fait un Homme de bien, que quand l'Art de la culture aura changé le chardon en roſe, & l'abſynthe en une plante douce & exquiſe?

On ne pouvoit haſarder des aſſertions auſſi déſolantes pour la Société, & auſſi contraires aux idées que l'on a eues dans tous les tems des effets d'une bonne ou d'une mauvaiſe Education, qu'en ſuppoſant que les hommes naiſſent réellement les uns avec des penchants vertueux, les autres avec des inclinations perverſes, & qu'il n'eſt pas moins inpoſſible de réprimer ou corriger l'inſtinct qui nous entraîne vers le mal, que de dépraver celui qui nous porte

porte au bien. En effet, l'Auteur des *Réflexions détachées* ſoutient, que les hommes de bien ſe font eux-mêmes, que la Nature produit les aſſaſſins, & que rien ne les réforme: de même que la flamme tent à s'élever, & le corps grave à deſcendre, ſans que rien puiſſe changer ces déterminations naturelles.

Cependant, ſur quoi ces ſuppoſitions ſont-elles fondées? Et ſur-tout, comment cet Auteur nous prouvera-t-il qu'il y a des hommes méchants par leur Nature?

„C'eſt, dit-il, que l'homme né bon, ne peut être rendu méchant que par un homme méchant, & qu'en remontant toujours pour trouver le principe de la corruption, il faudra bien s'arrêter en der-

niere analyſe à un ſujet corrompu de ſoi-même."

Mais d'abord il n'eſt pas vrai, que la corruption ſoit toujours & néceſſairement l'ouvrage de la méchanceté; l'imprudence & l'imbécillité peuvent produire les mêmes effets. D'ailleurs il eſt évident, que le raiſonnement de l'Auteur ne tombe que ſur des Hommes faits, tandis que l'Education, au contraire, n'a en vue que des Enfants, c'eſt-à-dire des Créatures ſans volonté déterminée, qui ne font paroître, à cette premiere Epoque de leur vie, que des appétits vagues, néceſſités par leurs beſoins phyſiques, & cette ſenſibilité aux impreſſions agréables & douloureuſes, dont dépend eſſenciellement leur conſervation.

vation. Mais l'activité commence-t-elle à ſe développer en eux? S'ils montrent alors des affections intéreſſées & relatives à leur propre bien-être, on voit auſſi en même tems germer dans leurs cœur toutes les affections ſociales — Attachement pour ceux qui leur ſont utiles, Diſpoſition à rendre ſervice, Bienfaiſance, Libéralité, Participation aux plaiſirs & aux peines de leurs ſemblables, Compaſſion pour les malheureux, Empreſſement à les ſecourir, &c. Telle eſt, on oſe le dire ſans crainte d'être démenti par l'expérience, telle eſt l'Enfance en général, lorsque l'ineptie de ſes guides ne tend point à contrarier la marche de la Nature.

L'obſervateur ſage ne voit donc nulle part des enfans mal nés ; il ſent qu'il étoit auſſi impoſſible à la Sageſſe éternelle de mettre dans nos ames des penchants décidément pervers, qu'il l'eſt à un ouvrier habile & honnête d'employer de mauvais matériaux dans la compoſition de ſes ouvrages. Il plaint donc ſincérement l'aveuglement, la mauvaiſe foi, ou la mauvaiſe humeur des Sophiſtes, depuis Hobbes jusqu'à l'Auteur des *Réflexions détachées*, qui font chaque jour de nouveaux efforts d'eſprit, pour nous perſuader que la moitié de l'Eſpece humaine, au moins, apporte en naiſſant ſur le front le ſceau du crime & de l'iniquité, qu'on tâcheroit inutilement de prévenir les effets de cette réprobation

naturelle, & qu'on ne peut, en un mot attendre de ces infortunés Coupables que tout mal & toute injuſtice. Mais en rejettant loin de lui ces idées affligeantes, il n'en reconnoît pas moins, que la force des inclinations imprimées dans nos ames par la Main du Tout-Puiſſant, peut être plus ou moins grande, ſuivant la diverſe conſtitution des Individus: différence qui produit celle des grands hommes en tout genre, & des hommes ordinaires. Il conçoit, que cette énergie répartie d'abord également entre toutes les affections de l'ame, peut acquérir accidentellement plus d'intenſité du côté des affections intéreſſées que du côté des affections ſociales, & même s'affoiblir peu à peu dans celles-ci

au point que les premieres dominent ſeules & faſſent de l'homme ce qu'il n'étoit pas par ſa nature — un mauvais ſujet, un ſcélérat, un monſtre. Enfin il conçoit, qu'il eſt tout auſſi poſſible de rectifier les inclinations d'un Enfant, lorsque par l'incurie ou la ſottiſe des pere & mere (ou de n'importe quels autres agents) elles ont pris une fauſſe direction, qu'il l'eſt de redreſſer la tige d'un jeune arbre, que des cauſes accidentelles ont fait plier.

En conſequence, le véritable problême à propoſer paroît donc être celui-ci: Conſerver à l'Enfant tous ſes penchants innés, (car il n'en a pas un qui ne lui ſoit néceſſaire ou pour ſon propre bien-être, ou pour celui de ſes ſemblables;) l'accoûtumer

mer à ne les ſuivre que ſous la conduite de la raiſon ; établir un juſte équilibre entre les affections intéreſſées & les affections ſociales ; leur donner à toutes le dégré dénergie, dont elles ſont ſuſceptibles par la conſtitution de l'Individu ; empêcher qu'aucune ne dégénere en paſſion funeſte : & à l'aide de ces données *faire de l'Enfant* (non pas un Prodige, mais) *un Homme & un Citoyen.*

Chercher la ſolution de ce problême dans l'Education, c'eſt, dit notre Auteur Bel-Eſprit, prétendre lui faire faire des Miracles ; il faudroit, pour les opérer, des Agents d'une perfection infinie ; Fénélon a eu raiſon de faire deſcendre des Cieux la Sageſſe, & de placer Télémaque ſous

ſous ſon Egide. — Ne faiſons point ſi légérement la ſatyre de l'Humanité; ce Miracle, ſi c'en eſt un, l'Education l'opérera certainement. Voudroit-on ravaler la condition des hommes au deſſous de celle des brutes? Eh, qui ignore les effets magiques, que l'Education produit ſur celles-ci! N'eſt-ce pas elle, qui a apprivoiſé ce Lion? qui a fait de cet Eléphant un Domeſtique utile & docile? qui a appris à ce Chien, exemple de fidélité, à ſacrifier ſes penchants & ſes goûts les plus vifs aux déſirs & à l'amuſement de ſon Maître? & qui a dénaturé le charactere de ce Chat au point de s'habituer à vivre & ſe jouer familiérement avec ces petits oiſeaux, ſans jamais chercher à leur faire le moindre mal?

mal? *) Si l'Education peut transformer ainſi les bêtes, & leur donner des mœurs ſi contraires à leur caractere naturel, ſon pouvoir ſur les Enfants doit être d'autant plus grand, qu'il ne s'agit plus de changer le penchant naturel, mais ſeulement de le diriger vers ſon véritable but. Il ne faut point de miracle, pour empêcher un jeune arbre de ſe courber. Ne ſentira-t-on jamais, qu'un enfant encore au berceau peut déja contracter des vices, & que l'Education,

*) J'ai vu un Coq, un Chat & une Souris manger paiſiblement & habituellement dans la même aſſiette; ce chat, d'ailleurs, faiſoit continuellement la guerre aux autres ſouris.

tion, pour produire tout ſon effet, doit commencer avec l'exiſtence même de l'Enfant?

Sans doute, dans le grand nombre de ceux qui ſe mêlent de former la Jeuneſſe, il y en a peu qui aient les qualités néceſſaires à un Inſtituteur, & les exemples d'éducations manquées ne ſont, malheureuſement, que trop fréquents. Mais il ſe trouve auſſi des Hommes capables à tous les égards de bien remplir les nobles & pénibles fonctions de cet Etat, & qui effectivement s'en acquitent avec autant de zele que de ſuccès, lorsqu'ils ont le bonheur d'avoir à faire à des Parents aſſez raiſonnables, pour entrer parfaitement dans leurs vues. Hommes reſpectables! les ſervices

eſſen-

eſſenciels que vous rendez non-ſeulement à des Individus, à des Familles, mais à la Société, mais à l'Humanité entiere, vous devroient mériter des ſtatues, ou du moins la plus vive reconnoiſſance; mais hélas! trop ſouvent on ne vous paye que d'ingratitude.

Au nombre de ſes Inſtituteurs d'un mérite éminent, l'Allemagne compte avec raiſon M. CAMPE, Conſeiller du Prince régnant d'Anhalt-Deſſau. La Maiſon d'éducation qu'il a établie à Hambourg, jouit de la plus haute réputation; & les Ouvrages également agréables & utiles qu'il a publiés en faveur de la Jeuneſſe, ont eu un ſuccès complet. Je puis me diſpenſer de parler de l'eſprit & du but de

ces

ces Ouvrages ; on connoîtra l'un & l'autre, en liſant la Préface de l'Auteur, dont je n'ai ſupprimé que ce qu'il y a de relatif à la partie typographique de l'Original, & au brigandage des Libraires.

Quand à cette Traduction, j'ai cru la devoir rapprocher de l'Allemand autant que le permettoit le génie de la langue Françoiſe, & y mettre la plus grande correction. C'étoit le moyen de la rendre utile aux jeunes gens qui étudient l'une ou l'autre des deux langues.

A Paris, le 11 Mars, 1782.

Junker.

Préface de l'Auteur.

Je formai il y a quelques années, le projet de compoſer une ſuite de petits Ouvrages capables d'entretenir d'une manière utile & agréable l'âge de l'Enfant & celui de la Jeuneſſe. Ce deſſein me vint dans l'idée voyant que nous manquions abſolument d'une pareille Collection faite avec ſoin & dans la vue particulière de ſervir à ces deux premières Epoques de la vie. Il s'agiſſoit principalement, pour y parvenir, du choix des matériaux, & de la gradation néceſſaire à obſerver ſoit pour les objets ſoit pour le Style, afin qu'ils fuſſent tellement adaptés à ce but unique, que les jeunes gens de chaque âge puſſent trouver ſucceſſivement dans ces livres leur inſtruction & leur amuſement. Or, c'eſt-ce que j'ai cherché à exécuter en partie, lorsque j'ai publié la *Petite Bibliotheque des Enfants*, & *Robinſon le Jeune* qui lui-même devoit précéder les Hiſtoires de *Colomb*, de *Cortez* & de *Pizarre*.

)( )(Ainſi

Ainſi les enfants qui ont lu, ou entendu lire, mes précédents Ouvrages, ſont les ſeuls Lecteurs que j'ai eu en vue, lorsque j'ai rédigé celui que je donne aujourd'hui au Public. Je n'y ſuppoſe nulle part une maſſe d'idées plus conſidérable que celles qu'ils ont dû acquérir par la lecture des deux livres en queſtion; & ce que *Robinſon* aura laiſſé d'imparfait dans le développement de ces mêmes idées, ſera facilement achevé par *Colomb*. C'eſt auſſi la raiſon, pourquoi l'on trouvera le ſtyle de celui-ci plus élevé de quelques tons.

Mais à quoi cette hiſtoire de *Colomb* doit-elle préparer mes jeunes Lecteurs? A celles de *Cortez* & de *Pizarre*, qui la ſuivront immédiatement: & enſuite à une lecture qui me paroît de beaucoup plus utile pour la Jeuneſſe, je veux dire à celle d'un Recueil des Voyages, compoſé exprès pour eux — tel enfin que nous n'en avons point encore. C'eſt à la compoſition d'une Collection ſemblable, dans laquelle on ne ſuppoſera aucune notion géographique, coſmographique, hiſtorique & autre, qui n'ait pu

pu s'acquérir facilement par la lecture des Ouvrages mentionnés ci-deſſus & par le cours ordinaire des études, que je me propoſe de conſacrer durant quelques années les heures de repos que me laiſſent mes occupations journalières: & en vérité il me ſemble que je ne puis jamais mieux employer ni d'une manière plus généralement utile ces moments de loiſir, qui me ſont accordés avec tant d épargne.

Car ſi quelque choſe au monde peut être jugé capable de former un jeune homme, d'aggrandir ſans peine & ſans dégoût la ſphère de ſes connoiſſances ſur le Monde & les Hommes, & de le prémunir de bonne heure contre ces rêveries amoureuſes & ces ſentiments romanesques que les livres à la mode ſemblent prendre à tâche de lui inculquer; ſi quelque choſe, en un mot, lui peut donner un mépris ſalutaire pour ce jargon affecté de frivolité, de bel-eſprit & de fauſſe délicateſſe, dont ces livres dangereux ſont remplis, & lui inſpirer, au contraire, le goût des amuſements honnêtes & profitables: c'eſt, n'en doutons pas,

un pareil Recueil de Voyages, où l'Auteur, ſoit pour le choix des Circonſtances, ſoit pour la Manière de les expoſer, auroit eu uniquement cet âge en vue.

Tel eſt le plan que je me ſuis fait, & dont ce livre peut être regardé comme la préparation néceſſaire.

On doit voir maintenant, pourquoi j'ai donné encore à cette Hiſtoire la forme du Dialogue. Si les Interlocuteurs interrompent moins ſouvent la narration principale, la raiſon en eſt facile à ſaiſir; c'eſt que j'étois moi-même moins ſouvent interrompu dans les récits que je faiſois à mes jeunes Eleves, dont cet Ouvrage n'eſt encore qu'une fidèle copie, parce que les jeunes gens y trouvoient plus rarement des paſſages qui euſſent beſoin d'être éclaircis.

Les ſources où j'ai puiſé cette hiſtoire étant pour ainſi dire dans les mains de tout le monde, j'ai cru qu'il étoit ſuperflu de les indiquer; mais les gens de goût connoîtront aiſément, que bien loin de les ſuivre au hazard, j'ai apporté, au contraire, la plus ſcrupuleuſe attention dans mon choix,

choix, adoptant tantôt l'une tantôt l'autre, ſuivant quelle me paroiſſoit plus pure. Dans les circonſtances douteuſes & où je n'ai cru trouver aucun motif valable de me déterminer, j'ai presque toujours laiſſé réſoudre la queſtion par un Homme qui vient tout nouvellement de fouiller & de débarraſſer les ſources de cette Hiſtoire avec toute la pénétration Angloiſe jointe à l'infatigable application d'un Allemand (*). Toutefois j'ai eu occaſion de relever de tems en tems quelques erreurs qui s'étoient gliſſées dans ſon livre, mais ſur des événements de peu d'importance.

J'ai avancé plus d'une fois dans mes Ouvrages le principe ſuivant: „ Les Inſtitu-„ teurs, loin de découvrir à leurs Eleves le „ côté vicieux de l'Humanité, doivent au „ contraire apporter tout leur ſoin à le leur „ déguiſer, crainte de réveiller en eux cette „ idée: Puisque les autres hommes ſont „ naturellement enclins à tant de vices, il „ eſt donc injuſte d'exiger de nous que „ nous

(*) *Robertſon*, Hiſtoire de l'Amérique.

„ nous faſſions exception à la regle. " Mais on pourroit aujourd'hui me faire le reproche de m'éloigner moi-même de mes préceptes en publiant pour l'amuſement de la Jeuneſſe une Hiſtoire ſi remplie de traits d'injuſtice, de brigandage & d'inhumanité.

Je réponds à cela prémièrement, que ce livre n'eſt pas deſtiné pour la première Enfance, mais pour ceux qui approchent de l'âge de l'Adoleſcence, ou même qui l'ont déja atteint. En ſecond lieu je prie ceux qui voudroient me faire une pareille objection, de vouloir bien ſe rappeller la reſtriction que j ai miſe à mon Précepte, ſavoir que les jeunes gens avançant en âge & l'époque de leur entrée dans le monde devenant plus prochaine, il étoit néceſſaire de leur découvrir peu à peu, la vérité avec beaucoup de précaution, les travers & les injuſtices des hommes, de peur que ſe voyant trompés dans l'idée flatteuſe qu'ils ſe ſeroient formée de la Société comme d'une ſociété d'Anges, ils n'allaſſent tomber dans l'excès contraire & prendre indifféremment tous leurs ſemblables pour

pour autant de Diables. Troiſièmement il eſt à remarquer, que cela ne fait jamais ſur l'eſprit d un enfant une impreſſion pareille, lorsqu'on lui dit que tels ou tels ſcélérats ont vêcu il y a pluſieurs ſiecles, que lorsqu'on lui fait voir que dans les tems où il vit parmi ſes contemporains il exiſte une foule de gens vicieux & inſenſés. Enfin, quant à l effet que peut produire ſur eux cette inſtruction, il dépend toujours des couleurs ſous lesquelles on les lui préſente, & qui peuvent, ſuivant la manière dont elles ſont choiſies & employées, rendre le même tableau ou d'accord ou en oppoſition avec l'idée du peintre: & c'eſt par ce choix & cette préparation des couleurs dont j'ai fait uſage, que j'oſe me flatter que les Inſtituteurs expérimentés trouveront, que je ne me ſuis pas écarté de mon but.

Le Public a répondu d'une manière ſans doute bien honorable pour moi, à la demande que j'avois faite, s'il falloit donner cet Ouvrage à l'impreſſion. J'ai été vivement touché de la confiance qu'on m'a te-

témoignée à ce ſujet, & je déſire ſincérement que mon livre puiſſe répondre à l'attente de ceux qui ont bien voulu s'y intéreſſer.

Du reſte, ceux qui le liront, verront aſſez que mon objet, en le compoſant, étoit le même que j'ai toujours eu tant à cœur, je veux dire, non-ſeulement de meubler l'eſprit de mes jeunes Lecteurs de connoiſſances utiles & agréables, mais principalement d'enflammer leurs ames d'un zele ardent pour leur Religion, & d'un amour éclairé pour toutes les vertus ſociales; de les armer de bonne heure d'un courage à l'épreuve contre la douleur & l'adverſité, & de leur inſpirer un déſir vif de ſe ſignaler par des actes d'humanité & d'utilité publique. Faſſe le Ciel que je n'aie pas totalement manqué ce but: car c'eſt le prix le plus cher & le plus doux que j'attende de mes foibles efforts, & je renonce de bon cœur à tous les autres.

A Hambourg, au mois de Juin 1781.

COLOMB.

PREMIER RÉCIT.

NICOLAS. (*appellant les autres*).

Théophile! Chrétien! Conrad! John! Vîte, eh vîte!

CHRÊTIEN. Qu'eſt-ce qu'il y a?

NICOLAS. Oh vîte! & que les autres viennent auſſi! Le cher père va encore nous raconter quelque choſe.

TOUS. Ah!

CONRAD. Faut-il appeller les autres auſſi, mon Papa?

LE PERE. Oui, oui, tu n'as qu'à les appeller.

JOHN. Cours de toutes tes forces.

CHRÊTIEN. (*à Nicolas*). Et qu'eſt-ce que le cher pere va nous raconter?

NICOLAS. Mais c'eſt-ce que perſonne ne ſait encore! Cependant je m'imagine que ce ſera encore une hiſtoire comme celle de Robinſon.

CHRÊTIEN. *(en ſautant)*. Ah, ce ſeroit excellent! (*Conrad* & les autres — *Henri*, *Jean*, *Didier*, *Pierre*, *Ferdinand*, *Mathias*, *Charles*, *Frédéric*, *Charlotte* — arrivent en courant).

TOUS. Le cher père va-t-il nous raconter quelque choſe?

LE PERE. Oui, mes enfans; ſi cela vous amuſe.

TOUS. Oh, beaucoup!

CHARLOTTE. En ce cas tu voudras bien attendre, mon Papa, que j'aie averti Maman; ſans quoi il te faudroit recommencer!

LE PERE. Tu as raiſon, ma fille; Maman doit être de la partie. Ainſi va la chercher.

THÉOPHILE. (*à Conrad*). Tu verras! Ce ſera certainement une hiſtoire dans le genre de celle de Robinſon!

CONRAD. Ce ſeroit charmant! — *(Cependant arriva ſucceſſivement toute la famille; ous ſe placèrent; leurs regards étoient fixés ſur le Père, qui après une petite pauſe débuta ainſi).*

LE PERE. Eh bien, mes enfants, que croyez-vous que je vais vous raconter cette fois-ci?

JEAN.

JEAN. Dame, qui peut le ſavoir!

LE PERE. Sans doute aucun de vous ne le peut encore; mais tout à l'heure vous le devinerez. — Je vous parlerai d'un des hommes les plus remarquables qui aient jamais vécu; d'un homme qui a fait une des plus importantes découvertes qui aient été faites; d'un homme à qui nous ſommes redevables de beaucoup de commodités de la vie, & auſſi de beaucoup de connoiſſances que nous n'aurions pas ſans lui; en un mot, de — eh bien, de qui croyez-vous?

THÉOPHILE. De *Pierre Hele.*

LE PERE. Et pourquoi de celui-là plutôt que d'un autre?

THÉOPHILE. Eh, parce que c'eſt auſſi un homme aſſez célèbre; il a le premier imaginé de faire des montres!

FRÉDÉRIC. Ah oui, que l'on nommoit alors des *œufs de Nuremberg!*

HENRI. Comme s'il n'y avoit pas des inventions bien plus intéreſſantes que celle-là!

CHARLOTTE. Ecoutez, mes petits amis, je crois que Papa veut nous parler de cet hom-

me de Brunſvic, qui a inventé les rouets à filer. Eh, comment s'appelloit-il déja?

Chrêtien. Ah, tu veux dire de *Jurgens?*

Jean. *(ironiquement).* Pourquoi pas plutôt de *Moumme*, l'inventeur de cette bierre de Brunſvic, qui porte ſon nom!

Frédéric. En ce cas, mon Papa, nous ne le ſavons pas!

Le Pere. Il faut donc bien, que je vous diſe moi-même le nom de cet homme: il s'appelle — *Colomb!*

Tous. Ah!

Jean. A coup ſûr nous allons entendre une jolie hiſtoire; j'en ai déjà lu quelque choſe.

Le Pere. J'eſpère qu'elle vous fera plaiſir; ainſi, au fait!

Il y a environ trois cens ans qu'il y avoit à Gènes, en Italie, un homme, appellé *Chriſtophe Colomb.* On ne ſait guere autre choſe touchant ſa naiſſance, ſi ce n'eſt que ſes ancêtres vivoient de la navigation. Voilà ſans doute, pourquoi dès ſa plus tendre jeuneſſe il fit paroître un penchant décidé pour la marine, & qu'enfin il embraſſa cet état.

Dès

Dès ſa première jeuneſſe il montroit les diſpoſitions les plus heureuſes pour toutes les grandes qualités requiſes dans un habile marin, & dans un brave homme en général. Il étoit courageux & vif; il n'aimoit pas le repos, ni les aiſances efféminées; il dédaignoit les friandiſes qui, tout en chatouillant le palais, nuiſent à la ſanté; ennemi de l'oiſiveté & de toutes les frivolités, ſon occupation favorite étoit d'apprendre quelque choſe qui pût le mettre un jour en état d'être utile à ſes ſemblables.

On lui dit que, pour s'appliquer avec ſuccès aux ſciences, il falloit préalablement étudier la langue Latine, à cauſe du grand nombre de bons livres, écrits en cette langue: & auſſitôt il s'y appliqua ſans relâche. En peu de temps il en eut aſſez appris, pour pouvoir être initié dans les ſciences mêmes. Et alors il falloit voir, avec quelle avidité il dévoroit chaque parole qui ſortoit de la bouche de ſes maîtres! En peu de temps il eut fait dans la Géographie, la Géométrie, l'Aſtronomie & le Deſſein des progrès ſi étonnants que dès ſa quatorzième année il put aller ſur mer, poſſédant toutes les connoiſ-

ſances néceſſaires à un bon Capitaine de vaiſſeau.

Voilà, mes enfants, comment tous ceux qui ont aſpiré à devenir des hommes excellents, ſe ſont diſtingués dès leur jeune âge: & il eſt vrai de dire ſuivant le Proverbe Allemand, que *la branche deſtinée à devenir crochet, ſe courbe de bonne heure* (*). Réjouiſſez vous donc, ſi, comme le jeune Colomb, vous ſentez en vous-mêmes cette ardeur de courir un jour une noble carrière. Mais ſi Vous ne pouvez encore vous rendre ce témoignage avec toute aſſûrance, hatez vous, je vous en conjure, de le mériter! Car un peu plus tard, le temps de la préparation pourroit être paſſé ſans retour — ſongez mes enfants, ſans retour! Quelle perte!

Pour revenir à notre *Colomb*, il fit ſon apprentiſſage ſur la Méditerranée, parce qu'alors la

(*) Le ſens de ce Proverbe eſt exprimé avec nobleſſe dans ces vers de *Corneille*.

. . . . . Aux ames bien nées
La vertu n'attend pas le nombre des années.

Addition du Traducteur.

la navigation de ſes compatriotes n'alloit guere plus loin. Mais c'étoit là une ſphere beaucoup trop étroite pour un eſprit qui bruloit d'envie d'effectuer ce qu'aucun autre n'auroit effectué avant lui. Il chercha donc l'occaſion de faire des voyages de plus long cours, & il la trouva. Après une courſe dans l'Océan ſeptentrional, qui contribua beaucoup à étendre ſes connoiſſances, il s'engagea au ſervice d'un Capitaine de vaiſſeau, de ſes parents, qui à ſes propres fraix avoit armé quelques vaiſſeaux, avec leſquels il croiſoit tantôt contre les Vénitiens, tantôt contre les Turcs.

Frédéric. Que veut dire-*croiſer?*

Le Pere. C'eſt, naviguer çà & là à une certaine hauteur en mer, pour épier les vaiſſeaux ennemis, & — ſi l'on peut — les prendre.

Frédéric. Ha, ha! ainſi que *Rodney* fit avec les vaiſſeaux Eſpagnols?

Henri. Et comme *de la Motte-Piquet* fit enſuite avec la flotte Angloiſe, expédiée par *Rodney?*

Le Pere. C'eſt cela même! Dans cette *Croiſiere* (c'eſt ainſi que l'on nomme de pareil-

les entrepriſes ſur mer) le jeune *Colomb* eût perdu la vie, ſi la Providence n'avoit voulu la lui conſerver pour des exploits plus glorieux. Le vaiſſeau qu'il commandoit, engagé avec un navire Vénitien dans un combat où notre jeune héros ſe montra un modele de bravoure, prit feu en même temps que le batiment ennemi qu'il avoit joint à l'abordage. — Vous ſavez, je penſe, ce que c'eſt que l'*abordage*, dont il s'agit ici?

Mathias. Oh, ſans doute! C'eſt lorsqu'un vaiſſeau en accroche tellement un autre, qu'ils ne peuvent plus ſe dégager; & alors les équipages ſe battent ſur les ponts à coups de ſabre & aux piſtolets, jusqu'à ce que l'un des partis ſe rende à l'autre.

Le Pere. A merveille! Or, figurez vous le malheur qu'il y a, quand deux navires ainſi accrochés s'embraſent à la fois, & qu'il n'y a pas à portée un autre vaiſſeau, ſur lequel on puiſſe ſe ſauver!

Et voilà le cas terrible où ſe trouva *Colomb*. Mais croyez-vous, qu'il en ait été étourdi? Point du tout! Même dans ce péril imminent

il

il conſerva toute ſon intrépidité, toute ſa préſence d'eſprit. Il ſe précipita courageuſement dans la mer, & ſe ſaiſit d'une rame flotante, à l'aïde de laquelle il gagna heureuſement la côte, qui en étoit éloignée de deux lieuës marines.

Henri. Combien fait une lieuë marine?

Le Pere. Elle fait trois quarts d'un Mile d'Allemagne, ou à peu près une lieue & demie de France. — Ce fut ſur la côte de Portugal qu'il ſe ſauva; c'eſt pourquoi, après s'être un peu remis, il prit auſſitôt le chemin de la capitale du pays, de —

Charlotte. De *Lisbonne!*

Le Pere. Bien! Cette circonſtance contribua probablement beaucoup à déterminer la glorieuſe carriere qu'il courut dans la ſuite: & nous y trouvons une nouvelle preuve des vues de bienfaiſance, que la Providence ſe propoſe lors même qu'elle nous fait éprouver quelque malheur. Ecoutez-moi, & je vous rendrai bien ſenſible ce que je viens de dire.

Les Portugais étoient alors les marins les plus habiles & les plus hardis du monde. Ils s'aven-

s'aventuroient dans le grand Océan Atlantique, alors peu connu, plus loin qu'aucune autre nation, & ils trouvèrent la récompenſe de leurs travaux dans la découverte de deux belles îles qu'ils nommerent *Porto Santo* & *Madere*.

CHARLES. Ah, celles qui ne ſont pas beaucoup éloignées de l'Afrique!

LE PERE. Les mêmes! — Dans la ſuite ces hommes hardis ſe livrèrent de plus en plus à leur envie de faire des découvertes, ſi bien qu'ils conçurent enfin le grand deſſein d'eſſayer, s'ils ne trouveroient pas un paſſage par mer jusque dans l'Inde.

FERDINAND. Ils ne devoient pas être longtemps à le trouver.

LE PERE. Comment entends-tu cela?

FERDINAND. Eh, ils n'avoient qu'à regarder la Carte de notre Hémisphère: au premier coup d'œil ils devoient bien voir, qu'il falloit d'abord prolonger *comme cela* (*) l'Afrique, puis

(*) Dans cet endroit ainſi que dans tous les autres où il s'agit d'un point de Géographie, on doit ſuppoſer que les interlocuteurs ont la Carte

puis doubler le Cap de Bonne eſpérance, & puis remonter l'Afrique de l'autre côté; — Et les voilà dans l'Inde!

Le Pere. Ma foi, Ferdinand, tu as raiſon; il eſt bien ſingulier, qu'autrefois on fût obligé de ſe rompre la tête pendant un ſiecle entier pour une choſe, que nous autres voyons au premier coup d'œil!

Jean. Mais, je le crois bien; c'eſt que nous avons la Carte d'Afrique ſous les yeux, & que nous ſavons qu'on peut doubler le Cap.

Le Pere. Eh, Ferdinand, écoute donc ce que celui-là nous dit! Les gens de ce temps-là n'avoient-ils donc pas la Carte de l'Afrique, & ne ſavoient-ils pas qu'on peut tourner le Cap?

Jean. Eh, non! C'étoit préciſément pour quoi on vouloit eſſayer, s'il y avoit moyen d'aller à l'Inde en tournant là-bas autour de l'Afrique.

Henri. D'ailleurs nous ſavons par la Géographie ancienne, qu'autrefois on ne connoiſ-

foit

Carte devant eux, & qu'ils y montrent du doigt les endroits en queſtion.

Rémarque du Traducteur.

ſoit de toute l'Afrique que la partie ſeptentrionale, & un petit bout de l'Ethiopie; mais ſi la terre finiſſoit quelque part du côté du Midi, ou ſi elle s'étendoit jusqu'au Pole du Sud, c'eſt-ce que les Anciens (*) ignoroient abſolument.

Le Pere. Eh bien, mon cher Ferdinand, ſi celà eſt, nous pourrions bien n'avoir pas eu plus d'eſprit que les autres, ſi nous euſſions vecu tous deux alors. Car en ce cas il me ſemble que ç'eût été, comme ſi aujourd'hui quelqu'un nous demandoit, *ſi & comment on peut aller à Inde en faiſant voile autour de l'Amérique ſeptentrionale, ou bien en tournant l'Europe & l'Aſie par le Nord-Eſt.* Eh bien ſaurois-tu répondre à cette queſtion d'après tes Cartes de Géographie?

Ferdinand. Non!

Le Pere. Pourquoi?

Fer-

(*) On raconte à la vérité, que des navigateurs Phéniciens, par Ordre d'un Roi d'Egypte, ont fait tout le tour de l'Afrique: mais on a de bonnes raiſons de douter de la vérité de cette tradition.

FERDINAND. Mais, c'eſt qu'il n'eſt pas marqué ſur les Cartes, s'il y a, ou non, au Nord de l'Amérique & de l'Aſie une mer libre par tout.

LE PERE. Et pourquoi cela n'y eſt-il pas marqué?

FERDINAND. Parceque le faiſeur de Cartes l'ignoroit peut-être lui-même.

LE PERE. D'accord! Mais pourquoi l'ignoroit-il? Il n'avoit qu'à lire les Voyages de ceux qui ont paſſé là par le Nord!

FERDINAND. Mais, perſonne, peut-être, n'a encore fait ce voyage.

LE PERE. Vois-tu? — Conçois-tu maintenant, pourquoi il a fallu, il y a trois cens ans, commencer par faire des tentatives, pour ſavoir ſi l'on pouvoit tourner autour de l'Afrique pour aller à l'Inde par mer?

FERDINAND. Je le conçois.

LE PERE. — *Colomb* donc étant arrivé à Lisbonne, ſes lumieres & ſes talents lui procurerent bientôt l'Amitié de beaucoup de marins de mérite, dans le cercle desquels il fut ſouvent parlé du plan que l'on s'étoit fait pour

découvrir par mer un chemin qui conduisit dans l'Inde.

Didier. Mais par quel chemin y alloit-on jusqu'alors?

Le Pere. Dans ce temps-là les Vénitiens étoient la seule nation qui faisoit le commerce de l'Inde. Ils reçevoient les productions Indiennes par la mer Rouge & par la Méditerranée; mais ces deux mers, comme vous savez, ne communiquent pas l'une avec l'autre, étant séparées par un isthme considérable. Ainsi quand les vaisseaux étoient arrivés à cet isthme, il falloit les décharger pour transporter les marchandises à Alexandrie en Egypte, soit par terre, ou dans des bâtiments de moindre grandeur, par des canaux. De là on les faisoit passer par la Méditerranée à Venise.

Cette nécessité de décharger & de recharger, & ces transports par terre depuis la mer rouge jusqu'à Alexandrie devoit gêner considérablement le commerce des Indes, & il étoit naturel de regarder la découverte d'un chemin par mer, comme une chose de grande importance.

Le

Le hazard amena une autre circonſtance qui facilita beaucoup à notre *Colomb* l'entrée dans ſa grande carriere. C'eſt qu'il épouſa la fille d'un Capitaine de Vaiſſeau, qui avoit été de la partie, quand on fit la découverte des îles de *Porto Santo* & de *Madere*. Ce mariage ayant procuré à *Colomb* les Journaux & les Cartes de cet habile marin, il les étudia jour & nuit: & par-là le penchant qui le portoit à des entrepriſes ſemblables, ainſi que ſon envie de viſiter lui-même ces îles nouvellement découvertes, acquirent de jour en jour plus de force. Il s'embarqua donc de nouveau pour Madere, où pendant quelques années il fit un commerce aſſez lucratif, fréquentant tantôt les *îles de Canarie*, tantôt la côte d'Afrique, & tantôt les *Azores*.

La Mere. N'emmena-t-il pas ſa femme dans ces voyages?

Le Pere. Je crois que non! puiſqu'aucun de ſes hiſtoriens n'a fait mention de cette particularité.

La Mere. Eh bien, qu'il voyage donc ce ſoir auſſi ſeul! Venez, mes enfants! Le travail du jardin nous attend.

CHARLOTTE. O Maman, voilà comme tu faiſois auſſi à l'hiſtoire de Robinſon! C'eſt toujours quand le récit va aller bon train, que tu nous appelles!

THÉOPHILE. Laiſſe faire, Charlotte! Maman n'agit ainſi que pour nous exercer à la modération: ne ſais-tu pas?

CHARLOTTE. Oui, mais —

TOUS. A l'ouvrage! à l'ouvrage! à l'ouvrage!

SECOND RÉCIT.

LE PERE.

Pendant les petites courſes que Colomb faiſoit dans les eaux des Canaries, il s'occupoit ſans ceſſe d'une grande idée, que lui avoit fait naître ſon eſprit entreprenant, dès ſon ſéjour à Lisbonne.

„Quoi? diſoit-il ſouvent en lui-même, n'y auroit-il donc pas, pour aller aux Indes, un chemin plus court que celui autour de l'Afrique,

que, que cherchent les Portugais? Si en partant de l'Europe on gouvernoit toujours droit à l'Oueſt à travers l'océan Atlantique, n'arriveroit-on pas auſſi à la fin à une terre qui ſeroit l'Inde même, ou qui y confineroit du moins? La terre n'eſt-elle pas ronde? Et ſi elle l'eſt, Dieu n'auroit-il pas auſſi créé dans l'hémiſphere oppoſé un pays habitable à des hommes & à d'autres créatures? Eſt-il vraiſemblable, que cet hémiſphere ſoit entièrement couvert de mers? Non, non; à coup ſûr l'Inde eſt un pays beaucoup plus grand qu'on ne s'imagine, & elle s'étend probablement fort loin à l'Eſt vers l'Europe. Si donc on faiſoit conſtamment voile vers l'Oueſt, on y arriveroit immanquablement."

Voilà la premiere raiſon qui lui fit croire, qu'à l'autre bout de notre globe il devoit auſſi y avoir des terres; mais ce n'étoit pas ſa ſeule. Pluſieurs autres réflexions & obſervations venoient à l'appui de ſon ſentiment. Rapportons ſur-tout les particularités ſuivantes.

Le maître d'un navire Portugais ayant un jour couru fort loin dans la mer Atlantique

portant à l'Oueſt, avoit pêché une piece de bois artiſtement travaillée : & cette pièce avoit été amenée par les vents d'Oueſt. Il en tira la conſéquence, qu'il y avoit vers le couchant une terre habitée.

De plus, le Beau-frere de *Colomb*, parti de Madere & faiſant voile vers l'Oueſt, avoit trouvé une autre piece de bois qui reſſembloit à la précédente, & que les vent d'Oueſt y avoient également pouſſée.

On avoit auſſi trouvé, de temps à autre, ſur les côtes des îles Azores — je puis ſans doute ſuppoſer, que vous vous rappellez à l'inſtant, où ces îles ſont ſituées?

Chrêtien. Oh oui! Elles ſont dans l'Océan Atlantique, entre l'Europe & l'Amérique. Ne les nomme-t-on, pas auſſi les *îles des Epervier?*

Le Pere. Juſte. Eh bien, ſur les côtes occidentales de ces îles, dis-je, on avoit trouvé de temps en temps des arbres d'une eſpece jusqu'alors inconnue, & qui y avoient été pouſſés pas les mêmes vents. Enfin — & ceci rendoit, ſans doute la choſe plus probable que tout

le

le reſte! — un jour la mer avoit jetté ſur ces mêmes côtes les cadavres de deux hommes d'une figure ſi particulière, qu'ils ne reſſembloient ni aux Européens, ni aux habitants d'Aſie ou d'Afrique.

Colomb eut ſoin de raſſembler ces différentes obſervations; il les médita jour & nuit, les compara avec les notices qui ſe trouvent chez les Auteurs anciens & modernes ſur l'Inde: & tout cela contribua à changer ſa conjecture en conviction.

Cependant n'oubliant pas qu'il pouvoit ſe tromper, & que quatre yeux voient plus clair que deux, il ſe défia modeſtement de ſes propres lumières, & conſulta un homme dont la pénétration & le ſavoir étoient avec raiſon fort eſtimés alors. Il s'appelloit *Paul*, & étoit Médecin à Florence, ville d'Italie.

Ce ſavant homme trouva les raiſons de *Colomb* de la plus grande importance; il lui communiqua lui-même quelques autres obſervations propres à le confirmer dans ſon ſentiment, & il l'exhorta à réaliſer un ſi grand projet le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible.

Dès-lors Colomb réſolut irrévocablement l'entrepriſe. Mais elle demandoit un armement qui ſurpaſſoit de beaucoup l'état de ſa fortune; il fallut donc en propoſer l'exécution à quelque Puiſſance: & à laquelle donner la préférence?

Il n'héſita pas un moment à conſacrer le fruit de ſes futures découvertes à ſa patrie plutôt qu'à tout autre Etat. En conſéquence il mit le plan qu'il avoit rédigé, ſous les yeux du Sénat de Gènes, demandant qu'il lui fût accordé ſes ſecours néceſſaires pour le mettre à exécution. Mais le Sénat ne comprenant point la ſolidité de ſes raiſons, prit le grand homme pour un vain faiſeur de projets, & rejetta ſes offres.

Colomb ne ſe découragea pas pour cela. Ayant ſatisfait à ce qu'il devoit à ſa patrie, il tourna ſes vues du côté de Lisbonne, pour propoſer ſon projet à une Cour qui venoit de ſe ſignaler dans des entrepriſes de ce genre. On y écouta ſes propoſitions avec la plus grande attention; mais après en avoir tiré petit à petit tout le plan qu'il avoit l'intention de ſuivre, on

ſe rendit coupable envers lui de la plus vile trahiſon.

C'eſt que l'on réſoluté de lui ravir l'honneur des grandes découvertes qu'il vouloit faire; & dans cette vue on arma à la hâte un vaiſſeau, chargeant un autre Capitaine d'exécuter ce que Colomb avoit projetté.

Ce Capitaine partit. Mais n'étant pas animé de l'eſprit ni du courage de celui qu'il devoit remplacer, il renonça après une courte navigation vers le couchant, à l'eſpérance d'un heureux ſuccès, & retourna à Lisbonne mécontent & découragé.

John. J'en ſuis bien aiſe!

Le Pere. De quoi donc?

John. De ce que ces bêtes de Portugais n'aient pas réuſſi à tromper le pauvre Colomb!

Le Pere. Voilà, ſans doute, ce qui nous doit faire plaiſir; mais, mon ami, gardons-nous d'accuſer tous les Portugais de bêtiſe, par la raiſon que trois ou quatre donneurs d'avis ont conſeillé, il y a trois cens ans, à leur Roi une mauvaiſe action, abhorrée peut-être de tout le reſte de la nation.

JOHN. Auſſi n'eſt-ce que de ceux-là que j'ai voulu parler!

LE PERE. En ce cas tu as raiſon. Ce fut en effet une baſſe trahiſon que ces gens ſe permirent envers Colomb. . Auſſi en fut-il piqué au vif; il quitta une cour où il avoit été traité ſi indignement, & ſe mit en route pour aller à Madrid.

CHARLOTTE. Ah! En Eſpagne!

LE PERE. Préciſément! — Mais ayant à craindre, que la propoſition qu'il avoit à faire, ne fût rejettée auſſi à la Cour d'Eſpagne, il envoya en Angleterre ſon frere *Barthelemi*, à qui il avoit fait part de toutes ſes idées, pour voir s'il y pourroit obtenir quelque choſe en ſa faveur.

En Eſpagne régnoit alors *Ferdinand*, ſurnommé *le Catholique*, Prince d'une humeur ſoupçonneuſe & circonſpecte qui l'éloignoit de toute entrepriſe dont le ſuccès pouvoit être douteux. *Iſabelle*, ſon épouſe, étoit à la vérité plus entreprenante, mais elle dépendoit entièrement de ſon mari, & ne ſe mêloit de rien qui n'eût ſon approbation.

Ajou-

Ajoutez-y que, malheureuſement pour Colomb, le monarque Eſpagnol ſe trouvoit engagé dans une guerre contre le dernier Roi des *Maures* (*), qui avoit établi ſon empire dans la Grenade, province d'Eſpagne. Que pouvoit eſpérer Colomb d'un tel Prince & dans de telles circonſtances?

Cependant Ferdinand & Iſabelle lui firent un accueil diſtingué & l'écouterent avec beaucoup d'attention. Mais avant de s'expliquer, on jugea à propos de ſoumettre ſon projet à l'examen de certaines gens, qui malheureuſement manquoient des lumieres néceſſaires. Ils firent à Colomb les objections les plus abſurdes,

(*) Les *Maures* étoient un peuple qui de l'Arabie étoit venu s'établir dans la partie ſupérieure de l'Afrique. De là ils paſſerent en Eſpagne & en ſoumirent la plus grande partie. Mais peu à peu les anciens poſſeſſeurs de ce pays ſe mirent en état de leur tenir tête, & les forcerent enfin, après des guerres longues & meurtrieres, d'évacuer l'Eſpagne, & de ſe retirer en Afrique.

des, ſoutenant l'un, que la mer entre l'Europe & l'Inde étoit d'une étendue ſi immenſe, que même en ſuppoſant la navigation la plus heureuſe, il faudroit au moins trois ans pour arriver de l'Europe au Continent le plus voiſin. Un autre ſe rejetta ſur la rondeur de la terre, diſant que ſi l'on faiſoit toujours voile à l'Oueſt, on iroit toujours en deſcendant: & que, ſi à la fin on vouloit revenir ſur ſes pas, on ſeroit obligé de monter, ce qui ne réuſſiroit jamais, quelque favorable que fût le vent. D'autres encore furent aſſez impudents, pour lui demander „s'il ſe croyoit lui ſeul plus ſavant que tous ces millions d'hommes qui avoient vêcu avant lui? Et ſi, au cas qu'il y eût réellement des terres de l'autre côté du globe, elles avoient pu reſter inconnues pendant la longue ſuite des Siecles?“

Colomb eut beſoin de toute ſa perſévérance, pour ſupporter la bêtiſe & l'orgueil de ſes juges. Cependant il ſoutint cette épreuve avec une modération digne d'être admirée, & il répondit aux objections même les plus ridicules avec une attention reſpectueuſe. Mais quel bien

bien en reſulta-t-il pour lui? Après avoir prodigué cinq années, pour convaincre ces Idiots, que ſon projet étoit raiſonnable, il eut le chagrin d'apprendre; qu'on en avoit fait au Roi le rapport le plus défavorable; & peu de temps après la Cour lui fit ſignifier „que, tant que dureroit la guerre avec les Maures, on ne pourroit ſonger à d'autres entrepriſes. "

Figurez-vous le chagrin du pauvre Colomb, quand il ſe vit une ſeconde fois déchu de ſa plus chere eſpérance! — Il étoit grand; mais ſa fermeté l'étoit davantage. Ainſi bien loin de renoncer à ſon entrepriſe, il s'adreſſa à deux Ducs Eſpagnols, aſſez riches pour être en état d'équiper une petite Eſcadre & de l'envoyer à la découverte. Mais ces Seigneurs auſſi manquoient ou de confiance ou de courage. Il fut encore refuſé.

HENRI. Ma foi, il eſt révoltant de voir ce pauvre homme éconduit par-tout avec ſon excellent projet!

JEAN. Ce qui me ſurprend, c'eſt qu'il n'en prenne pas de l'humeur, & qu'il ne renonce pas à tout!

Le Pere. S'il l'avoit fait, il n'auroit pas été le grand homme qu'il étoit en effet. Des ames nobles & élévées — remarquez ceci, mes enfants! — ne ſe laiſſent détourner par aucune, difficulté quelque grande qu'elle ſoit, d'un chemin qui conduit à quelque but glorieux. La froideur, & même l'ingratitude de leurs freres, peuvent les chagriner, mais non les décourager, & les reduire à l'inaction. A tous les contre-tems qu'elles éprouvent, à tous les obſtacles qu'on leur oppoſe, leurs regards demeurent toujours fixés ſur le grand objet qu'elles ont une fois généreuſement réſolu d'atteindre. Voilà le coin où eſt marqué l'homme véritablement grand & vertueux!

Tel ſe montra auſſi le héros de mon hiſtoire. Il ſe mit généreuſement au deſſus du chagrin qu'il eut de ſe voir ainſi méconnu, ſon excellent plan dédaigné; & pour le coup il réſolut de paſſer lui-même en Angleterre, n'ayant jusques-là reçu aucunes nouvelles de ſon frere.

Celui-ci dans ſon voyage d'Angleterre avoit eu le malheur de tomber entre les mains des pirates & d'être fait eſclave; & ce ne fut qu'au

bout

bout de pluſieurs années, qu'il réuſſit à recouvrer ſa liberté. Euſuite il étoit bien arrivé en Angleterre, mais dans un état ſi miſérable, que pour avoir de quoi ſe donner un habit décent, & dans lequel il pût ſe produire à la Cour, il fut obligé de deſſiner des Cartes de Géographie & de les vendre.

Colomb avoit un fils, nommé *Diégo*, qu'il aimoit ſingulièrement. Ne pouvant quitter l'Eſpagne, ſans voir encore cet objet de ſa tendreſſe, il fit le voyage du Couvent où il étoit élevé. Il y fit la connoiſſance du *Prieur* ou Supérieur de ce couvent, qui s'appelloit *Perez*, homme fort inſtruit. Celui-ci comprenant la ſolidité du plan que les autres avoient trouvé ſi ridicule, & pouvant ſe flater d'être en quelque conſidération auprès de la Reine, perſuada à Colomb de différer ſon départ le temps ſeulement, qu'il falloit pour recevoir réponſe à une lettre qu'il ſe propoſoit d'écrire à la Reine.

Colomb ſe rendit à ſes ſollicitations, & Perez fit à la Reine des repréſentations ſi preſſantes & ſi fortes, qu'elles firent changer la ſcène. Colomb fut appellé à la Cour;

Iſa-

Iſabelle l'accueillit avec bonté, & déja ſes amis le félicitoient d'être enfin parvenu à ſon but, quand — les doutes timides du Roi puſillanime gâterent encore tout.

C'eſt que Ferdinand conſulta de nouveau les mêmes gens qu'il avoit déja chargé d'examiner la propoſition de Colomb; & comme ils adhéroient toujours au jugement défavorable qu'ils en avoient porté, le Roi ne voulut plus en entendre parler, & il fit ſi bien auprès de la Reine, qu'elle ne pût ſe diſpenſer de rompre également toutes les négociations qu'elle avoit fait entamer avec Colomb. Le voilà donc ce grand homme, méconnu, dédaigné, profondément bleſſé — en butte aux railleries des *Courtiſans-Paraſites* (*), & réjouiſſant la vue de

(*) Le mot Allemand *Hoffchranz*, qui eſt dans l'Original, ſe prend toujours en mauvaiſe part, & ſignifie, non pas *Courtiſan* en général, ou homme de Cour (en Allemand *Hofmann*), mais *Courtiſan vil & mépriſable*. Les François, à qui *Courtiſans-Paraſites* ne plairoit

de ſes envieux qui avoient regardé ſa fortune naiſſante d'un œil malin! Il auroit ſuccombé ſous le ſentiment de la plus juſte indignation, ſi ſon ame n'avoit pas été plus forte que toutes les adverſités contre leſquelles il avoit à lutter depuis tant d'années.

CHARLOTTE. O mon Papa, dis-nous d'abord, quelle eſpece d'êtres ſont les Courtiſans dont tu viens de parler.

LE PERE. A la Cour des Rois & des Princes, ma chere Charlotte, il y a, comme partout ailleurs, à coté des hommes de bien quelque fois auſſi des Vauriens qui ne ſavent & ne veulent que flatter, ramper, calomnier, & ſe rire des hommes de mérite, qui ont le malheur de déplaire à leur maître. Ce ſont ces Vauriens qu'on appelle Courtiſans-Paraſites. —

CHARLOTTE. Ha, ha!

LE PERE. — Colomb ſe ranima de nouveau, & ſe mit en devoir de mettre en œuvre la

roit pas, ſont priés d'y ſubſtituer une expreſſion plus convenable, s'ils la trouvent. — *Note du Traducteur.*

la derniere reſſource qui ſembloit lui reſter, c'eſt-à-dire, d'aller offrir au Roi d'Angleterre une partie du monde, que déja trois Etats avoient dédaignée inconſidérement. Tandis qu'il ſe préparoit à ce voyage, les Eſpagnols eurent le bonheur de réduire la ville de Grénade & de mettre tout-d'un-coup fin à la domination des Maures en Eſpagne. Ferdinand & Iſabelle étoient enchantés de l'heureux ſuccès d'une guerre qui les rendoit maîtres de toute l'Eſpagne; & comme le cœur humain, quand il eſt ouvert à la joie, eſt communément diſpoſé & porté davantage aux bonnes actions, deux amis de Colomb, — hommes nobles, dont les noms doivent être chers & reſpectables à la poſtérité, — hazarderent de tirer parti de la circonſtance, & de faire encore une fois à la Reine les repréſentations les plus fortes en faveur du projet de leur ami.

DIDIER. Eh, comment s'appelloient-ils donc, ces deux hommes?

LE PERE. L'un s'appelloit *Quintanilla*, & l'autre *Santangelo*. — Tous deux parlerent avec tant de chaleur, & firent ſi bien valoir les rai-

raiſons de Colomb, que la Reine & le Roi ne purent réſiſter plus long-tems.

On dépêcha auſſitôt un Courier qui, ne trouvant plus Colomb, parce qu'il étoit déja parti, courut après lui; il le joignit heureuſement, & le reconduiſit comme en triomphe à la Cour de la Reine qui pour le coup l'attendoit avec impatience. A l'inſtant Colomb oublia tous les chagrins qu'il avoit eus de voir ſes eſpérances ſi ſouvent trahies. Il mit ſous les yeux de la Reine les conditions, auxquelles il vouloit courir les hazards de la mer pour découvrir des terres; & comme elles furent agréées, il ſe vit enfin avec raviſſement près du but du plus doux & du plus ardent de ſes ſouhaits.

Tous. *(témoignant par leurs geſtes la part qu'ils y prenoient)* Ah! C'eſt charmant! c'eſt excellent, qu'enfin ſon eſpérance ſoit remplie!

Charles. Part-il tout de ſuite?

Le Pere. C'eſt-ce que vous ſaurez demain.

Tous. Oh, demain!

TROISIEME RÉCIT.

PIERRE.

O vîte, mon cher Pere, que Colomb parte! Le retard pourroit amener de nouveaux obſtacles.

LE PERE. N'aies point d'inquiétude. Cette fois-ci le marché eſt fait de maniere, qu'il ne pourra guere plus ſe rompre. Colomb tient déja entre ſes mains l'Acte ſigné par le Roi & la Reine. Il lui y eſt promis entr'autres choſes, qu'à l'excluſion de tout autre il ſera Vice-Roi dans les pays qu'il pourra découvrir, & qu'il transmettra cette dignité à ſes deſcendants à perpétuité; de plus, qu'il aura, lui & toute ſa poſtérité, la dixième partie de ce que les pays à découvrir rapporteront annuellement à la Couronne d'Eſpagne. —

MATHIAS. Ho, ho! Il va donc être bien riche!

JEAN. Il lui a auſſi fallu ſouffrir, pour y parvenir.

LE

Le Pere. Sans doute! — L'armement des vaiſſeaux, avec lesquels il devoit mettre en mer, fut alors pouſſé vivement. Mais c'étoient des bâtiments ſi petits & ſi mal conſtruits, qu'excepté Colomb, perſonne n'auroit eu le courage de les monter, pour ſe hazarder dans une mer abſolument inconnue, & dont les endroits dangereux n'étoient encore marqués ſur aucune Carte. L'un de ces navires, à bord duquel il devoit arborer ſon Pavillon, portoit le nom de *Santa Maria*; le ſecond, celui de *Pinta*; & le troiſieme, celui de *Nigna*. Les deux derniers n'étoient guere plus conſidérables que de grandes Chaloupes.

Cette petite Eſcadre fut pourvue de vivres pour douze mois, & l'équipage, qui devoit accompagner Colomb dans cette courſe périlleuſe, n'excédoit pas le nombre de quatre vingt dix hommes.

Tous les fraix de l'armement ne ſe montoient qu'à vingt-quatre mille Rixdaler, ſomme qui parut à la Cour d'Eſpagne ſi prodigieuſe, que pour cette ſeule raiſon l'entrepriſe auroit peut-être été abandonnée, ſi Colomb ne ſe

fût engagé d'en fournir la huitième partie de ſes propres fonds. Mais eu égard à cette miſe il avoit auſſi ſtipulé à ſon profit le huitième du produit de ce voyage.

HENRI. La Cour d'Eſpagne étoit-elle donc alors ſi pauvre, qu'elle ne pouvoit trouver une ſomme auſſi modique?

LE PERE. En ce tems là, mon cher Henri, *cinq* écus avoient plus de valeur que n'en ont aujourd'hui *cent*, parce qu'ils étoient plus difficiles à gagner, & qu'ils payoient auſſi plus de marchandiſes. Si outre cela tu conſidères, que le tréſor royal devoit être épuiſé par la longue guerre que l'Eſpagne avoit ſoutenue contre les Maures & qui n'avoit été finie que tout récemment, il te ſera aiſé de te rendre raiſon de cette circonſtance. —

Eh bien, mes enfants, tenez vous donc prêts de voir partir enfin notre brave Colomb. Tous les préparatifs ſont faits, & les vaiſſeaux ſont à l'ancre dans la rade de *Palos*, petite ville maritime en Andalouſie. Quelques moments encore, & vous verrez lever les ancres en effet, au milieu des bénédictions de la multitude aſſemblée.

NI-

Nicolas. Oh, pourquoi pas à l'instant même?

Le Pere. Par la raiſon que Colomb n'étoit pas ſeulement un marin courageux & habile, mais auſſi un Chrêtien pieux. Il reconnut donc ſon devoir, de demander auparavant au Créateur de l'Océan, au Créateur & maitre de l'Univers, ſa bénédiction divine pour la grande entrepriſe qu'il méditoit, & qui lui tenoit ſi fort à cœur, parce que ſon intention étoit de la faire ſervir à répandre parmi les Sauvages ignorants, chez leſquels il le conduiroit, la connoiſſance d'un ſeul vrai Dieu.

En conſéquence, quand tout fut prêt pour ſon départ, il ſe rendit, ſuivi de tous ſes compagnons de voyage, proceſſionellement à un Couvent peu éloigné de la ville, où il fit ſes dévotions d'une manière touchante: & tout l'équipage des vaiſſeaux ſuivit ſon exemple. Alors pleins de confiance en la protection du Très-haut, à laquelle ils venoient de ſe recommander, ils reprirent le chemin du port, & le lendemain matin — ce fut le 3 Août, l'an 1492 — ils mirent à la voile au nom de Dieu

& au milieu des acclamations d'une multitude de ſpectateurs.

Tous. Ah! *bravo! bravo!* Bon voyage!

Le Pere. Conformément à ſon plan, Colomb fit gouverner droit aux Canaries. Mais dès le lendemain il leur arriva un accident qui, quoiqu'il ne fût pas grand' choſe en lui-même, auroit néanmoins pu faire manquer toute l'entrepriſe, ſi Colomb avoit eu la même foibleſſe que ſes compagnons ſuperſtitieux. Le timon de la *Pinta* ſe caſſa, & même, à ce que l'on croit, par la faute préméditée du Pilote, qui regrettant de s'être laiſſé engager pour un ſi dangereux voyage, ſouhaitoit que l'on fût obligé de retourner en Eſpagne. Et comment croyez-vous que l'équipage ait enviſagé cet accident?

Comme un préſage du plus malheureux ſuccès de leur voyage? — „Nous ſommes perdus, s'écrièrent-ils, ſi nous ne rebrouſſons pas chemin à l'heure même!“

Et pourquoi donc? leur demanda Colomb.

„Pourquoi? répondirent-ils; Eh, le Ciel ne nous fait-il pas connoître aſſez clairement par ce

ce qui vient d'arriver au timon, le malheur qui nous attend, ſi à l'inſtant même nous ne renonçons pas à ce voyage téméraire?"

En vérité, leur dit Colomb, je ne vois pas, d'où vous puiſſiez inférer, que ce léger accident annonce de la part de Dieu un malheur à venir! Autant que je m'y entends, un timon caſſé ſignifie — qu'il faut le réparer; & rien de plus!

„L'Amiral, ſe chuchoterent les matelots à l'oreille, eſt un eſprit fort; il ne croit pas aux préſages!"

Colomb qui ſe douta de ce qu'ils penſoient, crut qu'il étoit de ſon devoir, de faire revenir, s'il étoit poſſible, ſes compagnons ignorants d'une ſuperſtition, qui dans mille autres occaſions pourroit les intimider de nouveau. Il entra donc avec eux dans une inſtruction détaillée, leur démontrant qu'il étoit contre le bon ſens, de prendre quoi que ce ſoit pour un préſage de notre ſort à venir: parce que Dieu ne nous avoit jamais promis de nous annoncer par des ſignes ce qui nous doit arriver. C'eſt avec autant de ſageſſe que de bonté, leur dit-il,

il, que le Ciel, au contraire, a caché à l'homme ſa deſtinée; il eſt donc également inutile & inſenſé, de vouloir déviner cette deſtinée ſur des prétendus ſignes qui n'y ont aucun rapport. Tout ce qu'un homme ſage & réligieux a à faire, c'eſt de remplir fidèlement chaque jour, les devoirs de ſon état, de ſe jetter entre les bras de la Providence, & de ne pas s'inquiéter de l'avenir. Que cette maxime, mes Camarades, ſoit auſſi la regle de notre conduite dans tout le cours de notre voyage!

Colomb réuſſit, par des repréſentations de cette eſpèce, ſi non à diſſiper entièrement, du moins à affoiblir les craintes ſuperſtitieuſes de ſes compagnons; & ſans autre événement un tant ſoit peu remarquable ils continuerent leur route juſqu'aux Canaries, où ils mouillerent l'ancre.

Après y avoir réparé les vaiſſeaux le mieux que l'on put, & s'étant pourvû de toutes ſortes de rafraichiſſements, on déſaffourcha le 6 Septembre, pour s'élancer dans la grande mer occidentale où aucun navire n'avoit encore fait voile: & vous pouvez vous imaginer, combien le cœur devoit battre à ces gens!

Le

Le premier jour aprés leur départ ils ne firent pas beaucoup de chemin, parce qu'ils furent pris d'un calme. Ce ne fut que le ſecond jour, ou ſelon d'autres, le troiſième, qu'ils perdirent les Canaries de vue. Et maintenant, mes enfants, fixez vos regards ſur l'homme, ſur lequel déſormais les yeux de tous ſes compagnons ſont attachés uniquement! Dès ce jour Colomb ſe montre dans une grandeur, qui vous doit inſpirer du reſpect & de l'amour pour ſa perſonne.

A peine la terre fut-elle diſparue de ſes yeux & de ceux de ſes compagnons, que ceux-ci perdirent tout-à-coup courage. Comme s'ils apprenoient dans ce moment pour la première fois où ils devoient aller, ils s'effrayerent de la grandeur de leur entrepriſe, ſe mirent à pleurer, ſe meurtrirent le ſein à coups de poings, & jetterent de hauts cris comme gens que l'on alloit conduire à une perte inévitable. Colomb ſeul, ſemblable à un rocher battu par les flots de la mer, conſerva au milieu de leurs lamentations tout ſon ſang froid, toute ſa fermeté, & fit paroître tant de tranquillité d'eſprit

& une ſi ferme attente de la plus heureuſe iſſue de ſon entrepriſe, que méme le plus lâche n'auroit pu s'empêcher de reprendre courage en ſa préſence. Il leur fit honte de leur puſillanimité; paſſant enſuite aux récompenſes qui les attendoient immanquablement au terme de leur voyage, il leur peignit les richeſſes qu'ils alloient recueillir ainſi que la gloire dont ils ſe couvriroient, avec des couleurs ſi vives, que tous ſe ranimerent de nouveau & lui promirent de le ſuivre par-tout où il les conduiroit. Toute fois cet échantillon de leur foibleſſe fit preſſentir à Colomb les ſcènes auxquelles il devoit s'attendre par la ſuite, & il s'y prépara.

Dès lors il paſſa la plus grande partie de ſon tems ſur le tillac, ayant toujours la ſonde en main ou l'inſtrument dont on ſe ſert pour faire des obſervations aſtronomiques.

Frédéric. Quelles choſes ſont cela?

Le Pere. La *Sonde*, mon ami, eſt une groſſe pièce de plomb attachée au bout d'une longue corde. On la jette dans la mer, en lâchant la corde à meſure qu'elle deſcend. Quand le plomb touche au fond, on peut voir par la lon-

longueur de la corde, pour autant qu'elle a été mouillée, quelle eſt la profondeur de la mer en cet endroit. Comprends-tu?

Frédéric. Oui, mon Papa; mais pourquoi ſe mettent-ils en peine, de ſavoir la profondeur de la mer?

Le Pere. Ne le dévinerois-tu pas toi-même? Réfléchis-y un moment.

Frédéric. Ah, m'y voilà! Si l'eau n'eſt pas aſſez profonde, le vaiſſeau échoue, & alors adieu le vaiſſeau: pour cela ils ſont obligés de voir toujours, s'il y a encore aſſez d'eau.

Le Pere. Vois-tu? Pour peu que l'on réfléchiſſe, on peut deviner ſoi-même bien des choſes. — Mais tu voudrois ſans doute auſſi ſavoir ce que c'eſt que l'inſtrument aſtronomique dont nous avons auſſi parlé?

Frédéric. J'allois te le demander, mon bon Papa.

Le Pere. Réponds-moi auparavant à la queſtion que je vais te faire. Quand tu vas de Hambourg à Wandsbeck, peux-tu ſavoir en route, combien de chemin tu as déja fait?

Frédéric. Certainement!

Le Pere. Et comment peux-tu le ſavoir?

Frédéric. Eh, je n'ai qu'à compter les pas; ou bien je regarderai en arrière, & je ſaurai tout de ſuite le chemin que j'ai déja fait. Il ne faut pas être ſorcier pour cela.

Le Pere. Tu as raiſon. — Mais, dis-moi, les navigateurs, quand ils ſont au milieu de la mer, où ils ne voient que l'eau & le ciel, ſeroient-ils auſſi toujours à même de ſavoir, à quel endroit ils ſont, & combien ils ont déja fait de lieuës?

Frédéric. Non!

Le Pere. Cependant tu conçois, qu'il doit importer beaucoup à ces gens de le ſavoir?

Frédéric. Sans doute!

Le Pere. Car, s'ils ne ſavent pas préciſément où ils ſont, ils ignorent également où ils doivent gouverner pour arriver à l'endroit qu'ils ſe propoſent d'aborder. — Eh bien, quel moyen crois-tu, mon ami, qu'ils emploient, pour ſavoir cela au milieu de la mer?

Frédéric. Je ne ſais!

Le Pere. Suis-moi à la grande ſalle. — Bien! maintenant examine avec la plus grande

atten-

attention le plafond de cette piece, & remarque bien les différentes décorations qui s'y trouvent. —

Frédéric. J'ai fait!

Le Pere. A préſent je vais te bander les yeux; puis je te promenerai dans cette ſalle ſpacieuſe en tous les ſens, & je te ferai pluſieurs fois tourner en cercle, jusqu'à ce que tu ne ſaches plus abſolument où tu es.

(Le père fait comme il vient de dire.)

Le Pere. Maintenant jette ta tête en arrière, de manière que tes yeux, quand j'aurai ôté le bandeau, ne puiſſent appercevoir que le plafond. Voilà qui eſt bien! — Et maintenant *(en lui ôtant le bandeau)* regarde en haut, & dis-moi, ſi tu peux, dans quel coin de la ſalle nous nous trouvons actuellement.

Frédéric. Dans celui près de l'Orgue!

Le Pere. D'où le ſais-tu?

Frédéric. Parce que je vois ici, tout juſte au deſſus de moi, la roſe de plâtre, que j'avois bien remarquée.

Le Pere. Tu peux donc ſavoir par la contemplation du plafond, en quel endroit tu es! —

Que

Que te ſemble-t-il; les navigateurs ne pourroient-ils pas auſſi connoître d'une manière ſemblable, dans quels environs ils ſont?

Frédéric. Mais oui! Ils n'ont qu'à regarder le Ciel, comme j'ai fait le plafond; & les étoiles leur indiqueront le lieu où ils ſont.

Le Pere. Juſte! Mais, mon cher ami, le ciel eſt ſi élevé que telle étoile qui dans ce moment eſt verticalement au deſſus de notre tête, paroît l'être encore, quand nous nous ſommes avancés de pluſieurs lieuës. A quoi il faut ajouter, que les étoiles ne reſtent pas toujours à la même place, mais qu'au contraire elles paroiſſent, ainſi que font le ſoleil & la lune, tantôt d'un côté du ciel, & tantôt de l'autre. Tu vois donc bien, que l'on ne peut pas ſe régler ſur les étoiles auſſi parfaitement que tu viens de faire ſur le plafond. Pour qu'elles nous puiſſent ſervir de regle ſûre, il faut recourir à l'art & à quelques inſtruments d'une compoſition fort ingénieuſe; ſur-tout à un, avec le ſecours duquel on peut méſurer au juſte la poſition des étoiles & leurs diſtances, ſans

avoir

avoir beſoin d'y monter. Et c'eſt l'inſtrument, dont je vous ai parlé.

Frédéric. Ha, ha!

Le Pere. Colomb paſſa donc dès lors la plus grande partie de ſon tems ſur le pont, ſoit pour faire les obſervations néceſſaires rélativement à la profondeur de la mer & au cours du vaiſſeau, ſoit pour ordonner lui-même tout ce qu'il y avoit à faire, ne ſe permettant que peu d'heures pour repoſer. Avec cela il eut toujours vis-à-vis de ſon monde un air ſerein & plein de confiance; il renonça à toute aiſance que les autres ne pouvoient partager, & il ne ſe diſtingua du dernier des matelots que par ſes lumières, qui étoient infiniment ſupérieures à celles de tous ſes compagnons, ainſi que par ſa fermeté inébranlable, par laquelle il ſavoit raſſurer les ames timides plus encore que par ſes diſcours pleins d'énergie. Un homme de cette trempe étoit ſeul capable d'exécuter une entrepriſe qui, avec moins de courage, de lumières & d'adreſſe à maîtriſer les cœurs, eût été manquée infailliblement.

Et

Et en voilà assez pour aujourd'hui! Demain nous ferons continuer leur route à nos aventuriers.

QUATRIEME RÉCIT.

LE PERE.

Çà, mes enfants; avant de poursuivre, j'ai à vous dire quelque chose qui demande beaucoup d'attention de votre part.

TOUS. *(D'un air de curiosité.)* Eh bien?

LE PERE. Je ne pourrai peut-être me dispenser, en suivant le fil de notre histoire de parler quelque fois de *Longitude* & de *Latitude:* & cela me fait souhaiter, que vous sachiez parfaitement, ce que signifient ces termes.

HENRI. Mais, il y a long-tems que nous l'avons appris!

JEAN. Papa nous l'a expliqué il y a déja deux ans, quand nous avons commencé la Géographie.

LE PERE. L'ai-je fait? Eh bien, j'en suis charmé; un de vous autres anciens pourra donc

donc prendre ma place & l'apprendre à ſon tour à ces deux petits, qui n'en ont pas encore entendu parler?

Henri. Sans doute! Mais en ce cas il faudroit d'abord aller chercher le Globe?

Le Pere. Je crois que nous pourrons nous en paſſer. Tenez, voici une petite Mappe-Monde de ma façon; je penſe qu'elle pourra ſervir à notre fin. Eh bien, qui de vous veut faire le Père?

Tous. Oh, moi! moi! moi!

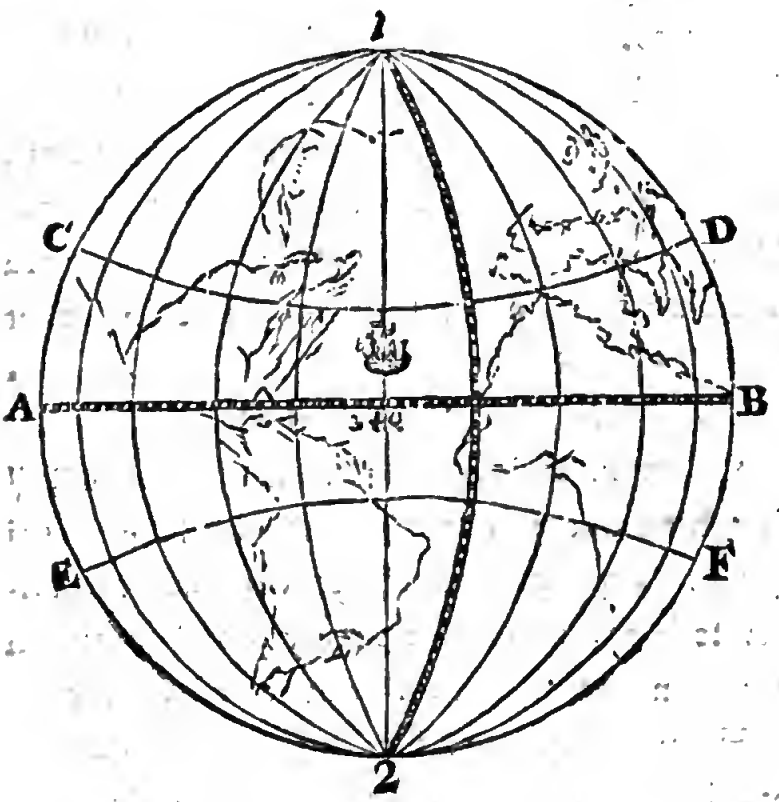
Le Pere. Puiſque vous vous offrez tous, il faut bien que je choiſiſſe. Ainſi, Henri, toi qui es l'aîné, avance ici, & vous autres, ſuivez-le bien, pour voir s'il s'y prend comme il faut: en cas de beſoin vous le redreſſerez.

Henri. Eh bien, Charlotte, ma fille, approche, & toi auſſi, mon fils Frédéric. De l'attention! Je vais vous enſeigner ce qui s'appelle la Longitude & la Latitude de notre globe.

La Mere. Voilà un début aſſez pathétique!

Henri. Mais, Maman, je ſuis Papa! il faut bien que je me quarre un peu! — Ainſi, re-

gardez, mes enfants; cette petite figure repréſente la moitié de notre terre.



Frédéric. Fort bien!

Henri. La terre, comme vous pouvez déja ſavoir, eſt ronde.

Charlotte. Oh je ſais auſſi comment on le prouve: parceque ſon ombre eſt ronde, & parce que —

Hen-

HENRI. Point de précipitation, ma petite! Ce que tu allois dire, n'eſt pas, pour le moment, de notre ſujet. Il vous doit ſuffire de ſavoir que la terre eſt ronde, comme une balle, ſeulement un peu raboteuſe: & cette Figure repréſente l'un de ſes côtés.

FRÉDÉRIC. Pourſuis toujours, puiſque nous ſav ns déja cela!

HENRI. Sur cette terre ronde il y a deux points, l'un préciſément vis-à-vis de l'autre, & autour desquels la terre tourne continuellement. Dans notre figure, ils ſont indiqués par les chifres 1 & 2. Ces deux points s'appellent les *Poles* de la terre. Celui de ces deux Poles qui eſt en haut, a perpendiculairement au deſſus de lui une étoile, appellée la *Septentrionale*; & par cette raiſon, on lui a auſſi donné le nom de *Pole Septentrional*; l'autre au contraire eſt appellé le *Pole méridional*. Avez-vous compris?

CHARLOTTE. Eh, ſans doute; le point ſupérieur s'appelle le Pole ſeptentrional, & l'inférieur le Pole méridional.

Henri. A merveille, chère fille! A préſent regardez encore notre figure! Au milieu de la boule dont elle repréſente la moitié, on a tiré une ligne ou un cercle, qui ſépare cette boule en deux parties égales. Cette ligne eſt ici marquée A & B.

Frédéric. Y a-t-il ſur notre terre en effet une telle ligne?

Henri. A Dieu ne plaiſe! Nous autres ſavants, mon bon Frédéric, nous nous imaginons ſeulement, qu'une telle ligne paſſe tout autour de la terre.

Charlotte. Mais pourquoi cela?

Henri. Patience, & tu l'auras bientôt compris! — Voulez-vous à préſent ſavoir, comment on appelle cette ligne? — L'*Equateur*.

Charlotte. Pourquoi?

Henri. Parceque non ſeulement par ſon moyen on partage la terre, en idée, en deux parties égales, mais encore parceque, quand le ſoleil eſt perpendiculairement au deſſus de ce cercle, les jours ſont égaux aux nuits; car c'eſt-ce que ſignifie ce mot. Eh bien, mes enfants, l'eſpace tracé par cette ligne tout autour de la

ter-

terre, depuis A jusqu'à B, & enſuite depuis B, de l'autre côté que l'on ne peut pas voir d'ici, jusqu'encore à A, on l'appelle *la Longitude de la terre.* M'avez-vous bien compris?

Les deux. Oui, oui!

Henri. Voilà donc le premier point éclairci. Il vous reſte à apprendre ce que c'eſt que la *Latitude* de la terre. Voyez-vous ces lignes, qui ſont tirées, ici, du Pole ſeptentrional, jusques là-bas au Pole méridional?

Les deux. Vraiment nous les voyons!

Henri. Eh bien, elles marquent la Latitude de la terre, & on les appelle *les Méridiens.*

Frédéric. Pourquoi donc Méridiens?

Henri. Parce que tous les lieux, au deſſus desquels on peut tirer un même Méridien, ont midi en même tems, & cela au moment que le ſoleil eſt préciſément vis-à-vis de cette ligne. Le comprenez-vous?

Charlotte. Oui, Monſieur le Profeſſeur.

Henri. Bon! — Un des Méridiens que vous voyez ici tirés en grand nombre, & dont on peut tirer autant que l'on veut, s'appelle —

le *Premier*. Que ce ſoit ici, ſur notre Figure, celui qui eſt un peu plus gros que les autres, & qui eſt diviſé en quantité de petites interſections. Voyez-vous?

LES DEUX. Oui, oui!

HENRI. Si donc on demande, — faites bien attention — à quelle Longitude eſt un lieu, on veut ſavoir à quelle diſtance il eſt du premier Méridien, bien entendu que l'eſpace de là au Méridien ſe meſure d'Orient en Occident. Si au contraire on demande, à quelle Latitude eſt un endroit, on veut ſavoir, combien de chemin il y a de là à l'Equateur. Cela vous eſt-il clair?

LES DEUX. Très-clair!

HENRI. J'apperçois là, ſur notre petit Planisphere, un navire. Si je vous demandois, *à quelle longitude il ſe trouve?* Qu'eſt-ce que cela voudroit dire?

CHARLOTTE. De combien il eſt encore éloigné du premier Méridien.

HENRI. Savoir, ſi de-là on méſuroit toujours vers l'Oueſt en faiſant le tour de la terre, jusqu'à ce premier Méridien! — Mais, Frédéric,

déric, ſi en continuant je demandois auſſi, *à quelle Latitude eſt le navire*; qu'eſt-ce que je voudrois ſavoir?

Frédéric. Combien il y a encore de là à l'Equateur.

Henri. A merveille! — Allons, je ſuis content de votre attention.

Le Pere. Et je le ſuis de tes explications! Donnez un baiſer à ce petit Papa, vous autres petits, puisqu'il vous a ſi bien inſtruit; & celui-ci, *(en l'embraſſant)* je te le donne comme récompenſe, pour avoir fait honneur à ma place.

Jean. Mais il a paſſé quelque choſe, mon Père!

Le Pere. Quoi donc?

Jean. Que l'Equateur & les Méridiens ſont diviſés en *Dégrés*.

Le Pere. Va donc prendre ſa place, & eſſaye de leur faire comprendre ce point auſſi.

Jean. Allons, je tâcherai. — Vous voyez bien, que l'Equateur & le premier Méridien ſont coupés, à des diſtances égales, par une quantité de petites lignes, qui forment autant de diviſions?

Frédéric & Charlotte. Oui!

JEAN. Chacune de ces diviſions eſt appellée un *Dégré* & ſignifie un eſpace de *quinze Milles d'Allemagne*, ou de *vingt cinq lieuës communes de France*. L'Equateur contient *trois cent ſoixante* de ces dégrés, & un Méridien, d'un Pole à l'autre, en contient *cent quatre-vingt*. Ainſi, quand on dit, par exemple, *que tel ou tel endroit eſt au trois cent treutième Dégré de Longitude*, on ne prétend dire autre choſe ſi non qu'en comptant les dégrés de l'Equateur depuis cet endroit, allant toujours à l'Oueſt autour de la terre jusqu'au premier Méridien, il s'en trouvera trois cent trente. Et ſi enſuite on ajoutoit, que ce même endroit *eſt au huitième dégré de Latitude*, on ne voudroit dire par-là autre choſe, ſi non qu'en comptant les dégrés du premier Méridien depuis l'Equateur jusqu'à l'endroit en queſtion, il s'en trouveroit huit.

LE PERE. *Bravo!* Jean a mérité auſſi d'être embraſſé; donnez-lui un baiſer, mes enfants! — Et voici pour ma part.

JEAN. Cela s'appelle gagné à peu de fraix!

LE PERE. Eh bien, mes enfants, voyons par exemple, à quel dégré de Longitude & de La-

titude pourra ſe trouver le navire que j'ai deſſiné ici. D'abord, à quel dégré de Longitude. — Tenez, il faut que nous comptions les dégrés de l'Equateur vers l'Oueſt, depuis le point où eſt le navire, jusqu'à ce que nous ſoyons arrivés au premier Méridien. Mais comme cette figure ne repréſente qu'un côté de la terre, nous n'y pouvons compter les dégrés de l'Equateur tout autour. Il faut donc que vous vous en rapportiez à celui qui a fait ce deſſein, & qui, comme vous voyez, a mis au deſſous du navire le nombre 340. Voilà donc le dégré de Longitude du navire. Mais à préſent, le dégré de Latitude? Rien ne nous empêche ici, de compter les dégrés du premier Méridien depuis l'Equateur jusqu'à la diſtance où le navire eſt de l'Equateur. C'eſt-à-dire, à peu près jusqu'ici; ainſi: un, deux, trois, quatre, cinq. Nous y voilà! Le navire eſt au cinquième dégré de Latitude. — Avez-vous tout bien compris, mes enfants?

CHARLOTTE & FRÉDÉRIC. Très-bien, mon Papa.

LE PERE. J'en ſuis bien aiſe. Cette connoiſſance vous ſera par la ſuite d'un grand ſe-

cours. Car lorsque dans le cours de ma narration je vous dirai que Colomb avec ses vaisseaux s'est trouvé à tel ou tel dégré de Latitude ou de Longitude, vous saurez ce que je veux dire par-là. Une seule chose à remarquer encore, avant que je reprenne le fil de notre histoire, c'est que, quand il est question de la latitude de la terre au dessus de l'Equateur vers le Pole septentrional, cela s'appelle la *Latitude septentrionale*, pour la distinguer de celle au dessous de l'Equateur vers le Pole méridional, appellée la *Latitude méridionale*.

Revenons à présent à notre Colomb!

JOHN. Dieu soit loué!

LE PERE. Le second jour après son départ des Canaries il n'avoit fait, faute de vent, que 18 lieuës. Mais prévoyant que la seule longueur de la route intimideroit ses compagnons, il résolut de recourir à une ruse innocente, & de leur cacher la vraie longueur du chemin qu'ils feroient chaque jour. Il leur dit donc, qu'ils n'avoient encore fait que 15 lieuës.

Le 12 Septembre, sixième jour de leur navigation, ils se trouvèrent à 350 dégrés de longi-

gitude, à compter depuis l'isle de Fer, une des Canaries, ou ce qui revient au même, à 150 Milles de cette île vers l'Oueſt, même Latitude ſeptentrionale où eſt cette île. Ils y rencontrerent le tronc d'un grand arbre qui paroiſſoit avoir floté depuis long-tems ſur ces eaux. Les matelots le prirent pour l'avant-coureur d'une terre voiſine, erreur qui ſervit à les tranquilliſer un peu.

Mais cette aſſurance ne dura guere. Car n'ayant pas encore pouſſé cinquante lieuës plus loin, ils apperçurent un phénomène qui les conſterna tous, & qui même ſurprit beaucoup leur conducteur.

QUELQUES UNS. Eh bien?

LE PERE. Vous ſavez, que le guide principal des navigateurs eſt l'*aiguille aimantée*, parce qu'elle a la propriété ſingulière, de montrer avec ſa pointe toujours le Nord. Par-là les Marins ſavent diſtinguer de nuit & de jour les quatre points cardinaux du monde, & connoiſſent où ils doivent gouverner. Sans ce guide, qui jusqu'alors avoit toujours été trouvé ſûr & vrai, il eût été plus que téméraire, de

s'en-

s'engager dans une courſe ſi longue & tout-à-fait inconnue.

Vous concevrez donc quelle dut être la ſurpriſe de Colomb & l'effroi de ſes compagnons puſillanimes, quand ils s'apperçurent tout-à-coup, que la *Bouſſole* (on nomme ainſi, comme vous ſavez, l'aiguille aimantée avec la boîte où elle eſt dreſſée) ne montroit plus directement l'Etoile polaire, mais qu'elle déclinoit vers l'Oueſt d'un dégré entier.

Approchez, vous autres petits. Voici une bouſſole que j'ai apportée pour vous rendre la choſe ſenſible. — Voyez-vous, telle l'aiguille eſt placée actuellement, telle elle ſe tient toujours pour l'ordinaire, c'eſt-à-dire tournée directement du côté où, de nuit, on voit l'étoile polaire. Or, il arriva alors, qu'elle ſe plaça un dégré, de ceux que vous voyez ici marqués tout autour, plus à gauche, ou vers le couchant: & ce fut-là un phénomène dont Colomb ni aucun autre navigateur n'avoient jamais eu connoiſſance. Il y avoit donc en effet de quoi s'étonner.

PIERRE. Et d'où cela pouvoit-il venir?

LE

Le Pere. Il nous eſt aujourd'hui, mon cher ami, tout auſſi difficile de répondre à cette queſtion, qu'il le fut à Colomb, quoique depuis ſon tems on ait obſervé cette déclinaiſon une infinité de fois, & qu'on ait même dreſſé une Table des lieux où elle a coûtume d'arriver. Ce n'eſt pas là le ſeul ſecret de la nature encore à dévoiler, mes chers enfants: & ce doit être pour vous un encouragement de plus, à acquérir beaucoup de talents, parce qu'on ne ſait pas, ſi la Providence n'a pas reſervé à quelqu'un d'entre vous, la gloire d'ôter à ce ſecret le voile qui jusqu'ici l'a caché aux yeux de tous les humains.

Nicolas. Quand je ſerai plus inſtruit, je tâcherai bien de pénétrer ce myſtère!

Mathias. J'y ſongerai auſſi!

Tous les autres. Moi auſſi! moi auſſi!

Le Pere. A la bonne heure! Mais ſi vous voulez, que vos efforts aient du ſuccès, il faut d'abord étudier beaucoup les mathématiques & la Phyſique: étude que nous aurons ſoin de vous faciliter.

Les

Les compagnons de Colomb étoient, comme je l'ai dit, dans la plus grande perplexité. L'Eſpace qu'ils avoient déja parcouru, leur parut immenſe, quoique leur Commandant, dans le calcul qu'il mit ſous leurs yeux, en eût ſupprimé un bon tiers. S'imaginant alors que toute la nature venoit de changer, ils frémirent à l'idée que leur unique guide, l'aiguille aimantée, les alloit abandonner auſſi.

Colomb inépuiſable en reſſources propres à raſſurer ſes foibles compagnons, eut bientôt imaginé une raiſon plauſible de cet événement inattendu; elle ſatisfit ces ignorants, ranima leur eſpérance & leur fit continuer leur chemin.

Les voilà arrivés dans le cercle des vents aliſés.

FERDINAND. Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE PERE. Tu ſais ſans doute encore, ce que l'on entend par les *cercles tropiques?*

FERDINAND. Oui, mon Papa; ce ſont les lignes que l'on a tirées idéalement des deux côtés de l'Equateur tout autour de la terre, & au deſſus desquelles le ſoleil ſe trouve, perpendicu-

diculairement dans le tems que nous avons le jour ou le plus long ou le plus court.

Jean. Lorsque le ſoleil eſt perpendiculairement au deſſus de celui de ces deux cercles qui eſt en haut, nous avons le plus long jour de l'année; & quand il eſt au deſſus de celui d'en bas, nous avons le jour le plus court.

Le Pere. Juſte! Vous pouvez auſſi voir ces deux cercles ſur notre petite figure. Regardez, j'ai indiqué celui d'en haut par les Lettres C, D, & celui d'en bas par les lettres E, F. Eh bien, dans l'eſpace renfermé entre les Tropiques, il règne en pleine mer conſtamment le même vent, ſavoir d'Orient en Occident, & c'eſt ce qu'on appelle les *vents alizés*.

Cette expérience, connue aujourd'hui généralement, n'avoit pas encore été faite avant Colomb, parce que l'occaſion ne s'en étoit pas préſentée. Ainſi l'obſervation, que leurs navires étoient ſans ceſſe pouſſés en droite ligne vers l'Oueſt, cauſa de nouveau à nos aventuriers les plus grandes inquiétudes. „Quoi, diſent-ils en eux-mêmes; ſi ce vent d'Eſt regnoit ici continuellement? Comment nous

ſeroit-

ſeroit-il poſſible de retourner jamais dans notre patrie? Cette penſée les fit trembler.

Malheureuſement il ſe préſenta peu de jours après un autre phénomene qui ajouta à leurs terreurs. C'eſt qu'ils apperçurent tout-à-coup la mer couverte, à perte de vue, d'herbes vertes qui lui donnoient l'apparence d'une prairie immenſe. Ces herbes étoient même en quelques endroits ſi épaiſſes, qu'elles gênoient le cours des vaiſſeaux. Nouveau ſujet de craintes! „Nous voilà arrivés, ce furent leurs penſées, au terme des mers navigables. Sous ces herbes il y a ſans doute des baſſes & des écueils, & au moment que nous ne nous y ſerons pas attendus, nos vaiſſeaux ſeront mis en pièces. Malheureux que nous ſommes! Quel étoit donc notre délire, en nous laiſſant perſuader de ſuivre un Téméraire!“

Le cas étoit critique, mais le courage & la prudence de Colomb ne l'abandonnerent pas. „N'êtes vous pas, dit-il à ſes compagnons, de grands imbécilles de vous allarmer d'une choſe qui, au contraire, doit fortifier votre eſpérance, que nous touchons au but de tous nos ſouhaits?

haits? L'herbe peut-elle croître au milieu de la mer? Et n'eſt-il pas probable, que nous ſommes peu éloignés d'un Continent, ſur le rivage duquel ces herbes ſont venues?"

A cette agréable nouvelle l'Equipage ouvrit de grands yeux; & comme en même tems on apperçut différents oiſeaux qui prenoient leur vol du côté de l'Oueſt, l'eſpérance & la joie ſuccéderent à leurs craintes; & dans l'attente de voir bientôt leur entrepriſe couronnée d'un heureux ſuccès, ils continuèrent gaîment leur route.

CINQUIEME RÉCIT.

CHRÊTIEN.

Colomb ne découvrira-t-il pas bientôt le pays qu'il cherche?

LE PERE. Cela ſouffrira encore bien des difficultés, mon ami. L'eſpérance que les herbes & le vol des oiſeaux avoient fait naître dans leurs cœurs, s'évanouit bientôt: & quoiqu'ils euſſent déja parcouru un eſpace de ſept

cent ſoixante-dix lieues marines, aucune terre ne parut encore. Heureuſement perſonne dans les trois navires, excepté Colomb, n'étoit en état de calculer la longueur de la courſe. Il continua donc de leur en cacher une bonne partie, diſant qu'ils n'avoient encore fait que cinq cent quatre-vingt lieuës.

Mais cette diſtance de leur patrie leur parut déja prodigieuſe. On ſe livra donc de nouveau aux ſoupirs, aux lamentations & aux murmures. Tantôt l'équipage ſe plaignoit de la facilité qu'il avoit eu jusqu'alors, d'ajouter foi aux vaines proteſtations de Colomb; & tantôt il accuſoit la Reine Iſabelle de cruauté pour avoir expoſé la vie de tant de ſes ſujets en faveur de l'exécution d'un projet téméraire & ſans doute inſenſé. Ils croyoient avoir montré jusqu'à ce moment aſſez de courage, pour qu'aucun n'oſât les taxer de lâcheté, ſi enfin ils penſoient à leur conſervation. Tous s'accorderent à la fin, à ſoutenir qu'il étoit tems de penſer au retour, ſuppoſé toute fois que le vent fixé à l'Eſt ne le rendît pas impoſſible; & qu'il falloit forcer l'Amiral à renoncer à ſes vains pro-

projets. Les plus audacieux d'entr'eux furent même d'avis, que ſans autre façon il falloit le jetter dans la mer, pour ſe débarraſſer tout d'un coup d'un ſéducteur auſſi dangereux, aſſurant qu'à leur retour on ne feroit pas en Eſpagne beaucoup de recherches au ſujet de la mort d'un miſérable faiſeur de projets.

Colomb vit le danger qui le ménaçoit, mais il n'en fut pas intimidé. Aſſuré de la juſteſſe & de la ſolidité de ſon plan, & plein de confiance en la protection divine, il parut devant ſon équipage revolté, avec l'air ſerein d'un homme qui a ſujet d'être content des progrès de ſon entrepriſe. Après leur avoir reproché avec douceur leur timidité puérile, il eſſaya tous les moyens que lui fourniſſoit la connoiſſance qu'il avoit des hommes, & ſa mâle éloquence, pour faire rentrer dans leurs cœurs le courage & l'obéiſſance. Tantôt il leur rappelloit leur devoir par des repréſentions amicales & inſinuantes; tantôt il reprenoit l'air ſerieux d'un Commandant qui parle en maitre, les menaçant en même tems de l'indignation de leur Reine & des châtiments les plus vigou-

reux au cas qu'ils oſaſſent l'arrêter ſi près du terme de ſa carrière glorieuſe.

C'eſt le privilège des grandes ames de ſavoir manier comme la cire, le cœur du commun des hommes; & que le ſort des humains ſeroit digne d'envie, ſi, comme Colomb, tous ceux qui ſont doués de talents diſtingués, ne les employoient que pour faire réuſſir des vues d'utilité publique! Il eut encore la ſatisfaction de ramener à la raiſon ſes compagnons mutinés, & le ciel lui-même vint à ſon appui. Car le vent qui jusqu'alors avoit toujours été à l'Eſt, tourna au Sud-Oueſt: en ſorte que tout le monde put bien voir, qu'ils ſeroient les maîtres de retourner dès qu'ils le voudroient. L'Amiral le leur fit remarquer; & comme en même tems pluſieurs autres circonſtances concoururent à fortifier l'eſpérance de la découverte prochaine de quelque terre, on promit de nouveau d'obéir à ſes ordres, & le voyage fut continué.

Un jour le Capitaine de la *Pinta* qui étoit en avant, s'arrêta pour avertir l'Amiral, qu'il croyoit appercevoir la Terre à la diſtance d'environ

viron quinze lieuës au Nord. A ce mot *Terre* tout le monde ſe livra aux mouvements de la plus vive joie, & l'on preſſa l'Amiral de changer de cours & de gouverner vers le côté indiqué. Mais Colomb étoit trop perſuadé que le Capitaine ſe trompoit, pour ſe rendre à leurs ſollicitations. Ainſi ſans s'arrêter aux murmures de ſes gens, il ſuivit conſtamment ſelon ſon plan la direction du levant au couchant, comme il avoit fait jusqu'à ce moment ſans interruption.

Nicolas. Mais n'y avoit-il pas un peu d'entêtement dans ſon fait?

Le Pere. Comment, de l'entêtement?

Nicolas. Eh, ne pouvoit-il pas faire à ſon équipage le plaiſir, de courir ces quinze lieuës de côté?

Le Pere. Non, mon cher Nicolas, il ne devoit pas leur faire ce plaiſir, convaincu qu'il étoit, que la prétendue découverte étoit une erreur. Car s'il avoit plié, ſes gens auroient jugé par-là, qu'il n'étoit pas trop ſûr de ſon fait: ſoupçon qu'il avoit grand ſoin de prévenir, parce que la confiance de ſon monde étoit pour lui une choſe de la plus grande importance. Et puis,

ſi une fois ils avoient fait l'expérience, qu'on lui pouvoit faire changer de deſſein, ils n'auroient pas manqué de l'importuner par de pareilles demandes à chaque nouvelle occaſion. Voilà les raiſons qui lui firent prendre la ferme réſolution de ne jamais s'écarter en la moindre choſe de ſon plan mûrement réfléchi: & l'événement prouva qu'il faiſoit bien.

Le lendemain on apperçut une quantité de ces oiſeaux de mer, auxquels on a donné le nom d'*Alcatras*. Colomb croyant qu'ils ne pouvoient pas voler bien loin, fut lui-même induit en erreur par leur apparition, & les prit pour les avant-coureurs d'une terre voiſine. Mais quand on eut jetté la ſonde, on ne trouva point de fond à deux cent braſſes de corde: circonſtance qui paroiſſoit détruire l'eſpérance que l'on avoit conçue, parceque la profondeur de la mer diminue ordinairement dans le voiſinage des terres.

Le ſoir ſuivant on vit même ſe percher ſur les vergues des oiſeaux de chant qui firent entendre leur ramage; ils y paſſerent la nuit, & s'envolant à la pointe du jour ils dirigerent leur

leur vol vers l'[illegible]ſt. Peu de tems après ils virent auſſi un *oiſeau tropique.*

Mathias. Quelle eſt cette eſpèce?

Le Pere. Ce ſont des oiſeaux qui habitent cette région de notre terre, qui eſt entre les deux Tropiques.

Bientôt un ſpectacle des plus ſinguliers & qui ne s'étoit jamais préſenté aux yeux de nos navigateurs, attira toute leur attention. Une nuée de poiſſons volants s'éleva au deſſus de la ſuperficie des eaux, & pluſieurs ſe laiſſerent même tomber ſur le pont. On les prit, & on examina avec des yeux curieux les longues nageoires qui leur ſervoient d'ailes. Le même ſoir on trouva de nouveau la mer couverte d'herbes, & prenant toujours ce phénomène pour une marque qu'on approchoit de la terre, l'équipage s'abandonna de nouveau à la douce eſpérance, qu'il touchoit au terme de cette expédition.

Mais ce terme ſembla reculer de jour en jour: & plus ces ſignes heureux avoient flaté l'attente des équipages, plus ils extravaguerent dans leurs affliction, quand après avoir vogué

encore quelques jours ſans [illegible] découvrir, ils virent que cette fois auſſi leur eſpérance avoit été vaine contre toutes les apparences. L'Eſprit de mécontentement & de revolte éclata alors ſans retenue dans les trois navires. Oubliant tout les égards qu'ils devoient à leur Chef, les matelots murmurerent hautement, & même les Officiers, qui jusqu'alors avoient toujours pris le parti de l'Amiral, ſe déclarerent contre lui.

Colomb preſſé de tous les côtés & abandonné de tout le monde, ſe trouva dans le tumulte de ſes compagnons rebelles comme un chêne iſolé au milieu de la tempête, reſiſtant avec une fermeté admirable aux emportements furieux des mutins qui demandoient ſa perte, ou — ce qui lui paroiſſoit dix fois plus amer que la mort, — la renonciation à la pourſuite de ſes chers projets. Il fit une dernière tentative pour les appaiſer à force de repréſentations & de careſſes: mais ce fut en vain! Le déſeſpoir & la rage s'étoient tellement emparés de tous les cœurs, qu'aucun des moyens qu'il avoit ſi ſouvent employés avec ſuccès, ne

fit

fit le moindre effet. On n'écoutoit plus ſes repréſentations, mais on crioit, on lui diſoit des injures & on le ménaçoit de la mort, ſi à l'inſtant même il ne viroit pas de bord, pour reprendre le chemin de leur patrie.

Dans cette ſituation déſeſpérée il ſe vit enfin forcé de céder à la néceſſité, & de promettre aux mutins qu'il feroit au gré de leurs déſirs, ſous la condition qu'ils s'engageroient à lui obéir encore pendant trois jours ſeulement, proteſtant que ſi dans cet eſpace de tems on ne découvroit pas des terres, il retourneroit le quatrième jour, pour les ramener en Eſpagne.

Quoique la rage des mutins fût extrême, ils ne purent s'empêcher de trouver cette propoſition raiſonnable. On y conſentit donc, & cette convention fut confirmée de part & d'autre par les plus ſaintes aſſurances.

Colomb cependant étoit bien perſuadé, qu'il ne riſquoit pas grand' choſe à ce marché. Car les ſignes, qu'on s'approchoit de la terre, ſe multiplioient tellement qu'il étoit preſque ſûr de l'atteindre dans le tems convenu. La ſonde

avoit déja trouvé fond depuis pluſieurs jours, & on y avoit trouvé attachée une terre vaſeuſe qui annonçoit la proximité d'un rivage. On voyoit des eſſaims entiers de petits oiſeaux, d'une eſpèce qui ne paroiſſoit guere faite pour un vol lointain, diriger leur vol vers l'Oueſt. On pêcha dans la mer un buiſſon avec ſon fruit qui étoit rouge & dans toute ſa fraîcheur; l'air devenoit plus doux & le vent plus variable, ſur-tout de nuit: Tous ſignes heureux, qu'on étoit près du but où la patience & la conſtance de Colomb devoient être couronnées.

Auſſi fut-il, peu après, ſi ſûr de ſon fait, que le lendemain au ſoir, après l'office ordinaire, il rappella à ſes gens leur devoir de reconnoiſſance envers Dieu, le protecteur de leur entrepriſe périlleuſe, les exhorta à la vigilance, & ordonna enſuite de carguer les voiles, crainte d'être jetté ſur la côte pendant la nuit.

Théophile. Que veut dire — *carguer?*

Le Pere. C'eſt trouſſer, ou racourcir les voiles, afin que le vaiſſeau ne puiſſe pas être pouſſé par le vent.

Théophile. Ha, ha!

Le

Le Pere. Colomb leur rappella encore la promeſſe de la Reine, que celui qui le premier verroit la terre qu'ils cherchoient, auroit une penſion viagere d'environ 312 écus d'Eſpagne, indépendamment de laquelle il lui promit encore de ſa part une Mante de velours.

Tout le monde paſſa la nuit ſur le tillac, dans une grande agitation & les yeux fixés du côté où ils eſpéroient voir la terre ſi déſirée.

Et c'eſt dans cette ſituation, je penſe, que nous devons les laiſſer jusqu'à demain, où nous verrons, ſi la terre paroît ou non.

Tous. Oh! oh! oh! cher Père!

Le Pere. Vous ne voulez pas, que je m'arrête?

Tous. Oh non! non! De grace!

Pierre. C'eſt l'endroit le plus intéreſſant!

Le Pere. Allons, ſoit! —

Ce fut vers deux heures avant minuit, que Colomb, qui étoit ſur le gaillard d'avant, crut appercevoir à une certaine diſtance une lumière. Il appella un Page de la Reine, qui étoit à ſon bord, & la lui montra. Celui-ci la vit également, & la fit remarquer à un troiſième,

ſième, qui venoit de les joindre. Tous les trois crurent appercevoir que cette lumière changeoit de place, & jugerent par-là, qu'elle étoit portée par quelque voyageur.

Telle que ſeroit l'émotion de ceux d'entre vous, qui n'ayant pas vu depuis quelques années les auteurs de leur vie, verroient dans ce moment la porte s'ouvrir & ces chères perſonnes paroître bruſquement: telle fut celle de Colomb à la vue de cette lumière. Inceſſamment il verra ſous ſes yeux le fruit de tant de réfléxions ſoucieuſes, la récompenſe de tant de travaux, de tant de dangers heureuſement ſurmontés! Inceſſamment ſes incrédules compagnons auront en main la preuve, que ſon plan n'étoit pas chimérique, que lui-même n'étoit pas un vain faiſeur de projets! Idée raviſſante, qui toute la nuit empêcha ſes yeux de ſe fermer au ſommeil.

Environ ſur les deux heures après minuit on entendit retentir l'air, du côté de la *Pinta* qui avançoit toujours la première, des cris joyeux de *Terre! Terre!* qui pénétrerent tous les cœurs d'un doux frémiſſement. L'équi-

pa-

page ſe ſeroit volontiers livré à tous les mouvements d'une joie extravagante; mais ſon eſpérance avoit ſi ſouvent été trahie, qu'il lui fut impoſſible d'étouffer les doutes inquiétants qui traverſoient ſa joie. Ainſi flotant entre la crainte & l'eſpérance ils attendirent la pointe du jour, pour ſe convaincre par leurs propres yeux, que l'accompliſſement du plus ardent de leurs ſouhaits n'avoit pas été un ſonge.

Comme aux malades en proie aux inſomnies, les heures de la nuit, qui reſtoient, coulèrent lentement à leur gré. Chaque minute leur parut une heure, chaque heure un jour entier. Enfin, après une longue attente ils voient l'Orient s'éclaircir un peu; déja l'aurore paroît, & déja — déja l'équipage de la *Pinta* entonne le *Te Deum!* Les gens des deux autres vaiſſeaux n'ont pas ſi tôt regardé, que verſant un torrent de larmes & violemment émus il font également reſonner l'air des accents de leur voix en action de graces. Car la terre, qu'ils avoient ſouhaité avec tant d'ardeur de découvrir, eſt ſous leurs yeux.

A peine l'hymne eſt-elle finie, que l'équipage ſe rappelle un ſecond devoir, celui envers ſon chef, qu'il avoit méconnu, qu'il avoit ſi griévement offenſé! Le répentir & la plus profonde vénération dans le cœur, ils ſe jettent aux pieds du grand homme, (car actuellement il l'eſt auſſi à leurs yeux,) & lui demandent pardon de leur conduite criminelle. Colomb ne ſe démentit point dans cette occaſion. La douceur avec laquelle il leur pardonna & leur promit d'oublier leurs écarts, ne fut pas moins grande & charmante, que la fermété qu'il avoit oppoſée à leurs fureurs, avoit été héroïque & admirable.

Jean. Et quelle partie de l'Amérique viennent-ils de découvrir?

Le Pere. C'eſt ce que Colomb lui-même ne ſait pas encore. Attendons qu'il deſcende à terre & qu'il prenne des informations; après quoi nous l'apprendrons ſans doute auſſi. N'oublie pas de m'apporter demain la Carte de l'Amérique.

SIXIE-

SIXIEME RÉCIT.

JEAN.

Voici, mon cher Pere, la Carte que tu me dis hier d'apporter.

LE PERE. Bon! Regardez, mes enfants; toutes ces iles-là s'appellent en général les *Iles Lucayes* ou *de Bahama*. Une d'entr'elles, que voilà, s'appelle *Guanahani*, ou bien auſſi l'*Ile de Cat*: c'eſt elle qui fut découverte la première. Colomb lui donna le nom de *San-Salvador*, c'eſt-à-dire, pays dont la découverte le ſauva: mais ce nom ne lui eſt pas reſté.

L'équipage fut encore quelques moments à contempler ce monde jusqu'alors inconnu, & qui doré par les premiers rayons du ſoleil, réjouiſſoit leur vue par l'air riant d'une contrée fertile, couverte de bois charmants & entrecoupée de nombre de ruiſſeaux qui ſerpentant par mille détours, relevoient la beauté du tableau. —

En-

Enfin Colomb ordonna de mettre les Chaloupes en mer. Il en monta une lui-même, & vogua vers le rivage, au milieu du bruit d'une muſique guerrière, accompagné des principaux de ſes compagnons & de quelques gens armés, portant des drapeaux flottans dans l'air.

A meſure qu'ils approchoient, ils virent la côte ſe remplir des naturels du pays, attirés par le ſpectacle nouveau & merveilleux que leur offroient les vaiſſeaux Européans. On aborde, & Colomb richement vêtu, ayant à la main ſon épée nue, eſt le premier à ſauter du bord & à mettre le pied dans ce nouveau monde qu'il a découvert.

Henri. Ciel, que devoit-il ſentir dans ce moment!

Le Pere. Ce ne ſera, cher Henri, que quand un jour tu auras auſſi imaginé, réſolu & exécuté quelque grand projet, ſujet à mille peines & dangers, que ton ame pourra ſe pénétrer du ſentiment inexprimable qui tranſporta le cœur de Colomb à ſon entrée dans un pays, dont la découverte lui avoit cauſé tant de ſoucis, tant

de

de veilles, & qui avoit mis ſon amour propre & ſa ſenſibilité à tant de rudes épreuves.

Tous ſe mirent à genoux, baiſerent la terre dans un raviſſement muet, & dans cette poſture promirent de nouveau à Colomb, en ſa qualité de *Vice-Roi* du nouveau monde, une obéiſſance parfaite. Après ce premier éclat de la plus vive joie, on planta ſur le rivage une croix, devant laquelle on ſe mit une ſeconde fois à genoux, pour s'acquiter envers Dieu du devoir ſacré de la reconnoiſſance. Cela fait, ils prirent ſolemnellement poſſeſſion de ce pays au nom du Roi & de la Reine d'Eſpagne.

Durant ces cérémonies les Indiens s'aſſemblerent en foule autour des Eſpagnols, regardant avec ſurpriſe & en ſilence tantôt les maiſons flotantes, tantôt les êtres extraordinaires qu'elles venoient d'amener à travers les flots. Ils voyoient, ſans ſavoir quoi; car de tous les actes réligieux & ſolemnels dont les Eſpagnols s'acquitoient ſous leurs yeux, ils n'en comprenoient pas un ſeul. Hélas! ſi ces pauvres créatures avoient ſu, quelles ſeroient les ſuites de tout cela; elles auroient rempli l'air de leur

gémiſſements, ou verſé leur ſang innocent pour chaſſer ces étrangers qu'elles contemploient avec admiration & reſpect!

Charlotte. Pourquoi, mon Papa?

Le Pere. Un peu de patience, mon enfant, & tu le ſauras!

Plus les Indiens étonnés régardoient faire les Eſpagnols, & moins ils comprenoient ce qu'ils voyoient & entendoient. La couleur blanche des Européans, leur viſage barbu, leurs habits, leurs armes, leur conduite — tout étoit pour eux nouveau & merveilleux. Mais lorsqu'enfin ils entendirent auſſi le tonnerre de la mouſqueterie & des canons, ils furent comme frappés de la foudre, & finirent par regarder comme certain, que ces Etrangers, armés du feu du ciel & du tonnerre, n'étoient pas des mortels, mais des êtres élevés au deſſus de la condition humaine, enfants du ſoleil, leur Divinité, qui s'étoient abaiſſés à les venir voir.

Chrêtien. Ces gens prenoient-ils donc le ſoleil pour le bon Dieu?

Le Pere. Oui, mon ami; Quelques Américains, ſavoir ceux qui avoient un peu plus d'eſ-

d'eſprit que les autres, avoient été tellement frappés de la beauté du ſoleil, de ſon feu qui vivifie tout, & de ſon cours régulier, qu'ils l'avoient pris pour l'être le plus bienfaiſant & le plus puiſſant, pour Dieu lui-même. D'autres au contraire s'étoient forgé un ou pluſieurs Dieux de figure humaine, & d'autres étoient même ſi foibles d'eſprit & ſi ſimples, qu'ils ne s'étoient pas encore aviſés de réfléchir ſur la cauſe du Monde & de ſes changements journaliers. Ces pauvres ignorants n'avoient donc aucune notion de Dieu, & végétoient ſans ſe ſoucier de ſavoir d'où ils étoient, ni ce qu'ils deviendroient. Les Malheureux! —

Si la vue de nos Eſpagnols étonnoit les Indiens, ceux-là n'étoient guère moins ſurpris de voir tant d'objets nouveaux & ſinguliers. Ils voyoient des herbes, des plantes, des Arbres & des animaux d'eſpèces bien différentes de celles que nous avons en Europe. Ils voyoient des hommes qui, par la forme de leur corps & par leurs mœurs, ſembloient appartenir à une autre claſſe d'êtres que nous. Leur peau étoit couleur de cuivre, leurs cheveux étoient noirs

& longs, leur menton ſans barbe, leur taille de moyenne grandeur; les traits de leur viſage étoient étranges, leur air doux & timide, leur viſage ainſi que d'autres parties de leur corps étoient marqués & peints d'une manière bizarre. Les uns étoient nuds tout-à-fait, les autres l'étoient à peu de choſe près: ſeulement pour ſe parer, ils chargeoient leurs oreilles, leurs narines & leur tête de différents ornements, faits de plumes, de coquillages & de feuilles d'or. D'abord ils étoient timides & reſervés; mais quand on ſe fut mis à leur diſtribuer toutes ſortes de bagatelles — des grains de verre, des rubans, des grelots — ils prirent tant de confiance en leurs hôtes céleſtes, que lorsque ſur le ſoir les Eſpagnols retournèrent à leurs vaiſſeaux, nombre d'Indiens, dans leurs canots faits de troncs d'arbres creuſés, les y accompagnerent, ſoit pour ſatisfaire encore leur curioſité, ſoit pour troquer d'autres colifichets. Ils donnoient en échange du fil de coton, de leur façon; ou bien des javelots dont la pointe étoit formée d'une forte arrête de poiſſon, toute ſorte de fruits, & des perroquets.

Tous

Tous étoient ſi empreſſés de ſe procurer quelque bagatelle Européane, qu'ils ramaſſerent avec grand ſoin les morceaux d'un pot caſſé, qui étoient diſperſés ſur le tillac, & qu'ils donnèrent avec joie vingt-cinq livres de beau fil de coton pour quelques jettons de cuivre, qui ne leur pouvoient être d'aucun uſage. La ſeule nouveauté de ces choſes, & la circonſtance de les tenir de ces hommes blancs, paroiſſoient donner à ces miſères le grand prix qu'elles avoient à leurs yeux.

Le lendemain Colomb viſita les côtes de cette île, accompagné par-tout d'un grand nombre d'habitants. Il s'informa ſoigneuſement par des ſignes, d'où ils tiroient ces feuilles d'or, dont étoient parées leurs narines; & ils lui firent comprendre qu'on ne les trouvoit pas dans leur île, mais dans une autre ſituée vers le Sud, qui produiſoit, ſuivant eux, de l'or en quantité. Colomb réſolut de ſuivre leurs indications, & de ſe mettre à la recherche de ce riche pays.

Frédéric. Etoit-il donc ſi avare, mon Papa?

Le Pere. Je ne dirai pas cela; mais ayant promis à la Reine d'Eſpagne, & à ſes avides compagnons, qu'il découvriroit des pays qui les enrichiroient, il vouloit tenir parole. Il ſe rembarqua donc, ſe fit accompagner de ſept Indiens pour lui ſervir de guides & de truchemans, & fit voile au Sud.

Sur cette route il rencontra pluſieurs îles, dont il ne viſita que les trois plus grandes, qu'il nomma, *Sainte Marie de-la-Conception, Ferdinande* & *Iſabelle.* —— Voyez cette autre Carte (*) que j'ai apportée; elles y ſont. — Mais n'y trouvant pas non plus d'or, & tout le monde, ſur ſes demandes, montrant toujours le Sud, il ne s'arrêta pas long-tems à la viſite de ces îles, & pourſuivit ſa route.

Dans une de ces îles on vit des chiens, mais qui étoient muets; & dans la ſuite on a ſu par l'expérience, que même les chiens d'Europe, quand ils ont paſſé quelque tems en Amérique, perdent

(*) Carte du Golfe de Mexique, par *Kitchin*, de l'Hiſtoire de l'Amérique par *Robertſon*; la même qui eſt jointe à cet ouvrage.

perdent abſolument la faculté d'aboyer. On y vit & tua auſſi le premier *Alligator*, animal de l'eſpèce des lézards, & qui reſſemblant dans preſque toutes ſes parties au crocodile, porte auſſi le nom de *Crocodile des Indes occidentales*.

Au bout d'une autre courſe peu longue, on découvrit un vaſte pays qui ſe diſtinguoit des îles que l'on avoit vues jusqu'alors, par ſa grande étendue auſſi bien que par la nature de ſon ſol. Au lieu d'être plat & uni comme elles, il offroit à la vue des montagnes & des vallées, agréablement diverſifiées par des forêts, par des prairies & des rivières. Colomb lui-même doutoit, ſi c'étoit une partie du continent, ou ſeulement une grande île. Quelques jours de plus lui apprirent que c'étoit véritablement une île, & que, dans la langue du pays, elle s'appelloit *Cuba*. La voilà ſur notre Carte, entre les vingtième & vingt-troiſième dégrés de Latitude ſeptentrionale.

Nicolas. Ah! n'eſt-ce pas l'île où eſt *la Havana*, ce port Eſpagnol qui eſt le rendez-vous des *Galions*, quand ils font route de l'Amérique en Eſpagne?

Le Pere. Très-bien! Et de plus les *vaiſſeaux de Régître*, qui —

Mathias. Quels ſont ces vaiſſeaux nommés *Galions* & de *Régître?*

Le Pere. Je vais te le dire. Les *Galions* ſont les vaiſſeaux que le Roi d'Eſpagne envoie tous les ans en Amérique prendre l'or, l'argent & les autres choſes de prix, que l'on y a amaſſées; les *Vaiſſeaux de Régître*, au contraire, ſont ceux qui ont à bord les marchandiſes d'Europe, que les Négociants Eſpagnols, qui en ont acheté la permiſſion, envoient en Amérique, pour être échangées contre des productions Américaines. Ces vaiſſeaux ſont voile les uns pour *Veracruz* dans le Mexique, les autres pour *Carthagene* & *Portobello* en *Terre ferme*. — Voilà ces ports ſur la Carte!

Théophile. Mais pourquoi les appelle-t-on *Vaiſſeaux de Régître?*

Le Pere. Par la raiſon, que tout ce qui eſt envoyé de l'Eſpagne en Amérique à bord de ces bâtiments, doit auparavant être exactement enrégiſtré, afin que l'on ſoit ſûr, que les armateurs n'y mettent pas une plus grande quantité

de

de marchandiſes que le Roi ne leur a permis, pour une certaine ſomme, d'envoyer en Amérique.

JOHN. Les Galions ne s'appellent-ils pas auſſi *la flotte d'argent?*

LE PERE. Non plus à préſent. Autrefois & avant que l'on ſe fût arrangé pour les Vaiſſeaux de Régître, on envoyoit tous les ans en Amérique une ſeule flotte, partie pour le compte du Roi, partie pour celui des Particuliers; elle y chargeoit l'or & l'argent qui devoit paſſer en Eſpagne, & en même tems elle tranſportoit, tant en allant qu'en venant, les marchandiſes envoyées de part & d'autre; mais comme aujourd'hui ces tranſports ſe font par les ſeuls vaiſſeaux de Régître, le nom de *flotte d'argent* a ceſſé d'être en uſage. —

Colomb mouilla l'ancre dans l'embouchure d'un large fleuve, plein de déſir de prendre connoiſſance du pays & des habitants. Mais à la vue des vaiſſeaux, tous abandonnèrent leurs cabanes & s'enfuirent dans les montagnes. Un ſeul d'entr'eux eut le courage de s'approcher du vaiſſeau dans une petite nacelle, & de

monter à bord. Après s'être aſſuré de l'amitié de cet Indien par de petits préſents, l'Amiral l'envoya à terre avec un de ceux qu'il avoit amenés de Guanahani, & ſeulement deux Eſpagnols chargés de reconnoître le pays & d'inſpirer de la confiance aux habitants; il craignoit qu'un plus grand nombre ne les fît fuir plus loin.

Cependant les vaiſſeaux ſe trouvant fort endommagés, on jugea néceſſaire de les *radouber*. — Savez-vous ce que cela veut dire?

Henri. Oh oui! C'eſt-boucher les trous d'un vaiſſeau, & l'enduire de nouveau de ſuif & de goudron. Je ſais auſſi que pour faire ces réparations, on met ordinairement les vaiſſeaux ſur le côté.

Le Pere. Fort bien! — Les deux Eſpagnols après s'être avancés dans le pays jusqu'à douze lieuës, revinrent & firent à l'Amiral leur rapport à peu près en ces termes:

„Nous avons trouvé une grande partie du pays que nous venons de parcourir, cultivé, & ſes différentes contrées nous ont toutes paru extrémement fertiles. Les champs produiſent

du

du bled Indien, ou du Maïz, & une certaine racine, qui rôtie ſe mange comme le pain. Nous ſommes à la fin arrivés à une petite ville, d'environ cinquante maiſons de bois, & contenant jusqu'à mille habitants, les plus diſtingués vinrent au devant de nous, & quand ils eurent appris des Indiens qui nous accompagnoient, quelles gens nous étions, ils nous prirent par les bras, & nous menèrent dans la ville, où ils nous aſſignerent un logement ſpacieux. Ils nous firent aſſeoir ſur une eſpèce de chaiſes qui avoient la figure de quelque animal, dont la queue ſervoit de doſſier, & dont les yeux & les oreilles étoient d'or. Dès que nous fumes placés, les Indiens s'aſſirent à côté de nous par terre; ils nous baiſerent les mains & les pieds, & nous témoignerent tant de reſpect, que l'on voyoit bien qu'ils nous prenoient auſſi pour des êtres céleſtes. On nous fit manger de leurs racines rôties, auxquelles nous trouvâmes un goût de châtaignes; & nous remarquâmes que toute l'aſſemblée des ſauvages qui nous ſervoient, n'étoit compoſée que d'hommes. S'étant rétirés au bout d'un cer-

certain tems, ils furent rélevés par autant de femmes, qui nous rendirent les mêmes honneurs que nous avions déja reçus de la part des hommes. — Enfin quand nous avons voulu retourner, une foule des habitants a offert de nous accompagner, mais nous les avons priés de n'en rien faire, & n'avons accepté cet honneur que de la part du *Cacique*, ou Roi, & de ſon fils, qui en effet ſont venus avec nous jusqu'ici, & ont par-tout donné leurs ordres de nous traiter avec grand reſpect. "

L'Amiral en témoigna ſa reconnoiſſance à ces deux Princes, & les régala à bord de ſon vaiſſeau avec beaucoup d'égards.

Quand il en vint aux informations ſur le pays où ſe trouvoit l'or, on lui montra l'Orient, & l'on ne pouvoit comprendre, pourquoi les hommes blancs faiſoient paroître une ſi grande paſſion pour ce métal, qui à leurs yeux n'étoit preſque d'aucun prix, & qu'ils n'employoient qu'à leur parure. Les hommes blancs, de leur côté, n'étoient pas moins ſurpris de la pretendue ſimplicité, de ces bonnes gens; & Colomb abrégea ſon ſéjour dans cette île, pour aller cher-

chercher, ſuivant les nouveaux renſeignements que l'on venoit de lui donner, le pays à mines d'or, objet de ſes vœux, & que les Indiens appelloient *Haïti*.

En quittant Cuba le 19 de Novembre, il emmena douze naturels du pays, pour les conduire en Eſpagne. Ces Indiens tournerent le dos à leur patrie avec la plus grande indifférence, parce que Colomb par ſes bons procédés, avoit ſoin de leur rendre le ſéjour dans les vaiſſeaux auſſi agréable qu'il étoit poſſible.

Le vent étant devenu contraire pendant pluſieurs jours, l'Amiral fut obligé de *louvoyer*.

CHARLOTTE. Comme fit notre Patron ſur l'Elbe, à notre voyage d'*York* (*)?

LE PERE. Oui; il lui fallut de la même manière voguer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, parce que le vent ne lui permettoit pas de courir en ligne droite. Alonzo Pinzo, Capitaine de la *Pinta*, voulut profiter de la circonſtance; & comme ſon vaiſſeau étoit meilleur

(*) Dans le voiſinage de *Stade*.

leur voilier que les autres, il chercha à s'échaper, pour arriver le premier dans le pays à mines d'or, & remplir ſes poches avant que les autres fuſſent venus.

Colomb, qui ſe douta de ſes intentions, lui fit ſignal de l'attendre: mais Pinzo n'y eut aucun égard, & ſe hâta tant qu'il put, de ſatisfaire la ſoif de l'or qui le tourmentoit, & qui lui fit oublier le devoir de l'obéiſſance.

Théophile. Fi, que c'étoit vilain de ſa part!

Conrad. Mais qu'eſt-ce qu'un *Signal?*

Le Pere. C'eſt quelque ſigne, fait ou par des coups de canon, ou en hiſſant certaines bannières, ou par d'autres expédients qui ſe font remarquer au loin, au moyen duquel le Commandant d'une flotte ou eſcadre fait connoître ſes ordres aux autres Capitaines de vaiſſeau. —

Colomb n'y pouvant remédier, prit ſon mal en patience, & comme le tems devint ſi gros qu'il paroiſſoit dangereux de tenir la mer, il retourna avec les deux navires qui lui reſtoient, à l'île de Cuba, où il jetta l'ancre dans un

havre. Il employa le tems qu'il lui fallut y paſſer, à continuer de reconnoître ce pays, qui par-tout offroit un aſpect riant & fertile. On remarqua dans la manière de vivre des habitants, une particularité qui d'abord dégoûtoit les Eſpagnols; c'eſt qu'ils les voyoient avaler avec grand appétit une eſpèce de groſſes araignées; des vers nourris dans le bois pourri, & des poiſſons à demi cuits auxquels ils arrachoient auparavant les yeux pour les avaler cruds. Peu à peu quelques Eſpagnols furent tentés, de goûter de ces mets, & l'eſſai qu'ils en firent, ne leur cauſa aucune incommodité.

Auſſitôt que le tems eut changé, Colomb remit à la voile, pour aller à la recherche de *Haïti* & du perfide Pinzon.

Il n'eut à faire que 16 lieuës de chemin. Ce fut le 6 de Decembre qu'il arriva à *Haïti*; & cette île qu'il nomma *Hiſpaniola*, ou la petite Eſpagne, parce qu'il lui trouva quelque reſſemblance avec l'Eſpagne par rapport à la nature du ſol, eſt prèsque de tous les pays qu'il avoit découverts jusqu'alors, le ſeul qui ait conſervé jusqu'à nos jours le nom qu'il lui donna.

Di-

DIDIER. Mais ne l'appelle-t-on pas auſſi *Saint-Domingue?*

LE PERE. Oui; parce que dans la ſuite on y a bâti une ville de ce nom, qui eſt dévenue la capitale de l'île.

A ſon arrivée les habitans ſe ſauverent dans les bois; & quant à la *Pinta*, on n'en eut aucune nouvelle. Ainſi l'Amiral quitta bientôt le havre où il avoit mouillé, & fit gouverner au Nord en rangeant la côte.

Ayant jetté l'ancre dans un autre havre, il réuſſit enfin à faire la connoiſſance des habitants. Une Indienne que l'on avoit priſe, & qui avoit été comblée de careſſes & de préſents, fit à ſes compatriotes un portrait ſi avantageux des Eſpagnols, qu'ils n'héſiterent pas de les approcher, pour voir & obtenir à leur tour de ces choſes merveilleuſes dont on avoit régalé cette Indienne.

Ces gens, quant à la figure & aux mœurs, ne différoient en rien des habitants de Guanahani & de Cuba. Comme eux, ils n'étoient pas vêtus; ils avoient également le teint couleur de cuivre; ils étoient tout auſſi timides

&

& ignorants, & n'avoient pas moins de douceur dans leur caractère. Surpris de tout ce qu'ils voyoient, ils paroiſſoient croire auſſi, que les Eſpagnols n'étoient pas des hommes, mais des êtres céleſtes. On voyoit briller dans leur parure plus d'or, qu'on n'avoit apperçu dans celle des Inſulaires précédents: mais ils faiſoient également ſi peu de cas de ce métal, qu'ils s'eſtimoient heureux de le pouvoir échanger contre des grains de verre, des épingles, des ſonnettes ou d'autres bijoux de cette eſpèce. Quand Colomb s'informa de rechef du lieu, où l'on trouvoit de l'or, ils montrèrent la partie orientale: & en conſéquence de cette nouvelle indication on remit auſſitôt à la voile, plein d'eſpérance qu'on découvriroit bientôt une ſource de richeſſes immenſes.

SEPTIEME RÉCIT.

LE PERE.

Quand on eut mouillé dans une autre Baye de cette même île, Sa Majeſté, le Cacique de

la contrée, qui avoit pris des informations touchant les hommes blancs, daigna venir faire en propre perſonne une viſite à l'Amiral. Sa ſuite étoit conſidérable; quatre hommes le portoient ſur leurs épaules dans un Palanquin, eſpèce de chaiſe à porteurs; mais ſon corps royal n'étoit pas plus chargé de vétements que celui de ſes ſujets.

Il ne fit pas la moindre difficulté de ſe rendre ſur le champ à bord, & quand on lui dit que l'Amiral venoit de ſe mettre à table, il ſe fit introduire dans ſa chambre, accompagné de deux hommes âgés qui paroiſſoient être ſes conſeillers. Il s'aſſit à côté de Colomb, avec une contenance également reſpectueuſe & confiante, tandit que les deux vieillards ſe placerent à ſes pieds. On lui ſervit de quelques plats & du vin; il en goûta, & envoya le reſte aux gens de ſa ſuite, qui étoient reſtés ſur le pont.

Le repas fini, il fit préſent à l'Amiral de pluſieurs feuilles d'or ainſi que d'un ceinturon artiſtement travaillé; & de ſon côté Colomb lui donna un collier de grains d'ambre jaune, une paire de pantoufles rouges; une couverture

de

de lit & un flacon d'eau de fleurs d'orange. Sa Majeſté Indienne en fut ſi ravie, que dans l'excès de ſa reconnoiſſance Elle donna à connoître à l'Amiral, que tout ſon pays étoit à ſon ſervice.

Les façons de ce monarque nud étoient majeſtueuſes avec ſes ſujets, & très-familières avec les Eſpagnols. Il regarda tout avec beaucoup d'attention, & marqua la plus grande ſurpriſe de toutes les choſes extraordinaires qu'il voyoit dans le navire. Sur le ſoir il demanda à être reconduit à terre. On fit ce qu'il voulut, & pour fortifier les impreſſions de l'étonnement, avec leſquelles il quittoit le vaiſſeau, l'Amiral fit accompagner les adieux d'un coup de canon. Dès lors plus de doute dans ſon eſprit ſur l'origine céleſte de ces êtres blancs, puiſqu'ils diſpoſoient de la foudre & du tonnerre. La vénération que ſes ſujets portoient à ces auguſtes étrangers, alla jusqu'à leur faire baiſer les traces que les Eſpagnols imprimoient à la terre en marchant.

Comme cette contrée n'étoit pas encore celle qui contenoit les riches mines d'or, uni-

que objet de leurs vœux, Colomb fit appareiller, pour ſe porter plus à l'Eſt.

Toutes les informations que l'on s'étoit procurées, s'accordoient à faire juger, que l'or ſe trouvoit dans un certain canton montueux, qui étoit dans la dépendance d'un Cacique très-puiſſant. Colomb avoit donc envoyé des Députés à ce Prince; & ayant reçu de ſa part l'invitation la plus preſſante, il ſe hâta de s'y rendre. Ah! s'il avoit prévu le triſte accident qui l'attendoit à ce court trajet, il ſe ſeroit moins empreſſé, & auroit mieux aimé renoncer à tout or & argent, que d'en payer la poſſeſſion ſi cher!

Pierre. Que lui arriva-t-il donc?

Le Pere. A cette nouvelle courſe on s'étoit avancé jusqu'à un Cap, où l'Amiral fit carguer les voiles par un tems calme, à environ une lieue de la terre. Il n'avoit pas fermé l'œil depuis deux jours; la nature fit valoir ſes droits, & Colomb, après avoir confié le timon au Pilote avec l'ordre précis de ne pas le quitter, fut ſe coucher vers le minuit. A peine ſe fut-il livré au ſommeil, que l'équipage ſe croyant

à

à l'abri de tout péril, ſuivit ſon exemple & fut ſe coucher auſſi. Même le Pilote qui dans ce calme n'appréhendoit aucun danger, ne ſe fit point de ſcrupule, de charger, au mépris des ordres de ſon Supérieur, un mouſſe de la partie qui lui étoit confiée, & d'aller repoſer comme les autres. Ce garçon ſans expérience étoit donc le ſeul veillant à bord du navire.

Pendant que tout le monde étoit plongé dans un profond ſommeil, un courant entraînoit inſenſiblement vers la côté, le vaiſſeau. Tout-à-coup il reçut une ſecouſſe ſi violente que le mouſſe, de frayeur, laiſſa échapper le timon. Eveillé par ſes cris, Colomb d'un ſault ſe tranſporta ſur le tillac, apperçut les rochers, & connut bientôt que le vaiſſeau étoit échoué. Tous furent conſternés & ſe livrerent au déſeſpoir: lui ſeul conſerva aſſez de préſence d'eſprit, pour faire les diſpoſitions néceſſaires pour ſauver le vaiſſeau, au cas que cela fût poſſible.

Il ordonna ſur le champ à quelques uns de ſes gens, d'entrer dans la chaloupe & de jetter à une certaine diſtance une ancre, au moyen

de laquelle on pût touer le navire & le dégager des rochers. Mais tel étoit le déſeſpoir de ces gens, qu'au lieu d'exécuter ſes ordres, ils ne ſongerent qu'à leur propre conſervation & voulurent ſe ſauver à bord de la *Nigua*. Mais le Commandant de ce bâtiment refuſa de recevoir des gens qui trahiſſoient leur devoir & abandonnoient leur Chef. Ils furent donc obligés de retourner au vaiſſeau échoué.

Cependant Colomb, pour alléger ſon navire, fit couper les mâts & jetter dans la mer les choſes les moins néceſſaires: mais ce fut en vain! Le vaiſſeau s'ouvrit près de la quille, & l'eau y entra ſubitement en ſi grande quantité, qu'il fallut renoncer à toute idée de le conſerver. L'Amiral deſcendit donc avec tout ſon monde dans les chaloupes qui vinrent à ſon ſecours, & gagna la *Nigua* à force de rames.

Le Lendemain il envoya avertir le Cacique du malheur qui venoit de lui arriver, & lui demander l'aſſiſtance de ſes vaſſaux, pour ſauver du vaiſſeau naufragé ce que l'on pourroit.

Le

Le Cacique — ſon nom étoit *Guakanahari* — témoigna tout le chagrin que lui cauſoit cette nouvelle, & vola, les larmes aux yeux, avec tous ſes gens au ſecours des Européans. Ces bons Inſulaires, bien loin de profiter de cet accident pour détourner quelques effets du vaiſſeau, firent les plus grands efforts pour en ſauver tout ce qu'ils purent. Ils raſſemblerent avec la plus grande célérité un grand nombre de canots, & par les ſecours réunis de tant de perſonnes, preſque tout ce qui étoit de quelque prix fut tranſporté à terre.

Le généreux *Guakanahari* prit ſous ſa garde tous les effets ſauvés, & envoya de tems à autre de ſes gens prier Colomb de ne point s'affliger, & proteſter en ſon nom, qu'il lui donneroit tout ce qu'il avoit. Il fit porter les effets du vaiſſeau dans un lieu proche de ſa propre habitation, en attendant que les maiſons où ils devoient être gardés, fuſſent vuidées. Il y plaça auſſi, pour leur ſûreté, des gens armés, quoique cela parût peu néceſſaire; car tous ſes ſujets pleuroient le malheur des

hommes blancs d'auſſi bon cœur, que s'il leur fût arrivé à eux-mêmes.

Colomb, dans le rapport qu'il en a faît à ſa Cour, dépeint le caractère aimable de ces Sauvages d'une manière intéreſſante. „ En effet, dit-il, ces gens ſont ſi doux, ſi honnêtes & ſi paiſibles, que je crois pouvoir aſſurer Vos Alteſſes, qu'il n'y a pas de meilleurs hommes dans l'univers. Ils aiment leurs ſemblables comme eux-mêmes; leurs manières ſont des plus agréables, toujours gracieuſes, animées & accompagnées d'un doux ſourire. Et quoiqu'il ſoit vrai qu'ils vont nus, je ſupplie Vos Alteſſes de croire, qu'ils ont des uſages fort louables. Le Roi eſt ſervi avec beaucoup d'appareil, & ſa façon eſt ſi noble en tout, qu'il y a du plaiſir à le voir agir, de même qu'on remarque avec ſatisfaction la mémoire excellente de ces gens, ainſi que l'envie qu'ils ont de connoître toute choſe & d'en rechercher les cauſes & les effets.“

La Mere. Comment trouvez-vous ces Indiens?

Tous. Charmants! ô les bons hommes!

La

La Mere. Et ce ſont des ſauvages! gens qui n'ont reçu aucune éducation, & qui même ne connoiſſent pas Dieu!

Le Pere. Il ſeroit honteux, à jamais honteux pour nous, d'en être ſurpaſſés en bonté du cœur & en humanité! Combien la Providence ne nous a-t-elle pas fourni plus de motifs de faire le bien, plus de ſecours pour le pratiquer, que n'en avoient ces pauvres Indiens privés de toute inſtruction! O mes enfants! au nom de Dieu efforçons-nous de nous rendre dignes de ces grands avantages! Que deviendrions-nous, ſi placés un jour vis-à-vis d'un de ces bons Sauvages, nous leur cédions en générosité & en droiture? —

Une petite pauſe: après laquelle le père continua.

Guakanahari ayant ſu, jusqu'à quel point les Européans aimoient l'or, pour les conſoler de leur infortune il leur fit préſent de pluſieurs plaques de ce métal, avec promeſſe qu'il en feroit venir une quantité beaucoup plus conſidérable, d'un endroit qu'il appelloit *Cibao*. Pluſieurs de ſes ſujets en apporterent auſſi,

charmés de pouvoir échanger leur or contre toute ſorte de bagatelles Européanes. Un d'eux qui tenoit dans l'une de ſes mains un aſſez gros morceau de ce métal, en étendit l'autre vers un Eſpagnol, qui y mit une ſonnette. L'Indien auſſitôt laiſſa tomber l'or, & s'en fuit à toutes jambes comme un voleur, perſuadé d'avoir attrapé ſon homme.

Les gens de Colomb commençoient à goûter le ſéjour de ce pays, tandis que lui-même étoit rongé de ſoucis nuit & jour. Le meilleur de ſes bâtiments étoit péri; Pinçon, le perfide Pinçon l'avoit abandonné; le ſeul navire qui lui reſtoit, étoit ſi petit & ſi fatigué, qu'il ne pouvoit ni contenir tout ſon monde, ni être employé ſans témérité à un voyage, auſſi long que celui d'Eſpagne. Que faire dans cette ſituation critique?

Après y avoir mûrement réfléchi, voici la réſolution qu'il prit. Il ſe rembarquera avec une partie de ſes gens, & affrontant tous les dangers il entreprendra de retourner en Eſpagne, pour faire à ſa Cour un rapport détaillé des découvertes qu'il a faites; le reſte de ſes

gens,

gens, il les laiſſera dans l'île Eſpagnole comme une Colonie. Tous approuverent cette réſolution, & il ſe trouva ſur le champ aſſez de ſujets qui demanderent à reſter. Le Cacique Guakanahari lui-même étoit bien éloigné d'y trouver à redire; il s'eſtimoit, au contraire, heureux, que quelques uns de ces Etrangers d'origine céleſte vouluſſent demeurer chez lui, & le défendre, lui & ſes vaſſaux, contre ſes ennemis.

Conrad. Il en avoit donc?

Le Pere. Suivant ce que l'on apprit de lui, pluſieurs îles ſituées au Sud-Eſt, étoient habitées par une nation féroce & barbare, qu'il appelloit *Caraïbes*; ils venoient de tems à autre, dit-il, envahir ſon pays: & comme ſes ſujets n'étoient pas en état de leur faire tête, il ne leur reſtoit d'autre parti à prendre que celui de ſe ſauver promptement dans les montagnes.

Colomb lui promit de les prendre ſous ſa protection; & pour lui faire voir ce que c'étoit que l'art militaire des Européans, il fit faire à ſa troupe quelques évolutions. Les Indiens en furent émerveillés; mais quand on fit jouer auſſi l'artillerie du vaiſſeau naufragé, ils en fu-

furent tellement effrayés qu'ils ſe laiſſerent tomber par terre, étourdis & ſe couvrant la tête des deux mains. Guakanahari lui-même en fut conſterné; mais Colomb le raſſura en lui faiſant connoître qu'il ne feroit uſage de ces foudres que contre les Caraïbes, ſes ennemis; & pour lui rendre plus ſenſible encore l'effet de ces bouches vomiſſant le feu, il fit dreſſer contre le navire échoué une pièce chargée à boulet, & y mettre le feu. Le boulet paſſa à travers le vaiſſeau, & tomba viſiblement, du côté oppoſé, dans la mer. L'étonnement dont le Cacique fut ſaiſi à cette vue, ſurpaſſe l'imagination. Livré à une profonde rêverie il retourna chez lui, plus perſuadé que jamais, que ſes hôtes étoient des deſcendants du Ciel, & que comme tels ils diſpoſoient de la foudre & du tonnerre.

Mathias. Mais comment les Eſpagnols & les Sauvages ſe pouvoient-ils parler, ignorant la langue les uns des autres?

Le Pere. Ils ſe parloient par des geſtes, par des ſignes & des mots iſolés que les Eſpagnols & les ſauvages avoient attrapés les uns des autres.

tres. Ce langage étoit, ſans doute, très-imparfait; mais il ſuffiſoit pourtant dans beaucoup de cas, pour ſe communiquer réciproquement leurs idées.

Quelques jours furent enſuite employés à conſtruire un *Fort*, ou une petite fortereſſe, & les officieux Inſulaires y aiderent les Eſpagnols de tout leur pouvoir. Les infortunés! Ils ne ſavoient pas, qu'ils forgeoient eux-mêmes les fers qu'on leur feroit porter un jour! —

Toutes les fois que l'Amiral vint à terre, Guakanahari lui fit quelques honneurs diſtingués, qui chaque fois furent reconnus par des libéralités que Colomb lui fit à ſon tour. Un jour le Cacique l'ayant reçu une couronne d'or ſur la tête, le mena dans une maiſon proprement arrangée. Là il ôta ſa couronne, & la mit reſpectueuſement ſur la tête de ſon hôte. Colomb auſſitôt détacha un collier de petites perles, qu'il avoit coûtume de porter, & le lui attacha; il ſe dépouilla auſſi d'un bel habit qu'il avoit mis ce jour-là, & en revêtit le Cacique de ſes propres mains; il gliſſa en outre à ſon doigt une bague d'argent, & envoya querir

querir une paire de bottines rouges, qu'il lui fit chauſſer également. Ces attentions mutuelles mirent le ſceau au traité d'amitié qu'ils conclurent entr'eux.

Le fort fut achevé en dix jours, au bout desquels Colomb, parmi ceux qui ſouhaitoient reſter, en choiſit trente-huit, & nomma pour leur Commandant *Diégo d'Arada*, homme de condition. Il leur enjoignit à tous, d'obéir ponctuellement à ce Chef, de chercher de toutes les manières poſſibles à entretenir la bonne opinion que Guakanahari & ſes ſujets avoient des Eſpagnols, & de s'appliquer à apprendre la langue du pays. Il donna le nom de *Navidad* à l'endroit où il les laiſſa.

Colomb s'étant rembarqué à bord de ſon méchant navire, leva l'ancre le 4 de Janvier 1493, au milieu des acclamations de ceux qui reſterent. Entrepriſe hardie! Prétendre traverſer l'Océan ſi peu connu encore, avec un ſeul bâtiment, uſé, avarié! J'avoue que cette fois-ci je tremble pour la vie de ce brave homme.

Charlotte. Que ne reſte-t-il où il eſt!

Théo-

Théophile. Encore ſi ce drôle de Pinçon avec ſon vaiſſeau l'accompagnoit! Ils pourroient alors venir au ſecours l'un de l'autre.

Le Pere. Le ſort de l'infidèle Pinçon & de ſon navire étoit une énigme: Colomb n'avoit pu nulle part s'en procurer des nouvelles. Il préſuma donc, ou qu'il étoit péri, ou qu'il avoit déja fait voile pour l'Europe, afin d'être le premier à porter la nouvelle des grandes découvertes qui venoient d'être faites, & peut-être auſſi dans l'intention, de noircir l'Amiral à la Cour & de lui enlever les récompenſes qui lui étoient dues. Ce ſoupçon lui fit ſentir davantage la néceſſité, de hâter ſon propre retour, pour faire échouer par ſa préſence les deſſeins pernicieux de ce perfide.

Cependant afin de détruire toute eſpèce de doute que la Cour ſoupçonneuſe qui l'avoit envoyé, pourroit avoir de la vérité de ſon rapport, il avoit fait mettre à bord, des échantillons de tout ce qui ſe trouvoit de remarquable dans les pays qu'il avoit découverts. L'or ſur-tout, comme la choſe la plus déſirée, n'y fut pas oublié, non plus que quelques naturels de

de chaque île qu'il avoit visitée, ainsi que plusieurs oiseaux inconnus, & d'autres curiosités tant naturelles qu'artificielles, propres à donner une idée de l'importance de ses découvertes.

Courant à l'Est, Colomb rangea d'abord les côtes de l'île Espagnole, pour examiner, en passant, d'autres parties de ce pays. Le lendemain de son départ, il apperçut au loin quelque chose qui avoit l'apparence d'un vaisseau. Il gouverna aussitôt de ce côté-là, & trouva ce qu'il n'espèroit plus de trouver, savoir le vaisseau de l'honnête Pinçon, qu'il avoit quêté inutilement depuis six semaines. Vous pouvez penser, quelle dut être la joie de l'Amiral & de son équipage à cette rencontre!

Pinçon venu à son bord, chercha à se justifier, en rejettant toute la faute sur le gros tems, qui, dit-il, l'avoit fait dériver malgré lui. Colomb tout persuadé qu'il étoit de la futilité de cette excuse, usa pourtant d'indulgence, y étant porté également par son penchant naturel à la générosité, & par la prudence. Il fit donc semblant d'ajouter foi au prétexte spécieux

cieux de Pinçon, & lui rendit ſes bonnes graces, très-ſatisfait de n'être plus reduit à confier la rélation de ſes découvertes à un ſeul bâtiment & qui étoit en ſi mauvais état.

CHARLES. Où avoit-il donc reſté ſi long tems, ce Pinçon?

LE PERE. Il s'étoit également arrêté ſur les côtes de l'île Eſpagnole, pour ſe procurer de l'or par des échanges, mais dans d'autres contrées. Ainſi il n'avoit pas fait de nouvelles découvertes.

LA MERE. Eh bien, mes enfants, pour avoir ſujet de vous réjouir auſſi de la découverte de l'Amérique, on ne vous ſervira aujourd'hui pour votre ſouper que des productions Américaines.

TOUS. Ah!

QUELQUES-UNS. Et quoi donc?

LA MERE. Une ſoupe de fêves de Cacao —

FRÉDÉRIC. Ah, une ſoupe de Chocolat!

LA MERE. Et puis encore quelque choſe, qui peut-être ne vous agréera guere.

QUELQUES-UNS. Quoi donc?

LA MERE. Des pommes de terre.

Tous. Ah! Des pommes de terre, des pommes de terre! Notre plat favori!

Le Pere. Vive Colomb, à qui nous ſommes redevables de ce plat favori!

Tous. Qu'il vive!

HUITIEME RÉCIT.

Le Pere.

Allons, mes enfants; accompagnons notre Colomb à ſon voyage de retour!

Frédéric. Allons, mon Papa!

Le Pere. Un vent frais d'Oueſt, qui vient de ſe lever fort à propos, pouſſe les vaiſſeaux devant lui & ſemble leur prêter des ailes; & les équipages au comble de la joie, ſe voient déja en Eſpagne, au milieu d'une foule de curieux, que le récit des merveilles du nouveau monde remplit d'étonnement.

La Mere. Que ne fais-tu, mon Cœur, à ces bonnes gens le plaiſir, de les mettre tout de ſuite à terre, à fin qu'ils puiſſent ſans autre délai

délai décharger leur cœur par le récit de leurs aventures.

Le Pere. Je voudrois de tout mon cœur le pouvoir faire; mais je vois là, à l'Occident, ſe former ſur l'horizon un orage qui me fait trembler pour mes pauvres Aventuriers. Je deſirerois les pouvoir mettre en ſûreté dans quelque bon port; mais malheureuſement il ne ſe trouve point de terre entre l'île Eſpagnole & l'Eſpagne, ni par conſéquent de port.

Jean. Eh, oui; les Açores!

Le Pere. Tu as raiſon! Ils pourroient en effet s'y mettre à l'abri, s'il m'étoit poſſible de les y faire arriver aſſez promptement. Le mal eſt, qu'ils en ſoient encore éloignés d'une centaine de lieuës: & voilà l'orage qui s'approches à grands pas. Déja l'obſcurité augmente, augmente: & les gens du vaiſſeau, troublés, attendant l'événement avec anxiété, ont les yeux fixés ſur l'Amiral, qui donne ſes ordres avec ſon intrépidité ordinaire.

Le vaſte Océan s'enfle inſenſiblement; les vaiſſeaux ſont joués par les flots, le cordage crie, & les mâts retentiſſent du mugiſſement

des vents. Déja les éclairs & les ténèbres ſe ſuccèdent rapidement, le tonnerre gronde, la pluie ſe précipite ſur les vaiſſeaux comme un torrent. Enfin la fureur de la tempête éclate avec toutes ſes terreurs. L'atmoſphère eſt embraſée, les roulements du tonnerre ne finiſſent plus, on entend bruire les flots épouvantablement, & les vaiſſeaux chancelants, jouets des vagues, ſont tantôt lancés vers le ciel, & tantôt précipités dans l'abysme.

Tout l'équipage eſt ſaiſi d'effroi. Les uns à genoux & les mains levées au ciel, demandent la conſervation de leur vie; d'autres ſans mouvement, pâles, muets, & privés de l'uſage de leurs ſens, reſſemblent plus à des morts qu'à des vivants; d'autres encore recourant à des expédients ſuperſtitieux, promettent au Ciel, au cas qu'il veuille leur conſerver la vie, d'aller, dans le premier pays Chrêtien où ils aborderont, en pélerinage, nu pieds & en chemiſe, à quelque égliſe dédiée à la ſainte Vierge.

Charlotte. Je n'entends pas cela, mon Papa.

Le

Le Pere. Je vais donc te l'expliquer; écoute. — Ceux des Chrêtiens appellés *Catholiques Romains*, croyoient autrefois, que c'étoit un œuvre agréable à Dieu, que d'entreprendre, du lieu où l'on demeure ordinairement à quelque autre pays, un voyage pénible, pour y paſſer un certain tems à jeûner & à prier. Un voyage fait ainſi dans une intention pieuſe, s'appelloit *Pélerinage;* & l'on donnoit le nom de *Pélerins* à ceux qui l'entreprenoient. Jadis ces Pélerinages étoient très-fréquents, & les Pélerins avoient coûtume de ſe les rendre auſſi pénibles qu'ils pouvoient. Les uns alloient nu pieds, mettoient un habit de bure ſur la peau, ſouffroient en route faim & ſoif, la chaleur & le froid, déchiroient même leur corps à coups de fouet, & s'eſtimoient heureux à proportion de la miſère & des tourments qu'ils éprouvoient. Car ils étoient perſuadés, que Dieu leur ſachant bon gré de ces mortifications, ne pouvoit ſe diſpenſer de leur accorder le pardon de tous leurs péchés. Conformément à cette opinion, lorsqu'ils ſe trouvoient dans quelque grand danger, ils croyoient donc auſſi, que le

meilleur moyen de s'aſſûrer de l'aſſiſtance divine, étoit de faire vœu d'entreprendre un tel voyage de dévotion; & voilà, ma chère fille, ce que firent auſſi les Matelots du vaiſſeau de Colomb: ils promirent à Dieu, que s'il les tiroit d'affaire, ils iroient en pélerinage, dans le premier pays Chrêtien où ils mettroient pied à terre, à l'égliſe la plus proche & dans le coſtume que j'ai dit. Le comprends-tu maintenant?

CHARLOTTE. Oui, mon Papa.

LE PERE. Pour revenir donc à Colomb & à ſes pauvres gens que nous avons laiſſés dans l'état le plus pitoyable, je vous dirai, que leur ſituation n'a pas changé. Ils flottent toujours entre la vie & la mort, & chaque vague qui éleve les vaiſſeaux pour les replonger avec fracas dans l'abysme, ſemble devoir décider de leur ſort. En vain Colomb avec la plus grande préſence d'eſprit emploie tous les moyens que lui ſuggèrent la prudence & l'experience; en vain il tâche d'encourager les équipages & de ſoutenir leur activité: ſes matelots ne ſont plus que des corps ſans ame, & la tempête déploie

ſa

ſa fureur avec une force à laquelle rien ne peut reſiſter. Enfin ne pouvant plus diſſimuler à lui-même; qu'il faut renoncer à tout ſecours humain, il rentre dans ſa chambre, le cœur oppreſſé: & que penſez-vous qu'il y ait fait?

QUELQUES-UNS. Des prières!

LE PERE. Sans doute il jetta au Ciel un regard plein de ſoumiſſion filiale: mais il ne demanda pas la conſervation de ſa vie, (car quant à elle, il s'en rapportoit à celui qui la lui avoit donnée;) tout ce qu'il demande à Dieu, dans ce moment c'eſt de faire réuſſir ce qu'il vient de réſoudre en renonçant abſolument à la vie.

FERDINAND. Qu'a-t-il donc réſolu?

LE PERE. Rien ne chagrinoit davantage cet homme plus occupé du bien-être de ſon eſpèce que de ſa propre vie, que l'idée que ſa perte entraîneroit probablement celle des toutes les informations qu'il ſe propoſoit de porter en Europe, & détruiroit ſes vues pieuſes & humaines, de répandre parmi les Sauvages la connoiſſance du vrai Dieu. Le cœur lui fendit à cette penſée. Il réſolut donc de ne plus ſon-

ger qu'à prevenir ce malheur qu'il enviſageoit comme le plus grand de tous; & voici, mes enfants, comment il s'y prit: ſa conduite vous fera juger, quelle devoit être la grandeur de l'homme qui, dans le danger le plus évident de la mort, étoit encore capable de ſi ſages réſolutions & d'une activité ſi réfléchie.

Il prit un parchemin, y écrivit les avis les plus importants concernant ſes découvertes, l'enveloppa d'un linge trempé dans de l'huile, couvrit ce linge d'une toile cirée, enferma le paquet dans un baril bien bouché, & le jetta dans la mer.

Mathias. Eh, pour quoi faire?

Henri. Cela ne me paroît pas difficile à dévinér; il penſoit ſans doute, que la mer jetteroit ce baril quelque part ſur le rivage!

Le Pere. Et qu'en ce cas quelqu'un le trouveroit, & qu'après l'avoir ouvert, il feroit part à d'autres du tréſor qu'il renfermoit. Immédiatement après il attacha un ſecond baril, contenant les mêmes avis, à la pouppe de ſon vaiſſeau, pour y reſter jusqu'à l'endroit où le navire périroit. — A préſent je vous demande,

mes

mes enfants, combien d'entre nous ſeroient capables, dans de pareilles circonſtances, d'une telle préſence d'eſprit?

JEAN. Aucun, je crois! — Ce ne ſeroit pas moi, du moins!

QUELQUES-UNS. Ni moi non plus.

LE PERE. Mais voulez-vous ſavoir, comment Colomb s'y étoit pris, pour acquérir cette fermeté d'ame?

JEAN. Eh bien?

LE PERE. Etant à votre âge, il s'exerçoit dans chaque petit embarras où il ſe trouvoit, dans chaque petit malheur qui lui arrivoit, à ne pas perdre contenance; à ne pas ſe laiſſer étourdir par la crainte & la frayeur; mais à ſonger, au contraire, auſſitôt aux moyens de détourner ou de réparer le mal. Il ne comptoit pas ſur l'aſſiſtance de ſes conducteurs, mais cherchoit toujours à s'aider lui-même & à imaginer quelque bon moyen de ſe tirer d'affaire. Jamais il ne réclamoit la main d'autrui, quand ſes propres mains ſuffiſoient à l'ouvrage qu'il avoit en vue, & il mépriſoit de tout ſon cœur ces créatures efféminées, gâ-

tées, ineptes à toute fonction humaine, qui laiſſent toujours les autres penſer & faire pour elles. Par là, & par une vie toujours laborieuſe, active & en même tems pieuſe, qu'il avoit menée dès ſa première jeuneſſe, il prit inſenſiblement l'habitude de ne s'étonner d'aucun embarras, de ne trembler à aucun danger quelque grand qu'il fût, mais d'appliquer auſſitôt tout ſon eſprit, pour ſe tirer d'affaire avec courage & avec prudence. Et voilà, mes enfants, comme il faut que Vous faſſiez auſſi, ſi vous voulez devenir des hommes comme lui.

Theophile. Allez, nous le ferons certainement!

Frédéric. Jeannette, ne vous aviſez pas de venir demain matin m'aider à lacer mes bottines; je le ferai bien tout ſeul; entendez-vous?

Jeannette. Oh, je ne te forcerai pas à accepter mes ſervices; n'aies pas peur!

Frédéric. Enfin, je n'en veux plus! N'eſt-ce pas, mon Papa, il faut que je me lace moi-même?

Le Pere. Sans doute, ſi tu veux devenir un Colomb! Ce ſeroit autre choſe, ſi par hazard

tu

tu avois envie, de paſſer, comme une bonne vieille femme, toute ta vie au coin de ton feu. —

Frédéric. Fi donc! fi!

La Mere. Mais, mes enfants, nous perdons notre Colomb de vue. Je ſuis comme ſur des épines, tant que j'ignore ce que lui & ſes gens ſont à la fin devenus.

Le Pere. J'y reviens; mais hélas! l'état affreux de ces infortunés eſt toujours reſté le même. La tempête eſt encore tout auſſi furieuſe qu'elle l'étoit tantôt, & pour augmenter les terreurs de la mort à laquelle ils s'attendent de moment en moment, la plus noire & la plus horrible de toutes les nuits les a enveloppés de ſes ombres. Nulle étoile, dont la lueur bénigne puiſſe porter un rayon d'eſpérance dans leur cœur abattu, ne ſe fait appercevoir. Les ténèbres les plus épaiſſes ont englouti le ciel & la terre; & l'Ouragan pendant toute la nuit n'a pas ceſſé un moment ſes fureurs. C'eſt ainſi que reſpirant à peine, ils vogeoient entre la vie & la mort, jusqu'à ce qu'enfin —

Quel-

QUELQUES-UNS. Adieu le pauvre Colomb!

LE PERE. — Jusqu'à ce que cette nuit affreuſe fût enfin paſſée, & que les premiers rayons du ſoleil, à la joie inexprimable des équipages revenus à la vie développaſſent dans le lointain une terre qui s'élevoit du ſein de la mer.

TOUS. Ah!

LE PERE. D'abord l'Amiral lui-même ne put déterminer, quelle étoit cette terre; mais s'en étant approché davantage, on trouva que c'étoit une des Açores.

CHRÊTIEN. Dieu ſoit loué, qu'ils y ſoient! J'avois une peur terrible.

LE PERE. Ils n'y ſont pas encore, cher Chrêtien, quoique la terre ſoit ſous leurs yeux. Le vent qui ſouffle toujours avec force, rend l'approche de la côte très-dangereuſe. Ainſi malgré le déſir extrême qu'avoit tout le monde de deſcendre à terre, ils ſe virent obligés de paſſer encore quatre jours à louvoyer au milieu des dangers qui les environnoient. La *Pinta* étoit diſparue, & il étoit douteux, ſi elle avoit

péri,

péri, ou ſi Pinçon profitant une ſeconde fois de l'obſcurité & de la tempête, avoit abandonné l'Amiral, pour porter en Eſpagne les premieres nouvelles des découvertes. Enfin le tems ſe calme un peu. L'Amiral profita du moment gagna la rade & fit jetter l'ancre.

Les Portugais ne furent pas long-tems à venir offrir de leur vendre des rafraîchiſſemens, s'informant en même tems d'où ils venoient & où ils comptoient aller. Comme on apprit d'eux, qu'à peu de diſtance de la côte il y avoit une Chapelle dédiée à la Sainte Vierge, Colomb permit à la moitié de ſon équipage de débarquer pour aller s'acquiter du vœu de pélerinage, qu'ils avoient fait. Pour lui, exténué de veilles & de fatigues il fut obligé de reſter à bord; mais il ordonna à ceux qui partoient, de revenir au plutôt, afin que les autres puſſent s'acquiter à leur tour de ce même acte de dévotion. On promit de ſe conformer à ſes ordres, & après s'être mis nu pieds & en chemiſe on marcha proceſſionellement du côté où les Portugais leur avoient dit que ſe trouvoit la Chapelle.

On

On croyoit les voir de retour au bout de quelques heures, mais ils ne revinrent pas; on attendit encore une heure, deux heures, ſans qu'il parût perſonne; la nuit s'avançoit, & ils n'arrivoient pas. Colomb conçut des ſoupçons; mais pour les éclaircir il fallut attendre le jour. Enfin le lendemain, il apprit à ſon grand étonnement, que la garniſon Portugaiſe s'étoit emparée de ces hommes nus, & les avoit mis en lieu ſûr.

Colomb reſſentit la plus vive indignation de cette perfidie; & comme les repréſentations qu'il en fit faire, furent vaines, il proteſta avec ſerment, qu'il ne partiroit pas qu'il n'eût pris cent Portugais & ravagé toute l'île. Cette menace fit impreſſion. On lui envoya des Députés, chargés de s'informer de la part du Gouverneur, ſi lui & ſes navires étoient en effet au ſervice de la Cour d'Eſpagne; & quand il l'eut prouvé par ſes Proviſions, les priſonniers furent relâchés. C'eſt que le Gouverneur, à ce que l'on dit, avoit ordre du Roi ſon maître, de s'aſſurer, s'il pouvoit, de la perſonne de Colomb, apparemment pour le tenir enfermé,

ainſi

ainſi que ſon monde, toute ſa vie, & puis prendre ſans bruit poſſeſſion des pays qu'il avoit découverts. Mais ayant manqué ſon coup, parceque Colomb étoit reſté à bord, le Gouverneur jugea prudent de lui rendre ſes gens, & de s'excuſer en diſant, qu'on n'avoit pas cru qu'ils fuſſent Eſpagnols.

Voilà encore, mes enfants, un exemple, que ce que les hommes appellent malheur, eſt ſouvent un véritable bienfait de Dieu, quoique la foibleſſe de notre vue nous permette rarement de le voir, dans le tems qu'il nous arrive. Colomb étoit malade; une ſciatique violente le privoit du plaiſir de mettre pied à terre après une longue & périlleuſe navigation. Il regardoit cela, ſans doute, comme un malheur; mais qu'il s'y trompoit! Ce malheur étoit plutôt pour lui un bonheur manifeſte. Car s'il avoit été en ſanté, il ſeroit deſcendu à terre; on l'auroit arrêté; il auroit paſſé triſtement le reſte de ſes jours dans un noir cachot. Nous ſommes donc bien heureux, que nos deſtins ſoient en la main d'un Dieu qui, lors même qu'il nous fait éprouver des déſagréments, ſait tou-

toujours les diriger à une fin ſage & ſalutaire!

Charmé de l'iſſue heureuſe de cette fâcheuſe affaire, Colomb remit à la voile, eſpérant ſe voir bientôt au terme de toutes ſes peines. Mais le Ciel avoit arrêté de mettre ſa conſtance encore une fois à une rude épreuve.

Une tempête des plus terribles éclate de nouveau. Le vaiſſeau eſt écarté de ſa route, les voiles ſont miſes en pièces, les mâts chancellent, & chaque vague qui aſſaillit le navire, le menace de ſa ruine. Dans cette ſituation déſeſpérée, qui a déja duré deux fois vingt-quatre heures, ils apperçoivent tout-à-coup, ſur le minuit, des rochers vers leſquels le frêle bâtiment eſt pouſſé en droite ligne. S'il eût ſuivi cette direction une minute de plus, il étoit en pièces; mais la préſence d'Eſprit de Colomb ne l'abandonna pas dans ce moment déciſif; virant promptement le cap, il ſauva le vaiſſeau & ceux qui y étoient. Il reconnut bientôt, qu'il étoit ſur la côte de Portugal, près de l'embouchure du Tage, & il réuſſit enfin à y jetter l'ancre.

Dès

Dès la pointe du jour il envoya des couriers, un à Madrid, pour annoncer au Roi d'Eſpagne ſon heureuſe arrivée, & un autre à Lisbonne, pour demander à Sa Majeſté Portugaiſe la permiſſion de remonter jusqu'à la ville, & de s'y réparer. Cette demande lui ayant été accordée, il y fit voile ſur le champ.

Le bruit de l'arrivée d'un vaiſſeau ſi remarquable ſe fut à peine répandu dans Lisbonne, que l'on courut en foule au port. Le rivage fourmilloit de peuple, & la rivière de barques, parce que tout le monde bruloit du déſir de voir l'homme merveilleux qui étoit venu à bout d'une entrepriſe ſi extraordinaire. Les uns rendoient graces à Dieu de l'y avoir fait réuſſir, d'autres pleuroient le malheur de leur pays d'avoir méconnu & repouſſé cet homme extraordinaire.

Le Roi de Portugal lui-même ne put alors lui refuſer ſon eſtime, quoiqu'il vît avec chagrin l'Eſpagne accroître prodigieuſement, par ce ſeul homme, ſes richeſſes & ſa puiſſance, avantages qu'il avoit rejettés avec ſi peu de réflexion, égaré par de mauvais conſeils. Il

donna ordre de lui faire tous les honneurs imaginables, lui fit fournir des rafraîchiſſements, lui écrivit de ſa propre main, pour le prier de le venir voir. Colomb s'empreſſa de ſe rendre à ſon invitation, & à ſon arrivée toute la Cour, par ordre du Roi, fut au devant de lui. Le Roi, dans l'entretien qu'il eut avec lui, voulut qu'il lui parlât couvert & aſſis; & au récit des découvertes qui venoient d'être faites, il fit alternativement paroître les plus vifs regrets & la plus grande admiration. De ſon côté Colomb jouiſſoit avec modeſtie de la ſatisfaction, qu'il eut de voir les indignes courtiſans, qui autre fois le bafouoient comme un miſérable faiſeur de projets, maintenant éblouis par l'éclat de ſes exploits, confondus, & couverts de honte.

Le Roi lui fit les offres les plus flateuſes, pour l'engager à rentrer à ſon ſervice: mais en vain! Il lui auroit offert la moitié de ſon royaume, ſans qu'il eût pu ébranler un ſeul moment ſa fidélité envers la Cour à laquelle il s'étoit dévoué.

La Mere. Le brave homme!

Le

Le Pere. Ayant donc fait très-reſpectueuſement ſes adieux au Roi, & les réparations les plus néceſſaires de ſon bâtiment étant achevées, il remit à la voile, gouvernant vers le même port Eſpagnol d'où il étoit parti. Ce fut le 15 de Mars 1493, qu'il y arriva, ſon voyage ayant duré en tout ſept mois & onze jours.

Qu'il s'y repoſe après tant de fatigues! Demain, mes enfants, vous aurez le plaiſir de le voir deſcendre à terre.

Pierre. Voilà encore un récit délicieux!

NEUVIEME RÉCIT.

Nicolas.

Eh bien, mon Papa, Colomb ne va-t-il pas débarquer?

Le Pere. Tout à l'heure, mon ami; mais il faut le voir entrer auparavant dans le port de Palos.

A peine eût-on nouvelles de l'approche de ſon vaiſſeau, que tous les habitants du lieu

coururent au port, pour ſe convaincre par leurs propres yeux de la vérité de ce bruit agréable. Et quand ils le virent réellement fondé, le vaiſſeau s'étant aſſez approché pour qu'ils puſſent reconnoître ſur le tillac l'un ſon fils, l'autre ſon frère, un troiſième ſon ami, une quatrième ſon épouſe: c'eſt alors qu'il eût fallu entendre les cris d'allégreſſe dont ils faiſoient retentir l'air; c'eſt alors qu'il eût fallu voir des milliers de bras tremblants de joie, tendus pour accueillir ces chères perſonnes & les torrents de douces larmes verſées pour leur réception!

Colomb met pied à terre au milieu du bruit de l'artillerie de la place, du carillon de toutes les cloches & des acclamations de la multitude. Bien loin de s'énorgueillir de l'honneur qu'on lui faiſoit, ſon premier ſoin fut de montrer publiquement, que la gloire de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe étoit due non pas à lui, mais à Dieu. En conſéquence il prit auſſitôt le chemin de la même égliſe, où avant que de partir il avoit imploré les ſecours du Très-haut. Son équipage & tout le peuple l'y accompagnerent en proceſſion.

Après

Après s'être acquité de ce devoir de reconnoiſſance envers Dieu, il ſe mit en route pour Barcelone, ville de —

Nicolas. — De Catalogne, province Eſpagnole!

Le Pere. — Où étoit alors la Cour.

Jean. N'apprit-on pas où étoit reſté Pinçon?

Le Pere. Sans doute; mais les rapports qui le concernent, ſe contrediſent. Quelques auteurs ont écrit, qu'il étoit également entré dans le port de Palos, peu après l'arrivée de Colomb. D'autres au contraire aſſurent, qu'ayant débarqué quelques jours avant lui dans la Gallice, il s'étoit auſſitôt diſpoſé à ſe rendre à la Cour, pour être le premier à y porter l'agréable nouvelle des découvertes que l'on avoit faites: mais que le Roi lui avoit fait ordonner de ne ſe préſenter que quand il le pourroit faire de compagnie avec l'Amiral. Cet ordre, diſent-ils, cauſa tant de chagrin à cet homme vain & ambitieux, qu'il fut auſſitôt attaqué d'une maladie qui le conduiſit au tombeau en peu de jours.

HENRI. Bon voyage, Seigneur Pinçon!

JOHN. Une autre fois ne ſois pas ſi perfide & ſi vain!

LE PERE. Eſpérons, que ſon cœur n'eſt plus le méme —

Colomb, dans tous les lieux où il paſſoit, vit une multitude incroyable qui accouroit des environs, & il entendit ſon nom voler de bouche en bouche avec les plus grands éloges. Enfin il arriva à Barcelone où le Roi & la Reine l'attendoient avec impatience. Toute la Cour eut ordre d'aller reſpectueuſement au devant de lui, & les rues étoient tellement remplies de monde, qu'il lui reſta à peine de la place pour y paſſer. Voici l'ordre & la marche de ſon entrée.

A la tête étoient les Indiens amenés des îles nouvellement découvertes, & parés à la manière de leur pays. Derrière eux on portoit tout ce que l'on avoit embarqué d'or, ſoit en ornements, ſoit en feuilles ou en grains. Suivoient ceux qui portoient les échantillons de toutes les autres productions naturelles & artificielles du nouveau monde, ſavoir balles de coton,

coton, caiſſes de poivre, des perroquets perchés ſur des cannes qui avoient vingt-cinq pieds de longueur, des quadrupedes & des oiſeaux empaillés, & une quantité d'autres choſes que l'on n'avoit jamais vues en Europe. Enfin paroiſſoit Colomb lui-même, fixant les regards des ſpectateurs ébahis.

Pour l'honorer d'une manière tout-à-fait diſtinguée, leurs Majeſtés avoient fait dreſſer un ſuperbe trône dans une place publique où Elles l'attendoient. Colomb s'avance; ſelon l'uſage de ces tems il veut ſe mettre à genoux au pied du trône, mais le Roi l'en empêche, lui donne ſa main à baiſer, & lui ordonne de s'aſſeoir à côté de lui ſur une chaiſe qui avoit été préparée. Il fait avec autant de modeſtie que de dignité un rapport détaillé de ſes découvertes, & montre les productions qu'il a apportées. La Cour & tous ceux qui l'entendent, ſont remplis d'étonnement.

Son rapport fini, les deux Souverains, & avec eux toute la multitude des ſpectateurs ſe mirent à genoux, pour remercier Dieu d'avoir fait arriver de leurs jours ce mémorable évé-

nement, qui paroiſſoit promettre à l'Eſpagne de ſi grands avantages. Après quoi Colomb fut comblé d'honneurs extraordinaires. On confirma publiquement toutes les récompenſes qu'on lui avoit promiſes avant ſon départ; on lui fit expédier des lettres de nobleſſe pour lui & toute ſa famille, & le Roi ne ſortit plus à cheval, ſans avoir ſon cher Amiral à ſon côté: honneur reſervé juſqu'alors aux ſeuls princes du ſang. Mais ce qui lui fit plus de plaiſir que tout le reſte, ce fut l'ordre que donna le Roi, d'équiper ſur le champ une flotte entière pour un ſecond voyage.

Cependant le Roi envoya un Ambaſſadeur à Rome prier le Pape, de donner aux Eſpagnols ſeuls & à l'excluſion de toute autre nation, les pays découverts & à découvrir dans l'Océan inconnu, pour être poſſédés par eux héréditairement & en toute propriété; & le Pape (il s'appelloit *Alexandre Six*) tira ſur la Mappe-Monde une ligne droite d'un Pole à l'autre, à cent lieuës de diſtance des Açores, & autant du Cap verd, déclarant que tout le pays qui ſeroit découvert au dela de cette ligne vers le cou-

couchant, n'appartiendroit qu'au Roi d'Eſpagne.

DIDIER. Eh, comment le Pape pouvoit-il donner ces pays, qui ne lui appartenoient pas?

LE PERE. Dans ce tems-là, mon Ami, le Pape, comme tu ſais par l'Hiſtoire, étoit un perſonnage bien puiſſant, que l'on croyoit pouvoir diſpoſer comme il lui plairoit, de toute la terre (*) en ſa qualité de Vicaire de Jeſus-Chriſt.

(*) Telle étoit à la vérité l'ambition des ſouverains Pontifes; & dans la Bulle d'Alexandre VI. il eſt dit en propres termes, qu'*il donne* au Roi d'Eſpagne les iles & terres dont il s'agit ici, *par ſa pure & franche libéralité*; & plus loin, qu'*il les lui donne* avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Juriſdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, *par l'autorité de Dieu tout-puiſſant, de laquelle il jouit en ce Monde comme Vicaire de Jeſus-Chriſt.* Mais jamais les Rois & Princes n'ont reconnu ce prétendu droit que les Papes s'arrogeoient ſur des biens qui ne leur appar-

Chriſt. En conſéquence, lorsqu'un Roi ou autre Prince vouloit s'aſſûrer de la poſſeſſion de ſon pays, il lui falloit recourir au Pape, pour ſe faire confirmer ſon droit. Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe.

MATHIAS. J'en ſuis bien aiſe; le Pape un beau matin auroit pu nous enlever notre bonne ville de Hambourg!

LE PERE. Sur ces entrefaites l'équipement de la flotte fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'en peu

appartenoient pas: & quant à la démarche de Ferdinand le Catholique, les Hiſtoriens les plus dignes de foi aſſûrent, qu'elle n'a été nullement faite dans la perſuaſion d'y être obligé, mais par pure bienſéance, & pour s'aſſûrer de la Médiation du Souverain Pontife dans les démêlés qui pourroient naître entre les couronnes de Portugal & d'Eſpagne au ſujet de ces nouvelles découvertes. Encore de nos jours le Pape, comme Pere & Paſteur commun des Chrétiens Catholiques, rend ſouvent aux Princes de cette communion le ſervice important d'accommoder leurs querelles.

Note du Traducteur.

peu de tems dix-ſept vaiſſeaux, en partie fort conſidérables, ſe trouverent prêts à mettre à la voile dans le port de Cadix. L'envie d'acquérir des richeſſes & de l'honneur attiroit un nombre incroyable d'hommes de tout état, qui déſiroient être de ce voyage, & même s'établir pour toujours dans le nouveau monde. Colomb ne pouvant les amener tous, fit choix de quinze cent, & eut ſoin que les vaiſſeaux fuſſent pourvus de toutes les choſes néceſſaires tant au voyage qu'à la fondation de pluſieurs colonies. Il falloit pour cela quantité d'outils & d'inſtruments de toute eſpèce; pluſieurs quadrupedes inconnus dans le nouveau Monde, tels que Chevaux, ânes, taureaux, vaches, &c. enfin toutes les ſortes de grains d'Europe, & les graines de tous les végétaux qu'il croyoit pouvoir réuſſir dans ces climats.

Du reſte, étant toujours dans l'opinion erronnée, que les pays nouvellement découverts étoient des parties de l'Inde ſuppoſée s'étendre jusques-là, pour les diſtinguer de l'Inde déja connue on leur donna le nom d'*Inde occidentale*, parce que pour y arriver d'Europe, il faut

faut faire voile à l'Occident. L'Inde propre, au contraire, fut appellée dès lors l'*Inde orientale*.

Chrêtien. Cependant toute l'Amérique ne s'appelle pas *Inde occidentale?*

Le Pere. Non; ſous cette dénomination on ne comprend aujourd'hui que les îles Américaines, ſituées là, dans le grand Golfe de Mexique.

Les préparatifs pour le départ étant achevés, la flotte appareilla du port de Cadix le 25 Septembre. Comme la première fois, Colomb dirigea d'abord ſa courſe aux Canaries, où il mouilla le 5 Octobre. Il y fit proviſion d'eau, de bois & de quelque bétail encore, particulièrement de cochons; & le troiſième jour il ſe remit en route. C'eſt de ces cochons embarqués aux Canaries que deſcendent tous ceux qui vivent aujourd'hui en Amérique.

Théophile. Mais il peut y en être arrivé d'autres dans la ſuite.

Le Pere. Tu as raiſon, mon ami; que les cochons Américains ne s'énorgeuilliſent donc pas trop de l'ancienneté de leur Origine: on pour-

pourroit bien trouver à y redire. Cependant on pourroit pardonner à des bêtes cette folie, ſuppoſé qu'elles en fuſſent ſuſceptibles: mais ſi un homme, quel qu'il fût, étoit aſſez abſurde, pour regarder comme un mérite d'être iſſu d'ancêtres diſtingués & célèbres, il faudroit ſaigner ce pauvre malade au front, afin que rentré dans ſon bon ſens, il apprît que, pour avoir des ayeuls illuſtres, on ne vaut pas un liard mieux que les autres hommes.

Le vent leur étant toujours favorable ils firent en vingt jours, huit cent lieuës marines: & dans cette traverſée il leur arriva ſi peu de choſes remarquables, que ſans vous rien faire perdre d'intéreſſant, je puis les faire aborder ſans autre façon.

Ce fut le 2 Novembre, & ſeulement vingt-ſix jours après leur départ d'Eſpagne, qu'ils jetterent l'ancre à une île, à laquelle Colomb donna le nom de *Dominique*, parce que le jour de ſa découverte étoit un Dimanche, qui, comme vous ſavez, s'appelle en Latin également *Dies dominica*, ou Jour du Seigneur, & *Dies ſolis*.

CHARLES. N'eſt-ce pas une des *petites Antilles*, ou des *îles Caraïbes*, & que les François, dans cette guerre, ont priſe ſur les Anglois?

JOHN. Sans doute; regarde, la voilà!

LE PERE. N'y trouvant pas la rade aſſez commode, Colomb remit bientôt à la voile, & découvrit en peu de tems pluſieurs autres îles, dont les plus conſidérables étoient *Marie galante* —

JEAN. Il n'en a pas été parlé dans nos leçons de Géographie!

LE PERE. Il faut donc la remarquer préſentement. Elle eſt aux François. Puis, *la Guadaloupe*, qui aujourd'hui —

THÉOPHILE. Appartient aux François auſſi!

LE PERE. — Et à laquelle Colomb donna ce nom, parce qu'il avoit promis aux Moines d'un couvent de ce même nom en Eſpagne, qu'il appelleroit du nom de leur ſéjour quelqu'une des îles qu'il découvriroit.

Puis, *Antigue* —

FERDINAND. Aujourd'hui aux Anglois.

LE PERE. Puis, *Portorit*, qui, comme vous ſavez, eſt poſſédée encore aujourd'hui par les

les Eſpagnols. Enfin l'isle de *St. Martin*, dont les Anglois viennent de s'emparer.

Sur la côte de la Guadaloupe on apperçut une ſuperbe caſcade, formée par l'eau qui ſortoit en quantité d'un rocher pointu & fort élevé; le bruit s'en faiſoit entendre à trois lieuës de diſtance. D'abord on n'y vit pas un ſeul habitant, parce qu'ils avoient tous abandonné leurs cabanes & s'étoient ſauvés dans les montagnes. Enfin les Eſpagnols envoyés à leurs trouſſes amenerent deux jeunes garçons qu'ils avoient pris, & qui donnerent à connoître, qu'ils n'étoient pas de cette île, mais d'une autre où les habitants de celle-ci étoient venus les enlever. On trouva encore ſix femmes, qui implorerent le ſecours de Eſpagnols, leur faiſant connoître, qu'elles étoient captives & condamnées à un eſclavage perpétuel. C'eſt de ces femmes que l'on apprit non ſans frémir, que les habitants de ces îles étoient dans l'uſage de rôtir & de manger tous les hommes qu'ils faiſoient priſonniers à la guerre, & de garder les femmes comme eſclaves. Les deux garçons ainſi que ces femmes firent tant

d'in-

d'inſtances, qu'on ne put refuſer de les emmener.

Aux autres îles Colomb trouva la confirmation de ce que ces femmes, & déja avant elles le Cacique Guakanahari, lui avoient raconté des mœurs guerrieres & barbares de cette nation. Presque par-tout où il voulut aborder, il fut reçu en ennemi, & il trouva par-tout des traces de l'uſage inhumain, de faire ſervir leurs priſonniers de guerre à leur bonne chère. On voyoit avec horreur les os & les crânes d'hommes victimes de ce goût déteſtable, répandus autour de leurs demeures. Ces abominations, jointes à l'empreſſement qu'il avoit de procurer, le plutôt qu'il pourroit, aux Eſpagnols de l'île *Hiſpaniola*, la ſatisfaction de le revoir, déterminèrent notre Colomb à abréger ſon ſéjour dans ces îles récemment découvertes, d'autant plus que toutes les tentatives qu'il faiſoit de lier commerce avec les habitants, étoient en pure perte. Il pourſuivit donc ſa route en diligence, & fut mouiller le 21 du même mois à la côte de l'isle Eſpagnole, dans une rade qui n'étoit qu'à environ une journée du fort *Navidad*.

Quel-

Quelques Eſpagnols envoyés à terre, revinrent avertir qu'ils avoient trouvé près du rivage les cadavres de deux hommes, ayant une corde d'écorce d'arbre au cou, & attachés ſur une pièce de bois en forme de croix; ils ne pouvoient dire, ſi c'étoit des Européans ou des Indiens, parceque l'état de corruption où ils ſe trouvoient, empêchoit de les connoître.

Cette nouvelle alarma Colomb, & lui fit naître des craintes, qu'il ne pouvoit éclaircir qu'en attendant au lendemain. Il paſſa donc une bien triſte nuit, & dès que le jour eut commencé à poindre, il n'eut rien de plus preſſé que d'aller ſe convaincre par ſes propres yeux, ſi ſes appréhenſions étoient fondées ou non. Arrivé à la hauteur de Navidad —

CHARLOTTE. Qu'eſt-ce que cela veut dire, mon Papa?

LE PERE. Cela veut dire, que ſa flotte étoit *vis-à-vis*, ou *par le travers* de la côte où il avoit conſtruit la petite forteresſe. Te ſouvient-il comment les choſes nous paroiſſoient, lorsqu'un jour nous étions ſur le bord de la

mer Baltique? N'eſt-ce pas, que la mer ſembloit aller en montant?

CHARLOTTE Ah, oui! Lorsque nous n'en étions pas encore tout près, elle avoit l'apparence d'une montagne, & d'une bien haute!

LE PERE. Vois-tu, ma fille? Puisque donc la mer ſemble s'élever comme une colline, on appelle cette partie que l'on en peut voir de la côte, ſa *hauteur*.

Colomb fut donc à peine arrivé à la hauteur de Navidad, qu'il deſcendit promptement dans une chaloupe & gagna le rivage. Mais quel fut ſon effroi, quand il ne trouva ni les Eſpagnols qu'il y avoit laiſſés, ni le fort qui y avoit été conſtruit, mais ſeulement quelques ruines, des haillons, des armes & des outils mis en pièces! Cette ſeule vue lui diſoit tout, & pour confirmation du triſte ſort des Colons, on trouva à quelque diſtance onze de leurs cadavres portant ſur eux les marques d'une mort violente.

Tandis que l'on étoit à pleurer le ſort de ces infortunés & que la plupart ſongeoient déja aux moyens de venger ſur les naturels du pays

le

le meurtre de leurs camarades, le frère de Guakanahari arriva & fit un rapport détaillé du malheur qui étoit arrivé à la Colonie. En voici le précis.

„Colomb n'eut pas plutôt mis à la voile, que ceux qui étoient demeurés, oublièrent les avis raiſonnables & les ordres qu'il leur avoit donnés avant ſon départ. Au lieu d'entretenir les habitants, par une conduite dictée par l'humanité & la juſtice, dans la profonde vénération qu'ils avoient conçue pour les hommes blancs comme des êtres d'origine céleſte, ils ſe permirent bientôt tant d'excès & tant d'injuſtices, que les Indiens connurent ſans peine, que non ſeulement ils n'étoient pas meilleurs, mais même plus méchants que les hommes couleur d'olive. L'officier nommé pour les commander, voulut les contenir; mais ils ne firent cas ni de ſes exhortations ni de ſes ménaces, & refuſant hautement de lui obéir, ils ſe mirent à courir l'île à la débandade, & à la déſoler par leurs rapines & par toute ſorte de violences. Leurs incurſions étoient ſur-tout fréquentes dans le diſtrict du

Cacique de *Cibao*, à cauſe de l'or qui s'y trouvoit. Ce Cacique, irrité par leur conduite effrénée, eut enfin recours aux armes; il les ſurprit dans un moment où ne craignant rien ils s'étoient diſperſés; & après avoir inveſti le fort, il y fit mettre le feu. Une partie des Eſpagnols périt en le défendant; les autres voulurent s'évader dans un canot, mais ils trouvèrent la mort dans les flots."

Celui qui faiſoit ce rapport, ajouta que ſon frère, toujours ami des Eſpagnols, quoique ſans ceſſe expoſé à leurs inſultes, avois pris les armes en leur faveur, mais que dans un combat avec le Cacique de Cibao, il avoit reçu une bleſſure dont il étoit encore malade.

Les troupes de Colomb, portées à douter de la vérité de la dernière partie de ce récit, ſouhaitoient pouvoir exercer une vengeance ſanglante ſur tous les Inſulaires: mais lui-même étoit trop ſage & trop humain pour entrer dans leurs vues. Il chercha au contraire à les convaincre de la néceſſité qu'il y avoit pour la ſûrete de l'établiſſement d'une nouvelle Colonie, de rétablir s'il étoit poſſible,

leur

leur réputation dans l'eſprit des habitants, & de regagner leur confiance: & à cette fin il recommanda à tous ſes gens de ſe conduire à leur égard avec la plus grande honnêteté.

Puis il fut faire une viſite au Cacique Guakanahari, qu'il trouva en effet malade d'une bleſſure qui ne paroiſſoit pas venir d'une arme Européane, mais d'une épée de bois. La conduite conſtante & franche du Cacique parla pour la vérité de ſon récit, qui s'accordoit parfaitement avec celui de ſon frère. D'ailleurs s'empreſſant de mettre l'invariabilité de ſes ſentiments hors de doute, il fit préſent à Colomb de 800 petites coquilles auxquelles ces Indiens attachoient un grand prix, de 100 plaques d'or & de 3 Calebaſſes remplies de grains d'or, faiſant enſemble près de 200 livres peſant. De ſon côté Colomb lui fit un préſent de toute ſorte de bagatelles Européanes, qui ne fut pas trouvé moins agréable.

Enſuite Colomb conduiſit ſon monde dans un canton tout à la fois plus agréable & plus ſain que le premier, pour y bâtir, près de l'embouchure d'une rivière, une ville régulière

& fortifiée, où ceux qu'il y laiſſeroit, auroient une demeure également ſûre & commode. Il ne fut permis à perſonne de faire le ſpectateur oiſif à ce travail, & par les forces réunies de tant de bras on parvint en peu de tems à achever la première ville que les Européans aient fondée dans le nouveau monde. Colomb lui donna le nom d'*Iſabelle*, à l'honneur de la Reine ſa Souveraine.

DIXIEME RÉCIT.

LE PERE.

Pendant que l'on étoit à bâtir la ville d'Iſabelle, Colomb avoit à combattre mille difficultés qu'un eſprit comme le ſien pouvoit ſeul ſurmonter. Les Eſpagnols, naturellement indolents, & devenus ſous un ciel plus chaud encore plus incapables de ces travaux qui demandoient des efforts ſoutenus, murmuroient d'une vie ſi pénible, dont ils n'avoient pas prévu la néceſſité. Ils étoient arrivés dans le Nouveau Monde la tête remplie des eſpéran-

ces

ces les plus extravagantes, ſe promettant de trouver des tréſors immenſes & de paſſer leurs jours dans l'aiſance & la molleſſe: & les voilà condamnés à travailler jour par jour, comme des manœuvres expoſés à toute l'ardeur du ſoleil; quelle différence!

Ajoutez à cela la mauvaiſe qualité de l'air, qui occaſionnoit des maladies; enfin le beſoin qui commençoit à ſe faire ſentir, de tant de commodités de la vie, dont ces Européans délicats avoient ſi peu appris à ſe paſſer. Les monts d'or qu'ils s'étoient promis, où étoient-ils? Il ne leur étoit même pas permis de les aller chercher, parce que l'Amiral capricieux vouloit abſolument voir ſa ville achevée, avant de leur permettre de viſiter l'intérieur du pays.

Telles étoient les raiſons de mécontentement qui augmentoit de jour en jour, & qui ſe termina enfin en une conjuration contre les jours de Colomb. Heureuſement le feu fut découvert, pendant qu'il couvoit encore ſous la cendre. On s'empara des auteurs du complot; quelques-uns furent punis, d'autres fu-

rent envoyés en Eſpagne pour y être jugés. Colomb en même tems ſupplia le Roi de lui envoyer promptement de nouveaux renforts & de nouvelles proviſions.

Cependant afin d'occuper ces eſprits mécontents & mutins, Colomb en choiſit un bon nombre parmi les ſiens, avec qui il ſe mit en marche, dans le deſſein de pénétrer dans l'intérieur du pays. Il avoit encore un autre but en prenant cette réſolution, c'étoit de faire voir aux habitants du pays la ſupériorité d'une Armée Européane. Il fit donc avancer ſa troupe les rangs ſerrés, les étendarts flottants & au ſon de la muſique militaire: il lui fit faire en même tems, ſur-tout à ſa cavalerie, des évolutions qui remplirent les Indiens d'étonnement. Ils n'avoient jamais vu des chevaux, & ils croyoient d'abord, que le cheval & ſon cavalier ne faiſoient qu'un ſeul individu. Vous pouvez penſer d'après cela, juſqu'à quel point ce monſtre moitié homme, moitié quadrupede dut paroître terrible à leurs yeux! La plupart ſe ſauverent dans leurs cabanes, à la vue des Eſpagnols, & eurent

la

la ſimplicité de s'y croire bien en ſûreté pour en avoir barricadé l'entrée avec des cannes.

On avoit amené pour guides quelques Indiens du diſtrict de Guakanahari. Toutes les fois qu'on arrivoit à quelque cabane, ces Indiens y entroient ſans façon & prenoient ce dont ils avoient beſoin, comme ils auroient fait chez eux, ſans que les propriétaires y trouvaſſent à redire. On auroit dit que ces bonnes gens, qui peut-être ne s'étoient jamais vus, poſſédoient tous leurs biens en commun. Exemple bien propre à confondre l'eſprit excluſif des Européans!

La marche fut dirigée vers le riche pays de Cibao; & l'on trouva la confirmation de ce que les habitants de l'île en avoient dit. A la vérité il n'y avoit pas de mines ouvertes — car les Indiens ne s'étoient jamais donné cette peine, pour rechercher un métal dont ils ne ſavoient presque pas faire uſage: mais chaque ruiſſeau offroit des paillettes & des grains d'or, que l'eau entraînoit après les avoir détachés des montagnes: Preuve certaine que les mon-

tagnes elles-mêmes contenoient abondamment de ce métal.

Colomb s'assura la possession d'une si riche contrée par un fort qu'il y fit construire; & après y avoir laissé une petite garnison, il retourna sur ses pas, empressé de porter une si bonne nouvelle à la Colonie. A son arrivée il la trouva dans un état pitoyable. Il ne restoit presque plus de vivres; on n'avoit pas encore eu le tems de pourvoir suffisamment à la culture des champs, & les maladies auxquelles on est exposé dans les pays chauds & incultes, avoient fait des progrès rapides. Tous s'attendoient à périr incessamment ou par la faim ou par la contagion; tous pleuroient la folie qu'ils avoient eue de sacrifier leur fortune, leur patrie & leur santé, pour aller mourir de faim & de misère sous un ciel étranger; tous maudissoient les auteurs de leur détresse, les séducteurs qui, en les trompant à force de leur exagérer la bonté de ce nouveau pays, les avoient engagés dans cette entreprise malheureuse. Le prêtre même qui avoit été amené d'Espagne pour servir d'Aumonier, étoit

à

à la tête des mécontens, & croyoit ſoulager ſon mal à force de crier contre Colomb.

Heureuſement ce ne fut pas le premier aſſaut que ſon cœur eut à ſoutenir. Son expérience & les dangers ſans nombre auxquels il s'étoit déja trouvé expoſé, l'avoient armé d'une prudence & d'une fermeté à toute épreuve. Il réuſſit donc cette fois auſſi, à étouffer la revolte & à rétablir la tranquillité.

Auſſitôt qu'il en fut venu à bout, il réſolut de courir à de nouvelles découvertes; & il nomma *Don Diégo*, ſon frère, pour commander en ſon abſence.

Pierre. Etoit-ce le même qu'il avoit envoyé en Angleterre?

Jean. Celui-là s'appelloit *Barthelemi!*

Le Pere. Fort bien; *Don Diégo* étoit ſon ſecond frère.

Frédéric. Et pourquoi s'appelle-t-il *Don?*

Le Pere. Ce mot ſe met en Eſpagne devant les noms des gens de condition, de la même manière que la particule *De*, chez nous, ſe met devant les noms des Gentils-hommes.

Frédéric. J'entends.

Le

Le Pere. Colomb remit donc en mer avec un gros vaiſſeau & deux petits, ou barques, gouvernant à l'Oueſt. La plus remarquable des découvertes qu'il fit à ce nouveau voyage, eſt celle de *la Jamaïque.*

John. Qui aujourd'hui appartient aux Anglois!

Le Pere. La même.. Ayant jetté l'ancre à la hauteur de cette île, il envoya des Chaloupes garnies d'hommes armés, pour *ſonder* le port.

Charlotte. Qu'eſt-ce à dire, mon Papa?

Le Pere. C'eſt à-dire, qu'ils devoient jetter la ſonde en différents endroits, pour ſavoir ſi l'eau étoit aſſez profonde pour porter les navires. —

Ces chaloupes ſe virent bientôt entourées d'une grande quantité de canots remplis d'Indiens armés qui vouloient les empêcher de prendre terre. Après avoir tenté inutilement la voie de la douceur pour les détourner de leur deſſein, on leur envoya une volée de flêches, qui leur fit auſſitôt prendre la fuite.

Théophile. Ces Eſpagnols n'avoient donc pas des fuſils?

Le Pere. L'Uſage des armes à feu n'étoit pas encore général; ainſi la plupart des ſoldats ne pouvoient ſe ſervir que de l'arc & des flêches.

Le havre ayant été trouvé pratiquable, Colomb y entra, il y fit réparer ſes bâtiments, employant le reſte de ſon tems à reconnoître le pays qui par la nature de ſon terroir lui parut ſupérieur à l'île Eſpagnole. Il ne manqua pas d'en prendre également poſſeſſion au nom de ſa Majeſté Catholique.

Frédéric. Qui eſt-ce?

Didier. Ne ſais-tu plus qu'on appelle ainſi le Roi d'Eſpagne?

Frédéric. Ah, oui!

Le Pere. De là il fit voile pour l'isle de Cuba précédemment découverte, dans l'intention d'examiner, ſi c'étoit en effet une île ou bien une partie du continent. Et dès lors commença pour lui une ſuite de peines & de dangers, avec leſquels tout ce qu'il avoit ſouffert jusqu'à préſent mérite à peine d'entrer en comparaiſon. Tantôt il avoit à lutter, dans les endroits les plus périlleux d'une mer in-

con-

connue, contre des tempêtes affreuſes; tantôt il ſe voyoit enfermé entre des écueils & des bancs de ſable qui à chaque inſtant pouvoient faire périr ſes vaiſſeaux; tantôt il s'embarraſſoit dans des baſſes, & en même tems les bâtiments tiroient tant d'eau, que les forces des équipages, occupés ſans ceſſe à pomper, ſuffiſoient à peine pour les tenir à flot; tantôt il ſouffroit, avec ſes compagnons, de la faim & de la ſoif, & quand un heureux hazard leur procuroit quelques rafraîchiſſements, il étoit toujours le dernier à en profiter, toujours plus empreſſé de prendre ſoin des autres que de lui-même; tantôt il avoit à combattre le mécontentement & le déſeſpoir de ſes compagnons qui vengeoient ſur lui, par les reproches les plus amers, ce qu'ils avoient à ſouffrir ſous ſa conduite, quoiqu'il partageât ſi généreuſement avec eux toutes les privations & toutes les peines dont ils ſe plaignoient. Figurez-vous, mes Enfants, ce grand homme toujours calme & inébranlable au milieu du danger, cherchant par ſon exemple & ſes diſcours remplis de confiance, à rendre l'eſpoir & le courage à ſes com-

compagnons abattus: & jugez par vos propres ſentiments, s'il n'eſt pas vrai, comme a dit un Auteur ancien, qu'il n'eſt point de plus grand ſpectacle, que de voir un homme brave aux priſes avec la mauvaiſe fortune?

Dans les diverſes deſcentes que Colomb fit dans l'île de Cuba, il apprit des habitants que c'étoit en effet une île. Quelques contrées en fourmilloient tellement d'oiſeaux & de papillons, qu'ils empêchoient la vue du ſoleil par le tems le plus clair, & que le jour en étoit obſcurci, comme il l'eſt chez nous dans un noir orage. Du côté du Nord de l'île il trouva la mer ſemée d'îlots auxquels il donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Un jour voguant entre ces petites îles, ils rencontrèrent un canot avec des pêcheurs dont la manière ſingulière de prendre le poiſſon mérite d'être rapportée. Il emploient à cette pêche certains poiſſons de la grandeur d'un hareng, qu'on appelle *Reves*, & qui paſſent pour avoir les dents extrêmement tranchantes. Après leur avoir attaché à la queuë une ficelle aſſez longue, ils les jettent dans la mer. Ces poiſſons

dès

dès qu'ils en rencontrent un autre, s'y attachent fortement avec leurs dents, & les pêcheurs les retirent avec leur proie. On leur vit même prendre de cette manière une tortue de cent livres pesant, le poisson la tenant si fort avec ses dents, qu'on put les attirer tous deux à la fois.

Aussitôt que ces pêcheurs apperçurent les chaloupes qui précédoient les vaisseaux, ils firent signe de ne pas avancer davantage, comme s'ils avoient à faire à des gens de leur connoissance. On fit à leur gré; & quand ils eurent pris la tortue, ils vinrent d'eux-mêmes à bord faire présent à l'Amiral de leur capture. Colomb répondit à cette marque de bonté, en leur faisant de son côté un présent de ces bagatelles qu'il savoit leur faire plaisir.

Pendant que Colomb erroit entre ces îles dans le voisinage de Cuba, on vit dans la mer un phénomène dont la singularité ne permet pas de le passer sous silence. C'est que la superficie de l'eau, au grand étonnement des équipages, paroissoit tachetée verd & blanc dans un endroit, tout-à-fait blanche, comme du

du lait, dans un ſecond, & noire comme de l'encre dans un troiſième. On ne put approfondir la raiſon de ce phénomène.

Lorsqu'enfin après une navigation longue & périlleuſe entre des rochers & des bancs de ſable, on eut de nouveau jetté l'ancre ſur la côte de Cuba, & que l'on fut deſcendu à terre, il arriva un vieux Cacique au moment que l'office divin ſe faiſoit publiquement ſur un autel dreſſé ſur le rivage. Il obſerva tout ce qui s'y paſſoit, dans un ſilence reſpectueux; & quand on eut fini, il préſenta modeſtement à l'Amiral quelques fruits de l'île. Enſuite s'étant aſſis par terre, il rapprocha ſes genoux de ſon menton, & dans cette poſture il prononça d'une voix ferme un diſcours, qui fut rendu à peu près en ces termes à l'Amiral par les interprêtes: „Tu es venu dans ces terres, que tu n'avois jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnoiſſons, dans l'autre vie, deux lieux où doivent aller les ames: l'un redoutable & rempli de ténèbres, qui eſt le partage des Méchants; l'autre, bon & riant,

où repoſent ceux qui aiment la paix & le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, ſi tu crois que le bien ou le mal que tu auras fait, te ſera rendu, j'eſpère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Ce que tu viens de faire, eſt ſans reproche, parce qu'il me ſemble que tes deſſeins ne tendent qu'à rendre graces à Dieu." L'Amiral lui répondit „qu'il étoit ravi de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ſes connoiſſances; qu'il n'étoit pas venu pour faire du mal, mais qu'au contraire le Roi d'Eſpagne, ſon Maître, l'avoit envoyé pour ſavoir s'il y avoit, dans ces pays, des hommes qui fiſſent du mal aux autres, comme on le diſoit des Caraïbes; qu'il avoit ordre de les corriger de cet uſage inhumain, & de faire régner la paix entre tous les habitants des îles."

Le Cacique, à qui on expliqua cette réponſe, en fut touché juſqu'aux larmes. Il fit dire à l'Amiral, que s'il n'étoit pas retenu par ſon affection pour ſa femme & ſes enfants, il feroit volontiers le voyage d'Eſpagne avec lui. Lorsqu'enſuite on lui fit quelques préſents, il

les

les reçut avec beaucoup d'admiration: & mettant ſes genoux à terre, il demanda pluſieurs fois, ſi ces Etrangers n'étoient pas deſcendus du ciel?

Les efforts d'eſprit continuels & extraordinaires, que Colomb avoit faits nuit & jour, commencerent enfin à avoir des ſuites funeſtes pour ſa ſanté. Il fut accablé d'un épuiſement total, accompagné d'inſomnies, & qui même en peu de tems lui fit perdre la mémoire. On eut ſujet de déſeſpérer de ſa guériſon, & pour cette raiſon on ſe hâta de retourner à Iſabelle.

Cependant la Providence y avoit préparé pour lui une ſcène plus propre à opérer ſon rétabliſſement, que n'euſſent pu faire toutes les reſſources de la médecine. C'eſt qu'en arrivant à Iſabelle, il y trouva contre toute attente Don Barthelémi, le plus cher de ſes frères, qui lui avoit amené d'Eſpagne les ſecours qu'il avoit demandés. Double ſujet d'une joie qu'on ſent mieux, qu'il n'eſt poſſible de l'exprimer.

Treize ans s'étoient paſſés, depuis que ces deux frères, qui s'aimoient tendrement, parce qu'ils avoient toujours eu les mêmes inclinations & cultivé les mêmes talents, s'étoient ſéparés & n'avoient pas eu des nouvelles l'un de l'autre. Vous pouvez penſer avec quel raviſſement ils ſe ſont précipités dans les bras l'un de l'autre!

Barthelémi, comme nous ſavons, étoit allé faire des propoſitions au Roi d'Angleterre, & il avoit réuſſi à les faire goûter. Il retourna donc en Eſpagne, pour porter lui-même cette agréable nouvelle à ſon frère; mais en paſſant par la France il apprit que ſon frère avoit déja exécuté le projet où il vouloit concourir. Il hâta donc ſon voyage pour l'Eſpagne, dans l'eſpérance d'y trouver encore ce cher frère, & d'être au moins de ſa ſeconde expédition; mais quand il arriva à Cadix, Colomb avoit déja remis à la voile.

Sur l'invitation du Roi il ſe rendit à la Cour, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs au digne frère de l'homme qui avoit découvert un nouveau monde. Lorsqu'enſuite on reçut

les

les dépêches où Colomb fit connoître ſes embarras & ſon beſoin preſſant de ſecours, Barthelémi fut nommé pour les lui amener: & celui-ci, à qui l'amour fraternel prêtoit, pour ainſi dire des ailes, s'acquitta d'une ſi agréable commiſſion avec la plus grande diligence.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Eu égard à la maladie de l'Amiral & à l'état critique des affaires de l'île Eſpagnole, la préſence d'un frère ſi habile, ſi courageux & ſi cher fut un bonheur ſans lequel Colomb probablement eût été perdu avec toute ſa colonie. Ce bonheur ineſpéré rétablit ſa ſanté à vue d'œil, & le mit en même tems en état de prévenir la ruine prochaine de ſes établiſſements naiſſants.

Tout y étoit tombé en déſordre pendant ſon abſence. Deux tiers de la colonie étoient devenus la victime des épidémies qui regnent ordinairement dans ces climats. *Margarita*, à qui Colomb avoit confié le commandement des troupes, s'étoit revolté, & ne pouvant parvenir à ſes fins, il étoit parti pour l'Eſpagne avec le Père Boyl, complice de ſa rébellion,

amenant avec lui un des vaiſſeaux de la flotte. Les troupes à ſes ordres s'étoient enſuite diſperſées en petites bandes par tout le pays, & avoient exercé toute ſorte d'injuſtices & de violences ſur les Inſulaires qui, excédés de mauvais traitements, tournerent enfin leur patience en fureur. S'étant réunis en grand nombre, ils maſſacrèrent pluſieurs de ces Eſpagnols vagabonds.

Tous ces événements malheureux menaçoient d'une ruine totale la Colonie encore au berceau. Le pis étoit, que les Indiens auparavant ſi tranquilles & ſi pacifiques avoient enfin ouvert les yeux ſur le malheur qui les attendoit. Avertis par l'expérience, ils jetterent un regard ſur l'avenir, & ils virent en frémiſſant, que ſi ces Etrangers, d'abord ſi révérés, faiſoient un plus long ſéjour dans leur île, ils leur attireroient inévitablement la famine & l'eſclavage. La vie indolente & inactive qu'ils menoient habituellement, & la chaleur de leur climat faiſoient qu'il ne leur falloit par jour pour leur nourriture, qu'une portion infiniment petite; une poignée de Maïz & un peu

de

de *Caſſave* (*) y ſuffiſoient. Ils voyoient avec ſurpriſe, qu'un ſeul Eſpagnol avaloit à un ſeul repas plus que quatre des leurs ne pouvoient manger toute la journée. Ils prirent donc ces Européans pour des mangeurs inſatiables, qui n'étoient venus de ſi loin, que parce qu'ils avoient conſommé abſolument toutes les proviſions de leur patrie, & que, ſemblables aux inſectes, ils s'étoient vu obligés d'aller chercher ailleurs de quoi ſatisfaire leur gourmandiſe. D'où ils tirerent la conſéquence que les vivres de leur île ne ſuffiroient pas long-tems à

(*) La *Caſſave*, ou *Manioc*, eſt une plante qui croît en Amérique, & qui s'éleve à environ quatre pieds de hauteur. Cet arbriſſeau a les feuilles larges, & la tige groſſe; ſa racine a la figure d'une betterave ou d'un navet, & cinq à ſix pouces de diamêtre. Mangée crue, elle eſt de mauvais goût & malſaine; mais en la pilant, on en peut tirer une ſubſtance farineuſe qui, ſechée au ſoleil ou à l'aide du feu, fournit des galettes qui ſont très-nourriſſantes & fort bonnes à manger.

à les nourrir eux & ces hôtes voraces, & qu'ainſi une famine générale ne tarderoit pas à les réduire aux plus cruelles extrêmités.

Cette conſidération & la vue des violences que les Eſpagnols exerçoient ſur eux tous les jours, les convainquirent de la néceſſité ou de ſecouer, ſans plus différer, ce joug inſupportable, ou de le porter pour toujours. Ils eurent le courage de tenter le premier. Ils prirent donc les armes, ſe réunirent ſous leurs Caciques, & formerent, par la jonction de tous ces corps particuliers, une armée nombreuſe.

Tel étoit l'état des choſes, quand Colomb revint à Iſabelle. Tout étoit en mouvement, tout annonçoit la guerre & le ravage. La nation entière des Haïtiens, excepté le ſeul Guakanahari qui reſtoit toujours attaché aux Eſpagnols, étoit ſous les armes & prête à tomber ſur cette poignée d'hommes, qui les opprimoit. Ils étoient, dit-on, au nombre de cent mille combattants.

Colomb s'effraya moins du danger qui le menaçoit lui & ſa Colonie, que des injuſtices par leſquelles des Chrêtiens à ſes ordres avoient inſpi-

inſpiré aux Indiens paiſibles une ſi grande animoſité contr'eux. Ses belles eſpérances, de diſpoſer ces pauvres Payens ignorants, par une conduite honnête & affectueuſe, à embraſſer la religion Chrétienne, s'toient évanouies; & il ſe vit réduit à la cruelle néceſſité, de faire un horrible carnage parmi des hommes qui ne cherchoient qu'à aſſûrer leur propriété, leur liberté & leur vie contre des brigands. Triſte ſituation pour un homme auſſi délicat & auſſi humain que l'étoit Colomb!

Dans ce déplorable état il reçut la viſite du fidele Guakanahari, qui vint lui témoigner la part qu'il y prenoit, & lui offrir ſon ſecours. Cet ami conſtant des Eſpagnols, en les protégeant comme il avoit fait, s'étoit attiré la haine de tous les autres Caciques, enſorte que la néceſſité & ſon inclination le portoient également à ſe mettre du parti des Européans. Colomb lui en témoigna toute ſa reconnoiſſance; & l'un & l'autre mirent leurs troupes en campagne.

Préparez-vous maintenant, mes enfants, à voir en Amérique la première ſcène guerrière

qui fut le commencement de tant de cruelles & horribles tragédies qui ont depuis enſanglanté cette malheureuſe partie du monde. Mais un événement de cette importance mérite que nous lui conſacrions un Récit particulier.

ONZIEME RÉCIT.

Le lendemain le Pere parut à l'heure ordinaire, avec un air qui déceloit la plus profonde triſteſſe. Tous les yeux étoient fixés ſur lui, & il régnoit dans le petit cercle un ſilence inquiet que perſonne n'oſoit interrompre. Enfin le père, d'une voix qui marquoit jusqu'à quel point il étoit affecté, parla ainſi:

O mes chers enfants, que ne puis-je aujourd'hui tirer le rideau, pour vous cacher à jamais la ſuite de ce qui s'eſt paſſé ſur le théâtre du nouveau monde, dont la découverte a fait tout le malheur! Mais que me ſerviroit-il de vous le cacher? Tôt ou tard vous l'apprendriez.

Car

Car elle criera hautement, la voix de l'innocence & de l'humanité; oui, elle criera hautement dans tous les tems jusqu'à la fin des ſiecles; elle annoncera à la poſtérité la plus reculée les horreurs dont des Chrétiens ſe ſont rendus coupables envers leurs frères innocents, les pauvres Indiens opprimés & privés de ſecours! — Soit donc; je vais vous les faire connoître, & ſans rien déguiſer, ces faits abominables, afin que dès ce moment même vous appreniez à abhorrer les cruautés dont les hommes ſont capables envers leurs ſemblables, lorsqu'ils s'abandonnent à leurs paſſions, ou que renonçant à l'uſage de la raiſon, ils s'abaiſſent à la condition des brutes. —

Les deux armées ſont déja en vue l'une de l'autre, & voici le moment terrible qui va décider de la vie des Eſpagnols & de la liberté des Indiens.

D'un côté il y a cent mille Indiens, armés de maſſues, de cimetères de bois, de piques & de flêches dont les pointes ſont formées d'arrêtes de poiſſon, ou de cailloux. De l'autre côté, au contraire, ne paroiſſent que deux cent fan-

fantaſſins & vingt cavaliers Européans, ſoutenus par un petit Corps d'Indiens aux ordres de Guakanahari. Différence énorme! Mais ce que cette poignée d'Européans perdoit en nombre, elle le regagnoit du côté de l'art militaire, des armes, des chevaux, le dirai-je? même d'une meute de chiens.

CHARLES. De chiens?

LE PERE. Oui, mon ami; on avoit amené une meute de gros dogues mâtins, pour les lâcher contre les pauvres Indiens nus, comme on fait contre les ſangliers & autres bêtes.

CHARLOTTE. Fi! les vilains hommes!

LE PERE. Le péril étoit donc également grand de côté & d'autre, & l'iſſue de la bataille étoit difficile à prévoir.

Colomb choiſit la nuit, pour le ſpectacle horrible qui ſe préparoit, eſpérant que l'obſcurité augmenteroit la frayeur qui ſaiſiroit les Indiens à une attaque imprévue. Ainſi la nuit étant venue, & ayant partagé ſa petite armée entre ſon frère Barthelémi, le Cacique Guakanahari & lui-même, il tomba ſur les Indiens au moment qu'ils s'y attendoient le moins.

moins. Les cris & la fureur des Aſſaillants, le bruit de la mousqueterie, le henniſſement des chevaux, l'aboyement des chiens, conſternerent & effrayerent tellement les Indiens qu'après une légere réſiſtance il prirent la fuite en déſordre, le déſeſpoir dans le cœur. Quelques-uns tomberent ſous le fer, d'autres furent écraſés par les chevaux ou déchirés par les chiens, d'autres furent pris. Le reſte ſe diſperſa dans les forêts.

Il eſt donc décidé que ce peuple innocent pliera ſon cou ſous le joug de l'eſclavage Européan! Colomb ſe hâta de profiter de ſa victoire; il parcourt tout le pays, & par-tout on ſe ſoumet ſans faire la moindre réſiſtance. En quelques mois cette île ſi peuplée ſe trouve entiérement aſſujetie à l'Eſpagne.

Jean. Papa, Guakanahari n'eſt pas mon homme!

Le Pere. Et pourquoi?

Jean. Parce qu'il tenoit pour les Eſpagnols contre ſon propre pays.

Le Pere. Mais n'étoit-ce pas, de ſa part, agir noblement, que d'être ſi conſtant dans ſon amitié?

Jean.

Jean. J'en conviens; & c'eſt pour cela, qu'il m'a beaucoup plu: mais il devoit auſſi de la fidélité à ſes compatriotes, & même plus qu'aux Eſpagnols. Il devoit donc ou ne pas ſe mêler de la querelle ou ſe ranger du côté des Indiens.

Le Pere, aux autres. Entendez-vous ce que dit notre ami Jean? Que vous en ſemble-t-il?

Tous. Qu'il a raiſon!

Le Pere. En effet, je le crois auſſi; quoiqu'au fond on hazarde toujours un peu, quand on entreprend de juger d'une affaire dont la plupart des circonſtances nous ſont reſtées inconnues. Qui ſait, ſi les Indiens auſſi n'avoient pas eu, dans telle ou telle rencontre, des torts vis-à-vis des Eſpagnols? Si les violences que ceux-ci avoient commiſes dans d'autres cantons, étoient parvenues à la connoiſſance de Guakanahari? S'il ne croyoit pas, qu'il ſeroit avantageux à toute ſa nation, qu'un homme auſſi ſage, auſſi puiſſant & auſſi humain que Colomb, fût leur chef commun? Je ne dis pas cela pour juſtifier ſa conduite — car comment pour-

pourroit-il jamais être juſte de prendre les armes contre ſa patrie? — mais ſeulement pour faire voir qu'il failloit peut-être dans une noble intention, & qu'en ce cas il mérite plutôt notre pitié que notre indignation. —

Revenons à notre Colomb. Jusqu'ici ce grand homme n'a rien fait qui ne nous doive inſpirer de l'admiration & de l'amitié pour lui. Mais il étoit homme; ainſi préparez-vous à le voir manquer à ſon tour: &, puiſſiez-vous apprendre par-là, combien l'homme quelque bon qu'il ſoit, doit veiller continuellement ſur ſon cœur & ſur ſes actions, pour ne pas faire à la fin un faux pas, & broncher au moment qu'il touche au but de ſa vertu!

Margarita & le Pere Boyl, ſes deux ennemis jurés, étoient arrivés en Eſpagne. Il ſavoit que ces deux ames noires ne s'épargneroient pas, pour diminuer ſon mérite de toutes les manières, & perſuader au Roi d'Eſpagne, naturellement porté au ſoupçon, que les découvertes qu'il avoit faites, étoient de peu de valeur. Il voyoit donc ſe former un orage qui

écla-

éclateroit certainement ſur ſa tête, s'il ne tâchoit pas de le diſſiper à tems.

Le ſeul moyen d'y réuſſir, étoit d'envoyer à la Cour d'Eſpagne un échantillon un peu conſidérable des richeſſes qu'il lui avoit fait eſpérer de ces découvertes; & pour être en état de faire cet envoi, il ſe vit obligé de mettre un impôt exceſſif ſur les malheureux Indiens.

Frédéric. Qu'appelle-t-on *Impôt?*

Le Pere. Ce que l'on nomme auſſi *Tribut*, c'eſt-à-dire, ce que les habitants d'un pays ſont obligés de payer à leur Prince ou à ceux qui les gouvernent, pour la protection dont ils jouiſſent.

Colomb ſe vit donc obligé d'ordonner aux Indiens ſubjugués, que ceux d'entr'eux qui habitoient les cantons où ſe trouvoit l'or, lui apportaſſent tous les trois mois une certaine quantité de ce métal, & que les autres lui remiſſent aux mêmes termes chacun vingt-cinq livres de coton. Or c'étoit plus que ces pauvres gens ne pouvoient fournir. Accoutumés dès leur enfance à une vie peu active, il leur fut inſupportable d'être maintenant for-

forcés comme des eſclaves, de travailler tout le long du jour à la recherche de l'or & du cotton, productions qui par cela même devoient néceſſairement diminuer de ſemaine en ſemaine. Mais ils avoient beau ſe plaindre; l'ordre étoit donné, & les durs Européans en preſſoient l'exécution avec la dernière rigueur.

Et c'eſt ici, que je ne reconnois plus l'humanité de notre Colomb.

Didier. Mais, la néceſſité l'y forçoit!

Le Pere. La néceſſité? Eh, quelle neceſſité peut-être aſſez grande, pour forcer l'homme juſte & vertueux à s'écarter des principes de la droiture & de l'humanité? Seroit-ce être vertueux, que de ne faire ſon devoir qu'auſſi longtems que nous y trouvons notre intérêt? La vraie vertu, comme je vous l'ai ſouvent enſeigné, demande des ſacrifices; elle demande que nous obéiſſions de bonne grace à ſes préceptes lors même que nous voyons avec certitude, que notre docilité va nous être préjudiciable qu'elle entraînéra la perte de notre repos, de nos aiſances, de notre fortune, de notre honneur, &

même de notre vie. Ainſi quelle que ſoit ma bonne volonté de juſtifier Colomb par rapport à la dureté de ſa conduite actuelle, cela ne m'eſt pas poſſible. La voix de la vérité qui cette fois eſt contre lui, crie dans mon cœur plus fort que celle de l'amitié qui voudroit couvrir cette première faute; & je ne puis, par conſéquent, m'empêcher d'avouer que ſa conduite étoit intéreſſée & contraire à la charité.

La Mere. Mais, cher mari, n'oublions pas que les fatigues & une grave maladie avoient affoibli le corps & l'ame du pauvre Colomb, & que ſa raiſon pouvoit bien n'avoir pas encore repris toute ſa force!

Le Pere. Tu as raiſon, ma bonne Amie. — Comme il eſt facile, en jugeant ſes ſemblables, de paſſer ce qui peut ſervir à les excuſer! Fi! Je m'en veux à moi-même, de n'y avoir pas penſé auparavant. Allez, cela m'apprendra à être une autre fois plus circonſpect. Et vous, mes Enfants, que la faute que je viens de commettre, ſerve d'avis à tous également! —

Le joug que l'on faiſoit porter aux pauvres Indiens leur parut inſupportable. Indolents na-

naturellement & par habitude, ils n'étoient pas, en état de fournir la quantité d'or & de coton, à laquelle ils avoient été taxés; cette quantité étant néanmoins exigée d'eux avec la plus grande rigueur, ils prirent enfin une réſolution que le déſeſpoir ſeul pouvoit leur ſuggérer. Ecoutez, mes enfants, en quoi elle conſiſtoit.

D'après les idées qu'ils s'étoient faites de la voracité des Européans, il leur parut poſſible de les forcer en peu de tems par la faim, à quitter leur île, dès qu'ils ceſſeroient d'enſemencer leurs champs de Maïz & de Manioc. Ils ſe mirent donc unanimement à détruire les ſemences déja miſes en terre, après quoi ils ſe retirerent dans des montagnes inacceſſibles, où ils ne trouverent pour leur propre ſubſiſtance que quelques fruits & racines ſauvages. Et ce fut là — pleurez, mes enfants, avec moi l'infortune de ces pauvres créatures — ce fut là, dis-je, qu'ils devinrent les victimes de leur propre plan.

Ils ne furent pas long-tems ſans éprouver eux-mêmes toutes les rigueurs de la famine,

qu'ils avoient voulu attirer ſur leurs oppreſſeurs. Une partie conſidérable périt miſérablement; une autre fut emportée par des maladies épidémiques, ſuites inſéparables de la famine; & le reſte ſe trouva ſi exténué qu'ils furent beaucoup moins en état qu'auparavant, de ſupporter les charges dont ils étoient accablés. Spectacle digne de compaſſion!

Quant aux Eſpagnols, ils ſouffrirent ſans doute auſſi de l'exécution de ce projet déſeſpéré; mais par leur propre travail & moyennant une nouvelle proviſion de vivres, qui leur étoit arrivée d'Europe, ils avoient été garantis aſſez tôt d'une diſette abſolue. Pauvres Indiens! ils perdirent ainſi pour jamais l'eſpérance de ſe débarraſſer de leurs tyrans.

Sur ces entrefaites on vit éclater l'orage qui s'étoit formé de loin ſur la tête de Colomb. A leur arrivée en Eſpagne, Margarita & le Père Boyl avoient fait une peinture ſi meſquine des pays qu'il avoit découverts, ils avoient rendu ſa conduite ſi odieuſe, qu'elle ne manqua pas d'inſpirer à la Cour une grande défiance à ſon égard. On réſolut donc d'envoyer

aux

aux Indes occidentales un homme chargé d'examiner l'état des choſes, ainſi que la conduite de Colomb, & d'en faire rapport au Roi. Un tel homme s'appelle un Commiſſaire.

Celui qui fut choiſi pour cette beſogne, n'avoit pas à beaucoup près la droiture & les lumières néceſſaires à l'exécution d'une affaire ſi importante. Il avoit été propoſé par les ennemis de Colomb, ſûrs qu'il entreroit dans leurs vues perfides. Voulez-vous ſavoir ſon nom? Il s'appelloit *Aguado*, & il étoit Gentil-homme de la Chambre de la Reine.

Enflé de l'importance actuelle de ſa petite perſonne, cet homme vain ne fut pas plutôt arrivé dans l'île Eſpagnole, qu'il fit ſentir ſon autorité à l'Amiral. Il traita ce grand homme avec la hauteur la plus inſultante; Eſpagnols comme Indiens, il invita tous ceux qui auroient des griefs contre lui, à ſe préſenter devant ſon tribunal. Toutes les plaintes portées par les mécontents furent avidement ſaiſies pour en compoſer un tableau propre à repréſenter comme un monſtre l'homme qu'il vouloit perdre.

Colomb, comme nous ſavons, n'étoit pas peu endurant: mais la mortification que lui fit éprouver l'orgueilleux Aguado lui parut pourtant trop forte. Il prit donc la réſolution de partir pour l'Eſpagne, afin de plaider lui-même ſa cauſe au tribunal du Roi & de la Reine, & de la ſoumettre à la déciſion de leurs Majeſtés.

Dans cette vue il nomma *Adelantado*, ou Vice-gouverneur, ſon frère Barthelemi, pour commander dans l'île pendant ſon abſence. Mais par malheur il conſtitua Chef de juſtice un homme à qui il n'auroit pas dû confier tant d'autorité, parce que nous verrons dans la ſuite combien il en a abuſé. Il s'appelloit *Roldan*.

Pour faire ce voyage au plus vîte, il cingla droit vers l'Eſpagne; mais il ne ſavoit pas, combien il l'allongeroit par cette courſe. Il lui fallut apprendre par l'expérience la plus malheureuſe ce qu'aucun marin n'ignore pas aujourd'hui, ſavoir que cette navigation eſt ſujette à mille difficultés, à cauſe des vents aliſés qui dans ces parages ſoufflent de l'Eſt

pres-

presque continuellement. Tout le monde ſait maintenant, que les vaiſſeaux à leur retour des Indes occidentales, doivent d'abord gouverner au Nord, à fin d'éviter ces vents contraires.

Il ſe reſſentit bientôt des inconvénients de la route qu'il avoit choiſie: mais n'étant pas accoutumé à ſe laiſſer décourager par les difficultés, il ne l'en ſuivit pas moins avec conſtance. Cependant cette navigation par un vent contraire ſe faiſoit avec une lenteur ſi extrême, qu'au bout de trois mois il voguoit encore en pleine mer, ſans pouvoir ſe flater de toucher bientôt au terme de ce pénible voyage. Le chagrin qu'il en eut, augmenta par la triſte obſervation, que les vivres étoient presque conſommés. Il ſe vit donc obligé de mettre ſes gens à une très-petite portion de pain qui ne ſuffiſoit pas à leur nourriture: & afin que perſonne ne fût en droit de s'en plaindre, il obſerva, comme il avoit coutûme de faire, la même rigueur envers lui-même.

Mais cette économie même n'empêchoit pas la petite proviſion de diminuer journellement,

enſorte que la détreſſe & le déſeſpoir de l'Equipage s'accrurent de jour en jour. Bientôt la faim rendit les matelots furieux, & leur ſuggéra le deſſein cruel d'égorger & de manger les Indiens qui étoient à bord, ou du moins, ſi cela ne leur étoit pas permis, de les jetter dans la mer, pour ne plus partager avec eux les miſérables reſtes de leurs vivres. Mais auſſi dans cette extrêmité Colomb ne ſe départit pas de cette humanité, qui fait un des plus nobles traits de ſon caractère. Il refuſa avec fermeté de ſe rendre à leurs déſirs, en leur repréſentant, que ces malheureux Indiens étoient hommes comme eux, & que participant à la détreſſe commune, ils devoient auſſi avoir leur part au peu de proviſions qui reſtoient. Par ces repréſentations & autres ſemblables il parvint à calmer pour quelque tems la fureur de ſes compagnons; & avant qu'ils euſſent le tems de reprendre des ſentiments auſſi inhumains, le Ciel intervint lui-même, & leur fit enfin appercevoir le terme de toute leur miſère — la côte d'Eſpagne.

Ma-

MATHIAS. Dieu en ſoit loué! j'avois furieuſement peur!

THÉOPHILE. Moi auſſi; je tremblois pour les pauvres Indiens!

LE PERE. Réjouiſſez vous donc, de voir notre bon Colomb encore une fois échappé à ſa perte: & que cette agréable idée vous accompagne au lit!

TOUS. Oh! voilà encore qui eſt déja fini?

DOUZIEME RÉCIT.

LE PERE.

Ça, mes enfans, voyons ſans autre façon, comment Colomb cette fois-ci eſt reçu à la Cour d'Eſpagne.

Ce fut avec autant de fermeté que de modeſtie, qu'il parut devant le trône de ſes maîtres, pour défendre ſon innocence contre les calomnies de ſes accuſateurs. Mais à peine avoit-elle beſoin de juſtification: car ſa vue ſeule inſpira à ſes Auguſtes Juges leur ancienne eſtime pour ſon mérite, & les fit rougir en

même tems de leur crédulité. Mais lorsqu'il vint à étaler à leurs yeux les nouveaux échantillons des productions précieuſes des pays qu'il avoit découverts, le ſoupçon que l'on avoit conçu contre lui, fut entiérement diſſipé, & l'on s'empreſſa à le dédommager par les honneurs les plus diſtingués, de l'affront qu'on lui avoit fait eſſuyer.

Voilà, mes enfants, comme l'innocence & le vrai mérite triomphent tôt ou tard de tous les efforts des vils calomniateurs. Pourvu qu'ici *(montrant le cœur)* tout ſoit en regle, les diffamations dont des ames noires voudroient nous accabler, ne ſont pas ſi fort à craindre. D'épais brouillards peuvent bien quelquefois nous dérober le ſoleil: mais patience! Le brouillard ne dure pas toujours; il faut qu'il tombe tôt ou tard: & alors l'aſtre du jour reparoît dans toute ſa ſplendeur. Telle ſe montre auſſi de nouveau la vertu, lorsque le brouillard, que l'envie avoit fait lever autour d'elle, eſt diſſipé.

Dès lors, tout ce que Colomb propoſa fut agréé. Cependant ſon premier ſoin fut de pro-

procurer une ſtabilité permanente à la colonie qu'il avoit fondée dans l'Eſpagnole, & d'y faire paſſer à cette fin autant d'hommes & de vivres qu'il croyoit néceſſaires. Il ſouhaitoit ſur-tout qu'on y envoyât un nombre ſuffiſant de cultivateurs, d'artiſans & d'Artiſtes de toute eſpèce, afin que cette colonie pût tirer de ſon propre ſein ſes beſoins indiſpenſables: demande qu'on lui accorda également avec plaiſir.

Sans doute voilà qui étoit fort bien; mais voici une autre propoſition faite de ſa part, qui n'étoit pas également digne de ſa ſageſſe. Pour ne point dépeupler l'Eſpagne par l'envoi de nouveaux colons, il conſeilla de vider les priſons, & de tranſporter à l'Eſpagnole les malfaiteurs condamnés à mort ou aux galeres, pour les y employer à l'exploitation des mines. On y conſentit auſſi, & l'ordre fut auſſitôt donné à tous les tribunaux Eſpagnols, de délivrer les criminels, actuellement détenus, & de condamner déſormais à être tranſporter dans l'Inde occidentale, tous ceux qui auroient mérité une peine Afflictive. — Mais pour-

pourquoi ai-je qualifié cet avis de peu ſage?

QUELQUES-UNS. Je le ſais, je le ſais!

LE PERE. Toi, Henri, dis-moi ce que tu en penſes.

HENRI. Très-volontiers. Je penſe, qu'envoyer tant de mauvais ſujets dans les Indes occidentales, c'étoit augmenter les déſordres de la nouvelle Colonie; ces mauvais ſujets, d'ailleurs, pouvoient auſſi peu à peu infecter les bons, & dès lors Colomb avoit un peuple de ſcélérats.

JEAN. Sans doute; & puis, les Sauvages voyant parmi les Chrêtiens des hommes auſſi dépravés, devoient être peu tentés d'embraſſer leur religion.

LE PERE. Je ſuis enchanté, que vous m'ayiez ſi bien déviné. Une triſte expérience a prouvé auſſi, que ces craintes n'étoient pas chimériques. Mais nous verrons cela dans la ſuite; revenons maintenant à notre Colomb.

Malgré les ordres que le Roi avoit donnés d'exécuter promptement tout ce qu'il avoit propoſé, l'armement de la flotte ſe fit cette fois

avec

avec beaucoup de lenteur. Et c'étoient encore les adverſaires de Colomb, qui en étoient la cauſe; car c'étoient eux pour la plus grande partie, qui avoient été chargés de l'exécution de ces ordres. Ces hommes bas, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de s'en prendre à ſa perſonne, cherchoient au moins à l'arrêter le plus qu'ils pourroient, dans ſa carrière glorieuſe. En conſéquence tout ce qui étoit de leur reſſort ſe fit avec la dernière négligence, & ils eurent ſoin de le laiſſer manquer tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. C'eſt ainſi que ſe paſſa une année entière, avant que l'on eût achevé le chargement de deux vaiſſeaux qui devoient porter à la colonie des vivres & d'autres proviſions. Enfin lorsque ces tranſports furent partis, Colomb eut la douleur d'attendre une autre année, avant de voir prête à mettre à la voile la petite eſcadre, dans laquelle il devoit s'embarquer pour de nouvelles découvertes.

Charlotte. Mon Papa, quelle eſpèce de de vaiſſeaux ſont ceux que tu appelles de *Tranſport?*

Le

Le Pere. Ce ſont des bâtiments deſtinés uniquement à faire paſſer d'un endroit à l'autre des vivres, des hommes, ou d'autres choſes, & avec leſquels, par conſéquent, on ne peut rien entreprendre. — Mais ſais-tu auſſi, ma fille, ce que c'eſt qu'une *Eſcadre*?

Charlotte. Oui, mon Papa; car tu nous l'as expliqué à l'heure où nous liſons la gazette. N'eſt-ce pas un aſſemblage de pluſieurs vaiſſeaux?

Le Pere. Juſtement! Si les vaiſſeaux ſont en grand nombre, on appelle cela une *Flotte*.

John. Et ſi la flotte eſt petite, on l'appelle *Flotille*.

Ferdinand. Une flotille & une eſcadre ſont donc le même choſe?

Le Pere. A peu près; la différence qu'il y a, c'eſt que le mot *Eſcadre* ſe dit quelque fois auſſi d'une flotte conſidérable, au lieu que par *Flotille* on entend toujours des bâtiments en très-petit nombre (*). — Enfin l'Eſcadre équi-

(*) Du reſte, *Eſcadre* ne ſe dit que d'un certain nombre de vaiſſeaux de guerre; une *flotte*

équipée pour Colomb, n'étoit que de ſix voiles.

Didier. Combien de voiles a donc un vaiſſeau?

Le Pere. Il en a pluſieurs, comme tu l'auras déja vu, je penſe. Mais quand on dit qu'une Eſcadre eſt, par exemple, de ſix voiles, on n'entend pas parler de la Voile comme toile, mais d'autant de vaiſſeaux entiers, dont chacun porte pluſieurs voiles.

Cette fois Colomb ſe propoſoit de prendre une nouvelle route, où il eſpéroit découvrir ce Continent qu'il ſuppoſoit être l'Inde. Dans cette vue, étant arrivé aux Canaries, il continua de ſuivre la même direction jusqu'aux îles du Cap Verd, découvertes par les Portugais. Vous n'avez pas oublié où ces îles ſont ſituées?

Théo-

flotte peut-être compoſée de vaiſſeaux de guerre ou de bâtiments marchands: & le terme de *Flotille* appartient particuliérement à la marine Eſpagnole.

Note du Traducteur.

Théophile. Comment, oublié! Les voilà, *(montrant la Carte)* au deſſous des Canaries, vis-à-vis du Cap Verd.

Le Pere. Bien! — Mais en quittant les Canaries, il envoya directement à l'Eſpagnole la moitié de ſes vaiſſeaux à fin de porter des rafraichiſſements à la Colonie, avec ordre aux Commandants de ces vaiſſeaux, d'accélérer leur traverſée le plus qu'ils pourroient. Lui-même ayant dépaſſé la première des îles du Cap Verd, appellée l'*île de Sal*, ou à ſel, il jetta l'ancre près d'une petite île ſtérile, dont les Portugais font l'uſage particulier d'y envoyer tous leurs lépreux, pour ſe rétablir.

Chrêtien. Et comment cela?

Le Pere. Les tortues viennent en grand nombre de la côte d'Afrique, dépoſer leurs œufs dans les ſables de cette petite île. Ces animaux ſe prenent facilement; car on n'a qu'à les renverſer ſur le dos, pour les empêcher de s'échapper. Or, on avoit remarqué que leur chair & leur ſang, employés l'une comme aliment & l'autre pour ſe laver, étoient un remède ſpécifique contre la lêpre. On y en-

envoyoit donc ceux qui étoient attaqués de cette maladie, à fin de ſe guerir de cette manière.

Mais auſſi outre ces tortues il n'y avoit rien dans cette île, excepté une quantité prodigieuſe de chevres, qui toutes venoient de huit chevres Européanes qu'un Portugais y avoit tranſportées autrefois. Il n'y avoit ni arbre ni eau douce. Les pauvres habitants, je veux dire les lépreux, qui y attendoient leur guériſon, étoient donc reduits à boire l'eau de pluie croupiſſante, qu'ils pouvoient ramaſſer dans le ſable. Par cette raiſon on n'y trouva alors que ſept perſonnes en bonne ſanté.

De là Colomb continua de courir au Sud, bien réſolu de ne tourner à l'Oueſt, que quand il ſeroit arrivé à l'Equateur, ou à la ligne, ce cercle imaginaire, qui diviſe la boule de la terre en deux parties égales. Mais s'étant avancé jusqu'au troiſième degré de Latitude ſeptentrionale — A préſent vous ſavez tous, je penſe, ce que cela veut dire?

Nicolas. Oui, mon Papa; — il n'étoit plus éloigné de la ligne que de trois dégrés, ou de trois fois 15 Milles d'Allemagne.

Le Pere. Très-bien! Ayant donc pouſſé jusque là, ils furent ſurpris d'un calme plat, enſorte que les vaiſſeaux ne bougeoient pas. En même tems les rayons du ſoleil tombant à plomb ſur leurs têtes, cauſoient une chaleur ſi exceſſive que ces pauvres gens ne ſavoient où ſe mettre. Les tonneaux s'entr'ouvroient de chaleur; l'eau & les vivres ſe corrompirent; les vaiſſeaux étoient ardents, & les équipages au déſeſpoir craignoient à chaque inſtant qu'ils ne priſſent feu. Voilà encore, mes Enfants, une ſituation affreuſe où ſe trouva notre Colomb!

Ce qui dut augmenter ſon propre chagrin & le déſeſpoir de ſes foibles compagnons, ce fut une maladie douloureuſe, la goutte, qu'il s'étoit attirée par ſa trop grande application & par ſes veilles. Le voilà donc en proie aux douleurs les plus cuiſantes, tourmenté par l'idée de l'état dangereux de ſes vaiſſeaux, brulé par un ſoleil ardent, & n'ayant pas même une goutte d'eau fraîche, pour ſe ſoulager! Quel terrible ſort! Qu'il étoit à plaindre, le pauvre homme!

(Il échappe un ſoupir à quelques enfants.)
Enfin le Ciel eut pitié de l'excès de ſa miſère; la pluie tomba en ſi grande abondance, qu'à peine put-on ſe tenir ſur le tillac. La chaleur, à la vérité, n'en fut diminuée que peu, mais du moins on ſe procura une boiſſon rafraichiſſante. Ce calme, qui leur cauſoit de ſi grandes inquiétudes, ceſſant en même tems, on vit renaître l'eſpérance dans le cœur de ſes compagnons presque expirants. Ils le prierent enſuite inſtamment, de ne perſiſter pas davantage dans le deſſein de courir au Sud; & ſe rendant à leurs inſtances il fit mettre le cap à l'Oueſt.

On avoit déja couru pluſieurs jours dans cette direction, lorsque tout-à coup on entendit du haut des hunes les cris joyeux de *Terre! Terre!* Muſique céleſte pour les oreilles de navigateurs affamés & fatigués, qui luttant contre mille maux, avoient été, depuis ſi longtems, ballotés entre le ciel & l'eau. L'île apperçue ſe montroit ſous la figure de trois montagnes, d'où Colomb prit occaſion de lui donner le nom de *Trinité*, qu'elle conſerve

encore aujourd'hui. La voilà; elle n'eſt pas loin de l'embouchure de l'*Orénoque*.

Frédéric. Ah, où ſont ces drôles de ſinges?

Le Pere. De quels ſinges veux-tu parler?

Frédéric. Eh, de ceux qui ſe laiſſent prendre ſi drôlement!

Le Pere. Comment cela donc? Dis-nous en quelque choſe.

Frédéric. C'eſt que les chaſſeurs placent ſous l'arbre une bouteille où il y a du maïz; dès qu'ils ſe ſont rétirés, quelque ſinge deſcend & vient fourrer ſa patte dans la bouteille; ſa patte ſe remplit de ce maïz, mais elle ne peut ſortir par où elle eſt entrée. Alors le chaſſeur revient. Vous croiriez que notre ſinge va lâcher ſon maïz & s'enfuir? Point du tout! Il eſt ſi bête & ſi paſſionné pour ſa friandiſe, qu'il aime mieux ſe laiſſer prendre ou aſſommer, que de lâcher priſe.

La Mere. N'eſt-ce pas, Frédéric, ces ſinges ſont de grands nigauds?

Frédéric. Vraiment!

La

La Mere. Y auroit-il bien auſſi de ces ſinges dans ce pays-ci?

Frédéric. Oh, non pas dans ce pays-ci!

La Mere. Non pas, ſans doute, à quatre pieds; mais ſi par hazard quelque petite créature à deux pieds étoit de même aſſez avide de friandiſes, pour ſe déranger l'eſtomac & s'expoſer à ſouffrir plutôt que de contenir ſon appétit, quel jugement porterois-tu d'elle?

Frédéric. (Menaçant du doigt.) Maman, Maman, c'eſt certainement moi que tu as en vue!

La Mere. Le trait porteroit-il par hazard?

Frédéric. Eh bien, Maman, je ne le ferai plus; non, jamais! C'eſt-ce que je te promets. Je vous prends tous à temoins!

Le Pere. Bien, mon ami! Si jamais tu veux devenir un homme excellent — & tu le veux ſans doute? — il faut que tu apprennes de bonne heure à mépriſer toutes les friandiſes, & que tu te tiennes à une nourriture ordinaire & ſaine. Elle fait faire du bon ſang & donne des forces; les friandiſes, au con-

traire, ne ſont bonnes qu'à nous amollir & qu'à altérer notre ſanté. — Revenons à notre Colomb.

L'Orénoque, dans les environs de Trinidad, ſe décharge dans la mer avec tant de violence, qu'il rend la navigation extrêmement périlleuſe. Les flots s'amoncelent, ſe heurtent & ſe briſent dans ces parages d'une manière épouvantable; & un vaiſſeau, qui a le malheur de tomber dans ce violent tourbillon, court grand riſque d'y être mis en pièces. Ceux de Colomb eurent ce malheur, & ſe trouvèrent, avant que l'on s'en doutât, au milieu de ce redoutable champ de bataille, où les vagues ſe livroient aſſaut; ils furent jettés en haut & en bas, à droite & à gauche, comme des volants pouſſés par la raquette. Il lui fallut toute ſon habileté, pour ſortir de ce dangereux pas par un détroit qui avoit l'apparence ſi horrible, qu'il l'appella *La Boca del Drago*, ou la gueule du Dragon. Regardez, mes enfants; *(montrant la Carte)* le voilà, entre Trinidad & la côte de *Cumana*, qui, comme vous ſavez, eſt une partie de *Terra firma*.

PIER-

PIERRE. Colomb a donc auſſi découvert le Continent de l'Amérique?

LE PERE. Sans doute; auſſi étoit-il très-perſuadé que cette terre ne pouvoit pas être une île, parce qu'il voyoit en ſortir & ſe précipiter dans l'Océan un fleuve tel que l'Orénoque.

PIERRE. Mais pourquoi n'a-t-on pas nommé ce pays *Colombine*, d'après ſon nom?

LE PERE. C'eſt-là ſans doute, une injuſtice à ſon égard, que ſon Siècle ne devoit pas commettre. Mais ce qui eſt fait, eſt fait, & aujourd'hui il n'y a plus de remède à cela.

CHARLOTTE. Et pourquoi l'ont-ils nommé *Amérique?*

LE PERE. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite; pour le moment nous devons tâcher de ne perdre pas de vue les vaiſſeaux de Colomb.

Convaincu qu'il avoit enfin touché à la terre ferme du nouveau monde, il courut toujours à l'Oueſt le long de la côte, & deſcendit pluſieurs fois à terre. Il trouva aux habitants beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'île Eſpagnole, ſi ce n'eſt qu'ils faiſoient paroître

un peu plus d'eſprit & de courage, & qu'ils avoient le teint plus blanc. Ils ſe paroient également de feuilles d'or, & encore de belles perles, qu'ils troquoient avec plaiſir contre les joujoux d'Europe. Un d'eux vint un jour, ſans être accompagné de perſonne, joindre Colomb qui étoit deſcendu à terre, pour ſoulager ſon mal en reſpirant un air frais. Il s'approcha de l'Amiral avec confiance, lui ôta de la tête un bonnet de velours cramoiſi, & lui mit une couronne d'or. Colomb jugeant que ce devoit être un Cacique, eut ſoin de le faire traiter avec diſtinction.

Ces Indiens avoient la tête enveloppée d'un mouchoir de coton de diverſes couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, étoit couvert d'une pièce de la même étoffe. Leurs cheveux étoient longs, mais coupés: & pour armes ils avoient des arcs, des fleches & des boucliers.

Colomb s'y fût arrêté volontiers plus longtems, pour reconnoître l'intérieur du pays; mais l'état délabré de ſes vaiſſeaux & ſes infirmités l'obligerent de renoncer à d'autres re-

recherches, & de cingler vers l'Eſpagnole. Chemin faiſant il decouvrit l'île *Marguerite* (regardez, c'eſt celle-là!) devenue ſi importante par la pêche des perles, que l'on y a établie.

Fatigué de maladie & d'efforts d'eſprit continuels il aborda enfin à ſa Colonie, eſpérant s'y délaſſer pendant quelque tems de ſes peines & de ſes ſoucis. Mais hélas! — Cependant en voilà aſſez pour aujourd'hui!

TREIZIEME RÉCIT.

LE PERE.

Mais hélas! Le tems du repos n'étoit pas encore venu pour le pauvre Colomb! Au contraire, il étoit attendu dans ce lieu où il vouloit ſe donner quelque relache, par de nouveaux ſoucis, de nouveaux travaux & de nouveaux dangers, capables de laſſer la fermeté de l'homme le mieux portant & le plus robuſte. Voyons en quoi ils conſiſtoient, &

quelle fut la conduite que notre héros leur oppoſa.

Donc Barthelémi, ſon digne frère, avoit conduit, pendant ſon abſence, la colonie d'Iſabelle dans une contrée beaucoup plus avantageuſe, & il avoit entrepris d'y bâtir une ville qu'il nomma *Saint-Domingue*, à l'honneur de *Dominico* ſon père. Cette ville, floriſſante encore de nos jours, a été long-tems une des plus conſidérables dans les Indes occidentales; & c'eſt elle enfin qui a donné ſon nom à toute l'île.

Barthelémi ayant achevé la fondation de cette nouvelle Colonie, partit avec une partie de ſes forces, pour viſiter les provinces de l'île où ſon frère n'avoit pas pénétré, laiſſant à St. Domingue le Grand-Juge Roldan avec le reſte des troupes. Mais ce méchant homme récompenſa la confiance que l'on avoit miſe en lui, par la plus noire ingratitude.

Il épioit depuis long-tems l'occaſion de perdre les Colombs, & de ſe rendre maître abſolu dans l'île. Le départ de Barthelémi & l'abſence de l'Amiral paroiſſant lui offrir cette occa-

occaſion, il en profita de ſon mieux, travaillant à ſoulever les Eſpagnols qui étoient reſtés, contre Barthelémi ainſi que contre Diegue ſon frère cadet. Il y réuſſit ſi bien que la plupart ſe rangerent de ſon côté. Bientôt il fut reconnu pour leur Chef, & ayant pris les armes contre l'*Adelantade*, il s'empara de tous les vivres & tenta de prendre d'aſſaut le fort que l'on avoit conſtruit à St. Domingue. Cependant ce dernier projet échoua par la vigilance du Commandant du fort, & les rebelles ſe virent obligés d'aller fixer leur ſéjour dans une autre partie de l'île. Là ils chercherent à attirer dans leur parti les habitants du Canton, & ce deſſein leur réuſſit ſi parfaitement, que toute l'île devint en peu de tems le théatre de la révolte.

Voilà l'état déſeſpéré où Colomb trouva ſes affaires dans le lieu où il comptoit ſe repoſer. Jugez, mes enfants, s'il dut être à ſon aiſe!

Pour ſurcroît de chagrins, il apprit avec le plus grand étonnement, que les trois vaiſſeaux chargés de vivres qu'il avoit détachés

des

des Canaries, n'étoient pas arrivés. Il n'étoit donc que trop vraiſemblable, que quelque accident les avoit fait périr.

Ce malheur, à la vérité, ne leur étoit pas arrivé, mais ils n'en étoient pas moins perdus pour Colomb. Les tempêtes & les courants avoient écarté ces vaiſſeaux de leur route: & après avoir erré dans pluſieurs régions inconnues, il arrivèrent bien à la fin à l'île Eſpagnole, mais préciſément ſur la côte où Roldan & ſes complices avoient établi leur demeure.

Le ruſé Rébelle cachant ſa révolte aux Commandants des trois vaiſſeaux, eut l'adreſſe de leur faire débarquer une partie de leur monde, pour les conduire, diſoit-il, à St. Domingue. Ces gens qui la plupart étoient le rebut des priſons Eſpagnols, n'eurent pas plutôt appris le vrai deſſein de Roldan, qu'ils ſe rangerent avec plaiſir ſous ſes drapeaux, eſpérant qu'il y auroit là à piller & à rapiner. Premier fruit du conſeil peu réfléchi, que Colomb avoit eu le malheur de donner lui-même!

Quelques jours après l'arrivée de l'Amiral, ces trois vaiſſeaux parurent donc auſſi à la rade

rade de St. Domingue, mais ſans être d'une grande reſſource pour cet homme délaiſſé: car ils avoient déja cédé la majeure partie des troupes, & conſommé preſque tous les vivres qu'ils avoient eus à bord. Et Roldan, l'ingrat, l'inſolent Roldan, fier de ſa ſupériorité qui n'étoit que trop manifeſte, ſe mocquoit hautement de la foibleſſe de Colomb!

Le dépit le plus profond & le plus amer remplit l'ame de l'Amiral; & s'il avoit écouté ſon reſſentiment, il ſe ſeroit auſſitôt mis à la tête du peu de ſoldats qui lui étoient reſtés fideles & il auroit été attaquer les traîtres, aimant mieux périr dans la tentative de les châtier, que de ſurvivre, dans l'inaction, à l'affront ſanglant qu'il eſſuyoit de leur part.

Mais pour le bonheur de la Colonie qui éprouvoit cette violente ſecouſſe au moment qu'elle n'avoit pas encore pris conſiſtance, l'ame de Colomb fut aſſez grande, pour pouvoir commander à ſes paſſions, & enviſager ce qui étoit utile aux autres plutôt que ce que lui conſeilloit ſon indignation juſtement provoquée. Frémiſſant à l'idée de la néceſſité d'une

d'une guerre civile, il réſolut généreuſement de ne faire aucune attention à ſon offenſe perſonnelle, mais d'eſſayer au contraire, ſi par la voie de la douceur il ne pourroit pas ramener à leur devoir l'ingrat Roldan & ſes partiſans égarés.

Dans cette vue il fit d'abord publier un pardon général pour tous ceux qui ſe répentant de leur faute rentreroient auſſitôt dans leur devoir. Il fit faire les mêmes offres à Roldan en particulier, lui promettant en outre, qu'il lui conſerveroit la même dignité dont il avoit été revêtu précédemment. Après beaucoup de négociations déſagréables il parvint enfin à ſon but par cette condeſcendance; & il jouit de la ſatisfaction d'avoir étouffé une rébellion ſi dangereuſe, ſans verſer une goutte de ſang.

Il envoya enſuite un vaiſſeau en Eſpagne, pour informer ſa Cour de la découverte qu'il venoit de faire de la terre ferme, ainſi que de la révolte qu'il venoit d'appaiſer. Aux échantillons des productions du Continent, conſiſtant en perles, lingots d'or, & une quantité de toi-

les

les de diverſes couleurs & d'un tiſſu très-fin, il ajouta ſon Journal où il avoit écrit avec la plus grande exactitude le cours de ſes vaiſſeaux & tout ce que s'y étoit préſenté de remarquable. Roldan & ſes complices ne manquerent pas d'écrire auſſi au Roi par la même occaſion, pour noircir l'Amiral & juſtifier leur propre conduite. Hélas! le Roi fut aſſez injuſte, pour ajouter plus de foi au récit des Rébelles qu'à celui de Colomb, quoique la vérité fût dans la bouche de l'un, & l'infame Calomnie dans celle des autres. —

Mais, arrêtons-nous, quelques moments ici, mes Enfants, pour jetter un coup d'œil ſur une autre partie du monde, où, pendant que les Indes occidentales étoient l'objet de nos penſées, il s'eſt également paſſé quelque choſe de très-intéreſſant.

Le Roi de Portugal regretta, trop tard, de s'être trompé ſur le compte de Colomb & d'avoir dédaigné ſes offres. Cependant pour réparer en quelque manière cette faute, il réſolut de n'épargner aucune dépenſe, pour trouver autour de l'Afrique le chemin de l'Inde orien-

orientale, que l'on cherchoit depuis ſi long-tems. Dans cette vue il fit équiper une eſcadre, & en donna le commandement à un Marin expérimenté & d'un grand mérite, nommé *Vaſco de Gama.*

Des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables, s'oppoſoient à cette entrepriſe: mais Gama ainſi que Colomb étoit heureuſement frappé au coin d'un grand homme, &, comme celui-ci, *il ne ſe laiſſoit détourner par aucun obſtacle quelque grand qu'il fût, des projets qu'il avoit une fois réſolus.* En vain les côtes inconnues de l'Afrique, qu'il range, lui préſentent leurs longues chaînes hériſſées de rochers, d'écueils & de bancs de ſable; en vain le ſoleil lui darde ſes rayons les plus ardents & menace ſes vaiſſeaux d'incendie; en vain les orages & les tempêtes déploient leurs fureurs & cherchent à briſer ſes navires mal conſtruits: il oppoſe à toutes ces difficultés un courage inébranlable, il les franchit & gagne enfin heureuſement la pointe la plus méridionale de l'Afrique, le *Cap de bonne Eſpérance.* Mais ce ne fut-là qu'un point de repos pour un génie

auſſi

auſſi vaſte que le ſien; il paſſa outre, & remontant la côte oppoſée il arriva enfin à *Mélinde*, qui (comme vous le pouvez voir ici ſur la carte d'Afrique) eſt ſituée ſur la côte de *Zanguebar*.

Ce fut pour lui une ſurpriſe des plus agréables, que d'y trouver tout-à-coup, au lieu des hommes bruts qu'il avoit rencontrés jusque-là le long des côtes d'Afrique, une nation civiliſée, & qui, à beaucoup d'égards, ſe rapprochoit déja des Aſiatiques. Elle faiſoit un commerce étendu avec l'étranger, profeſſoit la religion Mahométane, & connoiſſoit des arts qui ne ſont en vogue que parmi les peuples policés.

Comptant avec confiance ſur un heureux ſuccès de ſon entrepriſe, il remit à la voile, & le 22 de Mai 1498 il eut enfin le bonheur d'atteindre le but de ſes vœux, la côte de l'Inde.

Jean. Quel eſt l'endroit où il aborda?

Le Pere. C'eſt *Calicut*.

Pierre. Ah, ſur la côte de Malabare!

Henri. Dans la Presqu'île en deça du Gange!

Le Pere. Préciſément! — Il s'étonna également de la richeſſe de ce pays en toutes ſortes de productions précieuſes, & de la régularité de ſon gouvernement, ainſi que des mœurs douces des habitants. Mais par malheur il n'avoit rien à bord, qu'il eût pu donner en échange des riches marchandiſes du pays: car les bagatelles dont les ſauvages étoient ſi avides, ne tentoient guere ces Indiens. Auſſi n'y fit-il pas un long ſéjour, & ſe hâta de retourner en Europe, pour porter au Roi ſon Maître la nouvelle de l'heureuſe iſſue de ſon entrepriſe.

Ainſi presque dans le même tems que Colomb découvrit le nouveau monde, une autre partie de notre Globe, à la vérité déja connue, mais dont les Européans n'avoient encore tiré que peu de parti, fut liée plus directement avec l'Europe à la faveur de la navigation. Dès lors les tréſors inépuiſables de l'Inde coulerent en larges torrents dans le petit Royaume de Portugal; & les Eſpagnols ne virent pas ſans jalouſie leurs voiſins tirer à eux de ſi grandes richeſſes, tandis que de toutes les dé-

cou-

couvertes qu'ils avoient faites jusqu'alors, ils n'avoient même pas encore retiré les fraix de leurs armements.

L'envie de faire des découvertes gagna insensiblement tous les esprits. Rois & Républiques, Gentils-hommes & Bourgeois, tous voulurent tenter fortune; tous voulurent équiper des vaisseaux & courir ou faire courir les aventures. Un certain *Ojéda*, entr'autres, qui avoit accompagné Colomb à son second voyage, engagea quelques Négociants de Séville à armer quatre vaisseaux, & à les envoyer faire des découvertes sous ses ordres. On en demanda la permission, qui fut accordée sans consulter Colomb: ce qui étoit contre le traité que la Cour d'Espagne avoit fait avec lui L'Evêque de *Badajos*, Ministre du Roi ayant le Département des affaires des Indes occidentales, & ennemi juré de Colomb, ne se contenta pas de mortifier ainsi l'homme qu'il haïssoit; il eut même l'indignité de communiquer à Ojéda, pour son information, le Journal & les Cartes marines que Colomb avoit envoyés à la Cour.

Cet Ojéda fut accompagné d'un Gentil-homme (*) Italien, nommé *Amerigo Veſpucci*, ou comme les François l'appellent, *Améric Veſpuce.*

Quelques-uns. Ha, ha!

Le Pere. Celui-ci acquit bientôt tant de conſidération parmi ſes compagnons, que tout ce qui ſe faiſoit, fut fait d'après ſes avis plutôt que d'après ceux d'Ojéda. Cependant en ſuivant exactement la route qu'avoit priſe Colomb, il aborda également à la côte de *Paria*, il y deſcendit pluſieurs fois, & fit quelque commerce avec les habitants; après quoi il ran-

(*) D'autres diſent, qu'il étoit Négociant, établi à Florence. *Note de l'Auteur.* — Au rapport des Auteurs les plus accrédités il naquit à Florence l'an 1451, & fut élevé dans l'excellente Ecole d'Antoine Veſpuce, ſon oncle, qui inſtruiſoit avec ſuccès la Nobleſſe Florentine. Du reſte, Améric Veſpuce s'appliqua ſur-tout à la Phyſique & aux Mathématiques, & fut un des hommes les plus intruits de ſon Siecle.

Remarque du Traducteur.

rangea la côte plus loin, pour s'assûrer que cette terre n'étoit pas une île, mais une partie du Continent; & quand il se fut assez avancé pour ne pouvoir plus en douter, il retourna triomphant en Espagne, où il fit si bien valoir ses exploits que l'on oublia que sa découverte au fond n'en étoit pas une, mais seulement une confirmation de ce qui long-tems avant lui avoit été découvert par Colomb.

L'homme réellement grand — remarquez ceci, mes enfants! — n'est jamais fanfaron. Il se contente de faire de belles actions, peu soucieux qu'elles parviennent ou non à la connoissance des autres.

Telle avoit été la conduite de Colomb. Il n'avoit envoyé à la Cour le Journal de ses voyages, que pour son information, sans qu'il lui fût venu seulement l'idée de le rendre public par la voie de l'Impression. Amér̃ic, au contraire, homme vain & ambitieux, ne fut pas plutôt de retour en Espagne, qu'il eut soin de faire annoncer ses hauts faits à toute la terre; & il sut faire ses rélations avec tant d'adresse, que ceux qui les lisoient, ne pou-

voient s'empêcher de le regarder lui-même, & non Colomb, comme ayant le premier fait la découverte de la Terre ferme. Que ce fût une fauſſeté, c'eſt ce que ne ſavoient en Europe que le petit nombre des perſonnes qui avoient lu le Journal manuſcrit de Colomb: & comme presque toutes étoient de ſes adverſaires, elles ſe garderent bien de rectifier cette erreur. C'eſt ainſi que celui à qui ſeul on étoit redevable de la découverte de la quatrième Partie du monde, fut privé de l'honneur de lui donner ſon nom; & dès lors cette Partie fut appellée *Amérique*, du nom du vain & préſomtueux Américe Veſpuce.

Chrêtien. Quelle inconſéquence!

Le Pere. Sans doute! Mais n'apprenons pas cette particularité inutilement. Elle vous avertit des injuſtices auxquelles un homme de mérite doit s'attendre de la part de ſes contemporains. Souvent on le méconnoît; même il n'eſt pas rare qu'on le haïſſe: & des indignes attrapent la récompenſe qui étoit due à ſes vertus. Si donc, comme je l'eſpère, vous voulez auſſi devenir un jour des hommes qui

ſront chacun dans leur place le bien d'une manière diſtinguée & éclatante, de grace, ne comptez pas ſur l'applaudiſſement général du public, ſur les récompenſes des Puiſſances de cette terre; mais fixez vos regards uniqnement ſur l'approbation de Dieu, rémunérateur de tout bien, & qui voyant en ſecret vos bonnes actions, vous en récompenſera au grand jour. Car le tems de l'injuſtice ne dure guères dans la grande Cité de Dieu; tôt ou tard tout s'éclaircit; & alors chacun reçoit ce qu'il a mérité. C'eſt de quoi le fait en queſtion nous fournit un exemple.

Que ſervit-il à Améric, que le nouveau Monde fut injuſtement appellé de ſon nom, & non de celui de Colomb? En eſt-il aujourd'hui plus honoré que Colomb? Ne le mépriſe-t-on pas, au contraire, préciſément pour cette raiſon? N'aime & n'eſtime-t-on pas le mérite de Colomb d'autant plus que ſes ingrats contemporains l'ont méconnu? Jugez d'après ce que vous ſentez vous-mêmes, à la place de qui vous voudriez être de préférence!

Nicolas. J'aimerois mille fois mieux être Colomb.

Henri. Moi auſſi, quand même ce que j'euſſe fait, eût dû ne jamais ſe ſavoir.

Tous. Oh, moi auſſi! moi auſſi!

Le Pere. Vous voyez donc, que la vertu, reſtée même ſans récompenſe extérieure, ne ceſſe pourtant pas d'être aimable & déſirable. —

Depuis cette époque il ſe fit voyage ſur voyage, pour découvrir de nouvelles terres; mais vous n'en attendrez pas de moi pour le préſent la deſcription, parce qu'elle nous éloigneroit trop de notre Colomb. Encore une ſeule petite digreſſion, & je le rejoindrai.

Pour tirer parti de la découverte du chemin de l'Inde orientale, faite par Gama, le Roi de Portugal fit équiper toute une flotte, & la fit charger de marchandiſes de toute eſpèce, pour en faire un trafic lucratif. Celui qui fut nommé Commandant de cette flotte, s'appelloit *Cabral*. Inſtruit du peu de ſûreté qu'il y avoit à naviguer le long de la côte d'Afrique, il gouverna, quand il eut paſſé la ligne, vers l'Oueſt

l'Oueſt à travers le vaſte Océan, & ſuivant toujours cette direction, il ſe trouva à ſon grand étonnement tout-à-coup ſur la côte d'une terre fort étendue, qu'il apperçut bientôt être plus qu'une île. Qui de vous dévinera quel pays ce pouvoit être?

QUELQUES-UNS À LA FOIS. Eh, l'Amérique méridionale!

LE PERE. Mais quelle province?

JEAN. Apparemment le *Bréſil.*

LE PERE. Bien! Ce fut le beau, le riche Bréſil, que Cabral découvrit ſi accidentellement. Il en prit auſſitôt poſſeſſion au nom de ſon Roi, & envoya un de ſes vaiſſeaux porter cette agréable nouvelle à Lisbonne.

Ainſi les Parties de l'Amérique ſe decouvrirent l'une après l'autre; & il ſe manifeſta, par conſéquent, de plus en plus, combien avoient été ſûrs les principes ſur lesquels l'eſprit pénétrant de Colomb avoit fondé ſes conjectures. Revenons donc maintenant à lui, le premier auteur de toutes ces découvertes remarquables; nous l'avons laiſſé dans une ſituation peu agréable à l'île Eſpagnole.

Mais les paroles expirent sur mes levres, au moment que je veux recommencer de parler de lui. Il faut que je m'arrête. En attendant apprêtez vous à verser des larmes de compassion.

QUATORZIEME RÉCIT.

Préparée par la fin du récit précédent à quelque triste scène, l'assemblée en attendoit la suite avec anxiété, quand le Père, d'une voix adoucie, se mit à parler ainsi:

La Providence, mes Enfants, dans ses vues sages & bienfaisantes laisse souvent arriver des choses dont nous autres pauvres hommes à vue courte ne sommes pas capables de découvrir la cause; mais cent mille exemples qui se présentent tous les jours, apprennent à quiconque y est attentif, que dans chaque cas elle envisage véritablement notre bien-être & celui de toutes ses créatures. Si donc il nous arrivoit un jour aussi quelque chose dont nous ne pus-

puſſions comprendre la raiſon, gardons-nous, de douter, lors même que nous n'y entendons rien, que les voies de ſa ſainte Providence ne ſoient toujours les plus ſages & les meilleures.

Chers Enfants, j'ai déja vécu pendant un tems aſſez conſidérable; j'ai vu arriver, j'ai éprouvé moi-même bien des viciſſitudes. Si je ſais ce que ſont des jours heureux, je ſais auſſi ce que ſont des jours malheureux. Souvent il faiſoit ſi ſombre autour de moi; ſouvent j'avois le cœur ſi ſerré, lorsque je portois mes regards tremblants ſur l'avenir. Alors dans ma bêtiſe je diſois quelque fois: O mon Dieu! pourquoi donc me fais-tu marcher dans ce chemin couvert d'épines? Pourquoi donc d'autres, peut-être pires que moi, ſont ils, en apparence, ſi-heureux, & pourquoi me fais tu tant ſouffrir? Telles étoient les demandes indiſcretes de mon cœur; & il n'y avoit perſonne qui y fît réponſe. Mais enfin cette réponſe arriva; car ſupportant mes infortunes avec perſévérance, & fixant conſtamment mes regards ſur la bonté divine, je vis tout changer

au

au moment que je m'y attendois le moins. La nuit des tribulations ſe diſſipa comme un ſonge, & un beau ſoleil de joies ineſpérées ſe leva de nouveau devant mon ame. O Dieu! où trouverai-je les expreſſions, pour annoncer dignement ta bonté! — Apprenez-le, mes bons enfants, tous tant que vous êtes, & gravez-le profondément dans votre mémoire — ce que dans les tems de détreſſe je regardois comme mon plus grand malheur, avoit été préciſément la baſe ſur laquelle la Providence avoit, à mon inſçu, établi l'édifice de ma meilleure fortune. Alors je dis dans mon cœur: Qu'il m'arrive déſormais tout ce qu'il voudra; que le chemin où me conduira mon Dieu, ſoit des plus rudes; jamais, jamais je n'en murmurerai; je penſerai toujours au contraire, que Dieu qui ſait tout, ſait mieux que moi ce qu'il me faut, & que ſa ſage bonté fait à la fin tout tourner au bien. Et, mes bons Enfants, — croyez-en les larmes de joie, qui mouillent mes yeux toutes les fois que je vous en parle — ce n'eſt que depuis que j'ai eu cette ferme confiance en la Providence divine, que j'ai goûté dans

dans la bonne & la mauvaiſe fortune, ce que c'eſt que la vraie félicité.

(Ici le Pere, les mains jointes, pria ardemment Dieu de faire naître auſſi cette ferme confiance dans le cœur de tous ſes jeunes amis, qui écoutoient ce récit, ou qui pourroient le lire un jour; & puis il continua ainſi:)

Mes Enfants, j'ai cru néceſſaire de faire précéder le récit que vous allez entendre, par ce que je viens de vous dire, afin de prévenir la demande que vous pourriez me faire; pourquoi Dieu a fait éprouver au bon Colomb un ſort ſi rigoureux. Où eſt le téméraire qui oſeroit répondre à cette queſtion? Colomb lui-même ſait ſans doute actuellement cette réponſe; il loue ſans doute actuellement Dieu, de l'avoir préparé par une courte ſouffrance à la jouiſſance d'une félicité éternelle: mais nous, qui ne voyons encore les choſes que par des yeux mortels, mettons-nous à notre place, adorons les décrets impénétrables de Dieu, & — taiſons-nous.

Colomb, comme nous ſavons, étoit bien parvenu à étouffer la rébellion excitée dans l'île

l'île Eſpagnole: mais il n'avoit pu effectuer une tranquillité générale & durable. Le mécontentement & la diſcorde couvoient, au contraire, toujours ſous la cendre; & quoique Roldan fût en apparence rentré dans ſon devoir, il ne négligea aucune occaſion de noircir à la Cour Colomb & ſa conduite. De plus, l'Autorité de Colomb dans l'île n'avoit pas peu ſouffert par ſa bonté & par ſon indulgence, que l'on prenoit pour de la foibleſſe; & la ſuite en étoit, qu'il y eut de nouveaux ſoulevements tantôt dans une province, & tantôt dans une autre: ce qui donna à cet homme tourmenté tant d'occupations qu'il ne put ſonger ni à ſe juſtifier en Eſpagne, ni à pourſuivre ſon vaſte plan de découvertes. Il lui falloit, ainſi qu'à ſes frères, être presque continuellement ſous les armes; & des ſoucis renouvellés tous les jours rongeoient ſans ceſſe un homme, dont le corps exténué & l'eſprit conſumé de chagrin pouvoient juſtement prétendre au repos. Voilà ſa triſte ſituation dans l'île Eſpagnole.

Mais

Mais il n'étoit pas moins exposé ailleurs aux traits de ses ennemis. Pendant qu'il ramassoit ce qui lui restoit de forces, pour rétablir dans l'Espagnole le repos & le bon ordre; tandis qu'au milieu de ses chagrins il faisoit les plus sages établissemens, & qu'en ouvrant des mines de grand rapport, il cherchoit à contenter la cupidité de ses compagnons & les espérances de ses Maîtres: l'orage le plus terrible éclatoit contre lui en Espagne. Ecoutez, mes Enfants, comment cela étoit lié ensemble.

Roldan & ses partisans avoient, comme je vous l'ai dit, fait leur possible, pour se blanchir à l'égard des désordres qui étoient arrivés, & en faire retomber toute la faute sur Colomb. En même tems nombre de mécontents, qui au lieu des richesses qu'ils s'étoient promis de moissonner dans le nouveau monde, n'y avoient trouvé que peines & misère, étoient retournés dans leur patrie pleins de désespoir. Tous ces gens regardant Colomb comme la seule cause de leurs disgraces, vomissoient contre lui des injures & des malédictions dans

toute

toute l'Eſpagne. Encouragés par ſes ennemis puiſſants, ils pourſuivoient le Roi & la Reine, leur demandant le dédommagement des pertes qu'ils avoient faites, & ſe plaignant d'injuſtices & d'oppreſſions qu'ils prétendoient avoir éprouvées de la part de l'Amiral. Les haillons dont ils étoient couverts, la pâleur de leurs viſages & leur air affamé inſpiroient de la pitié & donnoient à leurs inculpations une grande apparence de vérité. Toutes les fois que le Roi ou la Reine paroiſſoient en public, ils étoient, à l'inſtigation des ennemis de l'Amiral, entourés d'une foule de ces miſérables qui demandoient à grands cris grace pour eux-mêmes, & vengeance contre Colomb. Eſt-il ſurprenant, que le Roi naturellement porté au ſoupçon ait enfin ajouté foi à leurs imputations? Faut-il s'étonner que la Reine, qui jusques-là avoit conſtamment protégé Colomb, ſe ſoit elle-même laiſſé prévenir à la fin contre lui?

Il fut donc arrêté d'envoyer encore aux Indes occidentales un Commiſſaire chargé d'examiner la conduite de l'Amiral. L'homme pro-

propoſé par les ennemis de Colomb pour cette beſogne, s'appelloit *François de Bovadilla*; & le pouvoir dont il fut muni, l'autoriſoit non-ſeulement à culbuter Colomb, mais devoit même faire naître dans le cœur de cet homme ſans conſcience, le déſir d'y réuſſir. Car il avoit commiſſion de dépoſer Colomb, dès qu'il auroit trouvé ſa conduite repréhenſible, & de prendre à ſa place le gouvernement de l'île. En falloit-il davantage, pour rendre inévitable la chûte de cet homme innocent?

A l'époque où cet indigne rival aborda à l'Eſpagnole, Colomb par des ſoins infatigables avoit réuſſi à rétablir parfaitement la tranquillité & le bon ordre dans toute l'île. Les mécontents étoient ſatisfaits; Eſpagnols & Indiens, tous étoient rentrés dans leur devoir & ſoumis aux loix; on avoit ouvert de très-riches mines, & fait les commencements les plus heureux de la culture des terres. Toutes circonſtances, qui euſſent dû le juſtifier, ſi ſa condamnation n'eût pas été réſolue d'avance.

Quand Bovadilla arriva à St. Domingue, l'Amiral ſe trouvoit dans une contrée éloignée de l'île, pour y faire quelques diſpoſitions néceſſaires. L'équité & la juſtice vouloient donc que ſon juge attendît ſon retour avant de procéder contre lui. Mais que faiſoient l'équité & la juſtice à un homme tel que Bovadilla? Il n'étoit pas venu en effet pour entendre la juſtification de Colomb, mais pour le condamner, & prendre ſa place.

Auſſitôt qu'il eut mis pied à terre, il ſe fit conduire à la maiſon de l'Amiral, qu'il déclara être dès-lors la ſienne, s'emparant en conſéquence de tout ce qui s'y trouvoit de biens appartenants à l'abſent. Enſuite il fit annoncer publiquement, que le Roi l'avoit envoyé pour dépoſer le Gouverneur & donner ſatisfaction à quiconque avoit à ſe plaindre de lui. Non content de cela, il rendit ſur le champ la liberté à tous ceux que Colomb avoit fait arrêter, les invitant à venir ſe plaindre des injuſtices qu'ils avoient éprouvées; & vous pouvez juger, ſi cette canaille ſe laiſſa prier long-tems.

Tout

Tout cela étoit ſans doute déja bien dur & bien injuſte: & cependant ce n'étoit rien en comparaiſon des horreurs que ce Juge abominable ſe permit enſuite contre la perſonne même de l'illuſtre Colomb. Apprenez-le, mes Enfants, & pleurez le ſort d'un homme qui avoit de ſi juſtes droits ſur l'amour & la reconnoiſſance de ſes contemporains, mais que vous allez voir tout-à-l'heure — o Dieu, une telle ingratitude peut-elle ſe croire! — que vous allez voir, dis-je, traiter comme le dernier des malfaiteurs.

L'infame Bovadilla lui envoya par un huiſſier l'ordre, de comparoître ſans délai à ſon tribunal, pour rendre compte de ſa conduite. En même tems il lui fit remettre une lettre du Roi, qui lui enjoignoit de ſe conformer à ce que le Plénipotentiaire du Roi lui ordonneroit.

Le bruit ſoudain d'un coup de tonnerre ne ſauroit être plus effrayant ni plus étourdiſſant pour un voyageur qui fait route par un tems parfaitement ſerein, que ne fut cette nouvelle pour Colomb. Ne ſe fiant pas à ſes yeux il

parcourut une ſeconde fois le malheureux papier ſouillé de ces indignités: mais il n'en put douter davantage. Celui qui avoit découvert un nouveau monde, & qui n'avoit aucun crime à ſe reprocher, devoit en effet comparoître au tribunal d'un vilain qui n'étoit pas digne de le déchauſſer. Colomb fut piqué jusqu'au vif de cet outrage, & frémit d'indignation.

Cependant il n'héſita pas un moment ſur ce qu'il avoit à faire. Il avoit des gens armés; ſon frère Barthelémi étoit avec lui; il lui eût été facile de groſſir ſa troupe & de ſe mettre en état de faire réponſe à ſon juge injuſte l'épée à la main. Mais ſa grande ame dédaignoit tout moyen de défenſe, qui fût incompatible avec l'obéiſſance qu'il croyoit devoir à ſes Maîtres lors même qu'ils lui faiſoient une injuſtice criante. Il ne balança donc pas, comme je viens de dire, un inſtant, & prit auſſitôt le chemin de St. Domingue, décidé à recevoir reſpectueuſement ſa ſentenc — quelle qu'elle fût.

Il arrive, & on l'annonce chez Bovadilla. „Qu'on lui mette les fers!“ cria le monſtre, ſans

ſans vouloir l'admettre en ſa préſence; „& qu'on le traîne en priſon!“ Cet ordre inhumain s'exécuta; on le mit à la chaîne, & on le mena à bord d'un vaiſſeau.

(Ici le père s'arrêta pour laiſſer cours aux larmes de compaſſion, que ſon récit faiſoit couler des yeux de ſes jeunes auditeurs. Après une petite pauſe, il continua ainſi:)

Figurez vous, mes Enfants, bien vivement cette indigne ſcène. Voilà le grand Colomb comme un criminel, ſur le même ſol qu'il a découvert, devant une maiſon qui eſt la ſienne, parmi des gens qui tous ſont ſes ſubalternes: & l'inſolent raviſſeur de ſes biens & de ſon honneur lui défend l'entrée de cette maiſon; ne daigne même pas le regarder; le fait charger de chaînes, tout innocent qu'il eſt, & reconduire honteuſement d'un pays dont il a acquis la poſſeſſion à ſon Roi par mille peines & au riſque de ſa propre vie. Le voilà qui reçoit ce dernier coup de ſon ſort ennemi avec une dignité & avec une réſignation qui plus que l'apologie la plus éloquente proclament ſon innocence & ſa généroſité. Enfin on l'entraîne;

mais ſes ſouffrances ne ſont pas encore à leur terme. La populace Eſpagnole qui presque toute n'étoit, comme nous ſavons, qu'un amas de ſcélérats, l'accompagne de ſes huées & inſulte à ſa chûte. Quels monſtres! Quelle infamie!

Mais tout cela ne ſatisfaiſoit pas encore le cruel Bovadilla. Sachant que ſon noble priſonier, tant qu'il ſeroit le ſeul malheureux de ſa famille, & qu'il ſauroit ſes frères en liberté, ne ſouffriroit qu'à demi, il leur fit auſſi mettre les fers, & afin qu'ils ne trouvaſſent pas une ſorte de conſolation dans leur rapprochement, il ordonna de les garder chacun dans un vaiſſeau parriculier. Enſuite il procéda aux informations contre les trois frères, & les condamna ſans autre formalité — à mort. Mais heureuſement il n'eut pas l'audace de faire exécuter lui-même ſa ſentence ſanguinaire, parce qu'il craignoit d'en être recherché. Cependant il eſpéroit que ſon puiſſant Parent, l'Evêque de Badajos, ennemi irréconciliable de Colomb, auroit bien ſoin de faire mettre à exécution la ſentence: & dans cette

per-

perſuaſion il prit le parti d'envoyer les priſoniers en Eſpagne, avec l'inſtruction de leur procès.

Et maintenant dites-moi, mes Enfants, ſi vous pouvez croire, qu'il y ait jamais eu un monſtre humain, tel qu'étoit ce Bovadilla? Heureux, ſi pendant toute votre vie cela vous paroît toujours également incroyable.

Mais graces à Dieu, des monſtres de cette eſpèce ne ſe trouvent parmi les hommes que de loin à loin & comme des exceptions rares! A côté d'un tel monſtre il paroît toujours heureuſement quelque homme de bien, prêt à réparer, autant qu'il ſe peut, les torts de l'autre!

Le Capitaine qui devoit conduire Colomb & ſes frères en Eſpagne, n'eut pas plutôt mis à la voile, qu'il s'approcha, avec autant de compaſſion que de reſpect, de ſon illuſtre priſonier, pour lui ôter ſes fers. Mais Colomb refuſa de profiter de ſon honnêteté. „Laiſſez-moi tel que je ſuis! lui dit-il. Je porte ces chaînes par Ordre de mes Maîtres; eux-ſeuls peuvent me les ôter, & je veux qu'à l'heure qu'il

eſt ils ne me trouvent pas moins obéiſſant qu'auparavant." Il porta donc ſes fers juſqu'à ſon arrivée en Eſpagne.

Bovadilla avoit ordonné, que les priſonniers arrivés en Eſpagne fuſſent auſſitôt remis entre les mains de l'Evêque de Badajos, afin de leur ôter les moyens d'implorer la pitié de la Reine Iſabelle leur protectrice. Mais un honnête Pilote, nommé *Martin*, touché du ſort peu mérité de l'Amiral, quitta ſecrétement le vaiſſeau, & ſe hâta de porter à la Reine une lettre par laquelle Colomb l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé.

La Cour fut étonnée de cette nouvelle; car on ne s'étoit pas attendu que Bovadilla abuſeroit de ſes pouvoirs. On reconnut l'indignité d'un pareil traitement fait à un homme plein de mérite, & l'on prévit l'horreur qu'il inſpireroit à toute l'Europe. Il fut donc auſſitôt expédié un courier avec ordre, de remettre ſur le champ Colomb & ſes frères en liberté.

En même tems Colomb fut invité très-obligeamment à venir à la Cour; & on lui fit tou-

toucher l'argent néceſſaire pour s'équiper décemment & paroître d'une manière convenable à ſon état. Colomb fit au gré de ſes Maîtres.

En entrant dans l'appartement où le Roi & la Reine l'attendoient, il ſe jetta aux pieds de leurs Majeſtés ſans pouvoir parler, le ſentiment profond de l'injuſtice qui lui avoit été faite, le privant de l'uſage de la parole. Il demeura ainſi quelque tems avant de ſe remettre; enfin il ſe ranima, & fortifié par le ſentiment de ſon innocence, il entreprit de ſe juſtifier contre les calomnies de ſes ennemis malins. Il prononça avec une noble aſſurance un long diſcours où il prouva ſon innocence d'une manière ſi évidente, que Ferdinand & Iſabelle en furent pleinement convaincus. Ils lui témoignerent tous les regrets qu'ils avoient de ce qui s'étoit paſſé, proteſtant qu'ils n'en avoient rien ſu. Pour ne laiſſer là deſſus aucun doute, ils deſtituerent auſſitôt Bovadilla de tous ſes emplois, & chercherent, d'ailleurs, à encourager Colomb par leurs careſſes & en lui promettant leur protection pour l'avenir.

Voilà qui étoit fort bien; mais quand il fut queſtion de déſigner celui qui remplaçoit Bovadilla dans le gouvernement des pays découverts, il ne parut que trop, que le Roi & la Reine n'étoient pas encore parfaitement guéris de la méfiance qu'on leur avoit une fois inſpirée contre Colomb. Ils faiſoient volontiers tout ce qu'ils pouvoient, pour éviter l'apparence d'ingratitude à ſon égard; & dans cette vue ils ne ſe firent point de peine, de déſavouer publiquement tout ce qu'avoit fait Bovadilla: mais rétablir Colomb dans ſa dignité de Vice-Roi, c'eſt-ce qui leur parut ſujet à des inconvenients. Ils croyoient qu'il y avoit du danger, à laiſſer un homme à qui ils avoient tant d'obligation, & qui cependant avoit été ſi mal récompenſé de ſes ſervices, dans un poſte où il lui ſeroit aiſé de ſe venger. En conſéquence ils le retinrent à la Cour ſous des prétextes flateurs, & nommerent Gouverneur des Indes occidentales *Nicolas d'Ovando.*

En vain Colomb allégua ſes droits à cette place, qui dès le commencement de ſon entrepriſe

priſe lui avoit été aſſurée pour lui & ſa famille à perpétuité; en vain il ſe plaignit des nouvelles injuſtices dont on ſe rendroit coupable envers lui, ſi après l'avoir déclaré innocent, on le deſtituoit néanmoins de ſon emploi comme un prévaricateur convaincu: on chercha à éluder ſes plaintes par toute ſorte d'excuſes; & il reſta décidé, qu'Ovando iroit à l'Eſpagnole.

Nouveau trait perçant pour le cœur de Colomb, qui ſaignoit encore de tant de mortifications précédentes! Il en reſſentit la plus juſte indignation, & il ne la cachoit pas. Partout où il alloit, il avoit avec lui les fers qu'on lui avoit fait porter, comme une preuve de la noire ingratitude dont on avoit payé ſes grands ſervices. Ils étoient toujours ſuſpendus devant ſes yeux, & il ordonna qu'après ſa mort on les enterrât avec lui.

Et, en voilà aſſez pour aujourd'hui!

Tous. Le pauvre Colomb!

QUINZIEME RÉCIT.

MATHIAS.

Ne retourne-t-il plus du tout aux Indes occidentales?

LE PERE. C'eſt-ce que le tems nous apprendra; pour le moment il n'y a guere apparence, qu'il y remette jamais le pied: car ſes plaintes ne ſont pas écoutées; & Ovando ſe met en devoir de partir.

On n'avoit pas encore envoyé dans les Indes occidentales une auſſi grande flotte que celle qui fut confiée à ce nouveau Gouverneur. Elle étoit de trente deux voiles, & avoit à bord 2500 hommes, la plupart deſtinés à s'établir dans l'Eſpagnole.

Ovando mit à la voile avec ces forces conſidérables, & Colomb condamné à reſter chez lui, eut le chagrin de voir, qu'un autre fut envoyé moiſſonner ce que lui-même avoit ſemé avec des peines inconcevables. Je n'ai pas beſoin de vous dire, jusqu'à quel point

il

il s'affligea, de ſe voir arrêté ainſi dans ſa glorieuſe carrière, & mis hors d'état d'exécuter entièrement ſon vaſte plan de découvertes.

Ovando arriva fort à propos à l'Eſpagnole. S'il avoit tardé plus long-tems, l'adminiſtration folle & injuſte de Bovadilla auroit expoſé la Colonie à une ruine totale. Ce miſérable eſpéroit affermir ſon autorité acquiſe par l'injuſtice, en ſe rendant agréable au peuple par des moyens illicites. Dans cette vue il révoqua toutes les ſages ordonnances de Colomb, & il permit à chacun de vivre comme il lui plairoit. Son Prédéceſſeur s'étoit fait un devoir de protéger en père les pauvres Indiens contre les Oppreſſions des Caſtillans; Bovadilla, au contraire, abandonna cette nation infortunée à toute ſorte de violences. Après avoir fait faire un dénombrement de tous les habitants, il les diſtribua comme des Eſclaves à ſes avides partiſans, qui employerent ces pauvres créatures aux travaux des mines, auxquels on les forçoit avec une ſévérité barbare. La dureté de ces travaux, & le traitement inhumain qu'on

qu'on leur faiſoit éprouver, détruiſirent un nombre prodigieux de ces hommes naturellement foibles, & peu s'en eſt fallu, que la mort n'ait moiſſonné cette malheureuſe nation toute entière.

La première choſe que fit Ovando, fut de dépoſer Bovadilla, & de l'envoyer, ainſi que Roldan, en Eſpagne, pour y rendre compte de leur conduite. Enſuite, conformément aux ordres du Roi, il abolit l'eſclavage, déclarant tous les Indiens libres, & défendant abſolument de leur faire violence. Par de nouvelles loix il mit des bornes à la licence des Eſpagnols, à qui il permit bien de continuer leurs recherches de l'or, mais ſous la condition expreſſe, que la moitié de leur profit appartiendroit chaque fois au Roi comme Souverain de l'île.

John. Voilà enfin un Gouverneur raiſonnable!

Le Pere. Souhaitons, qu'il ſe conduiſe toujours de même. Ce qu'il vient de faire, lui avoit été expreſſément ordonné par ſa Cour: reſte à voir, comment il s'y prendra à l'égard des

des choſes abandonnées à ſon propre diſcernement.

Mais il eſt tems de revenir à notre Colomb. — Cependant que puis-je vous dire à ſon ſujet, qui ne vous afflige ni n'excite votre compaſſion? Voyez-le, courbé ſous le poids de ſes chagrins cuiſants venir dans cette Cour ingrate qui continue de fermer l'oreille à ſes juſtes plaintes! Ecoutez-le demandant — non pas grace, — mais juſtice, & inſiſtant, ſon contrat ſigné du Roi à la main, à ce qu'on rempliſſe la promeſſe qu'il contient; la promeſſe qu'il ſera, à l'excluſion de tout autre, Vice-Roi dans les pays qu'il découvrira! Voyez ſes indignes adverſaires, pouvant à peine s'empêcher de lui rire au nez de ſes inutiles repréſentations: & jugez de ce que devoit ſentir alors un homme qui ſe connoiſſoit un mérite digne des plus grandes récompenſes!

Henri. Je ſais bien ce que j'aurois fait!

Le Pere. Et quoi donc, mon ami?

Henri. Je n'aurois pas perdu davantage mes paroles.

Le Pere. Et puis?

Henri. J'aurois choiſi quelque lieu, pour y paſſer le reſte de mes jours dans la retraite; ou j'aurois été offrir mes ſervices à quelque autre Prince.

Le Pere. Quant au dernier, l'expérience avoit déja appris à Colomb, que les autres Cours ne valoient guere mieux que celle d'Eſpagne. Ce noble homme penſoit peut-être auſſi, que quoique ſes Maîtres ne lui tinſſent pas parole, il ne lui convenoit pourtant pas de manquer à la ſienne & de quitter un pays au ſervice duquel il s'étoit une fois voué. Mais paſſer ſa vie à ne rien faire, & renoncer entièrement à ſon vaſte plan, c'eſt-ce qui lui étoit abſolument impoſſible.

Il étoit convaincu, qu'à ſon dernier voyage il avoit découvert la côte d'un continent. La fauſſe perſuaſion où il avoit été, que ce pays étoit une partie de l'Inde, qui s'étendoit jusques là, venoit d'être ſi non entièrement diſſipée, du moins extrémement ébranlée par les obſervations qu'il avoit faites. Actuellement il ſoupçonnoit, qu'entre ce continent & l'Inde

il

il pourroit bien y avoir une grande mer qui les ſéparoit; & qui de vous me dira, ſi cette conjecture étoit fondée?

Tous. Eh, ſans doute elle l'étoit! La grande *Mer pacifique!*

Le Pere. Voyez, combien nous connoiſſons mieux aujourd'hui le Globe de la terre, que ne faiſoient alors les têtes les plus ſavantes! Ce que Colomb ne pouvoit que deviner, un enfant le ſait dire maintenant avec certitude. Vous voyez donc, quelles obligations nous avons à cet homme, ſans lequel la moitié de la terre entière nous ſeroit peut-être reſtée inconnue pendant pluſieurs ſiecles encore!

Colomb préſuma auſſi, non ſans quelque vraiſemblance, qu'aux environs de l'Iſthme du *Darien* — Vous ſavez ſans doute où eſt cet Iſthme?

Jean. Oh, ſi nous ne ſavions pas cela! Entre l'Amérique ſeptentrionale & la méridionale?

Le Pere. Fort bien! Il préſuma donc, dis-je, que dans ces environs la terre pourroit bien être ſeparée par un Détroit donnant paſ-

ſage de la mer Atlantique dans l'Océan inconnu, & moyennant celui-ci à l'Inde.

Nicolas. Mais cela n'eſt pourtant pas vrai!

Le Pere. Non?

Nicolas. Eh non! Voilà *(montrant la Carte)* l'Amérique ſeptentrionale; voici l'Amérique méridionale: elles ſont jointes par l'Iſthme du Darien, qui n'eſt coupé nulle part.

Le Pere. Tu as raiſon, mon Ami. Cependant tu vois bien, que la terre y eſt fort étroite, & que Colomb avoit déviné juſte à peu de choſe près.

Or il lui paroiſſoit de la dernière importance, de vérifier ſi ce détroit exiſtoit ou non. Car s'il exiſte, combien de détours & de longueurs n'évitera-t-on pas, en paſſant de l'Eſpagne dans l'Inde droit par le milieu de l'Amérique, au lieu d'y aller par le chemin autour de l'Afrique, découvert par les Portugais! Quelle que fût donc l'offenſe qu'il avoit reçue de ſon Roi, le déſir d'être utile au monde l'emporta ſur ſon reſſentiment; & il réſolut d'oublier généreuſement l'injure qu'on lui avoit faite,

faite, & d'expoſer encore une fois ſa tête blanchie, à tous les dangers & à toutes les inconmodités d'un nouveau voyage.

Il fit part de cette réſolution à ſa Cour, qui fut enchantée de trouver ainſi l'occaſion de ſe débarraſſer de ſa préſence. Car la vue d'un homme d'un ſi grand mérite, & cependant ſi cruellement offenſé, étoit pour le Roi & la Reine un reproche continuel, dont ils ſouhaitoient être affranchis; & ce fut avec plaiſir qu'ils profiterent de ſes propres offres de les délivrer de cette pénible vue. D'ailleurs ils avoient ſujet de ſe promettre de ſon habileté un ſuccès également heureux de cette nouvelle entrepriſe. On donna donc inceſſamment l'ordre d'équiper pour lui une eſcadre.

Mais quelle eſcadre! Quatre miſérables navires, dont le plus grand n'étoit pas de la moitié du port d'un vaiſſeau marchand ordinaire, faiſoient toutes les forces qu'on lui confia pour une entrepriſe auſſi importante. Et c'eſt avec ces batiments qu'il devoit ſe hazarder encore dans un Océan lointain & inconnu, & découvrir un chemin par lequel on

ſe promettoit d'enlever les tréſors immenſes de l'Inde. Quel petit moyen pour remplir un ſi grand objet!

Tout autre ſe ſeroit effrayé de la difficulté d'exécuter une telle entrepriſe avec de ſi miſérables navires: mais Colomb ſe ſouvenant de ſon premier voyage, ne balança pas de confier cette fois auſſi ſa vie à des batiments tout auſſi chétifs que ceux avec lesquels il avoit la première fois traverſé le grand Océan entre l'Europe & les Indes occidentales. Il s'embarqua donc en toute aſſûrance, accompagné de ſon frère Barthelémi & ſon fils aîné, âgé de treize ans, & qui dans la ſuite devint l'hiſtorien de ſa vie.

Ce fut le 29 Juin l'an 1502, & par conſéquent dix ans après ſon premier voyage, qu'il mit à la voile de Cadix, gouvernant, comme à l'ordinaire, vers les Canaries. Cette fois le voyage fut des plus heureux, ſi ce n'eſt qu'un de ſes vaiſſeaux, & même le plus grand, ſe trouva ſi mauvais voilier, qu'on eut de la peine à lui faire ſuivre les autres. Il fit donc d'abord route

route à l'Eſpagnole, afin d'y changer ce vaiſſeau contre un meilleur.

Arrivé à la hauteur de cette île, il envoya informer le Gouverneur Ovando du ſujet de ſa venue, & lui demander la permiſſion d'entrer dans le port. Mais le Gouverneur — le croirez-vous, mes Enfants? — eut l'impudence de lui refuſer cette permiſſion. Colomb l'avertit que certaines circonſtances auxquelles l'expérience l'avoit rendu attentif, lui faiſoient prévoir avec beaucoup de probabilité, qu'on alloit eſſuyer un ouragan furieux: demandant en conſéquence, qu'il lui fût permis de paſſer dans le havre le tems ſeulement, que dureroit la tempête; & comme le Gouverneur étoit ſur le point de faire partir une flotte conſidérable pour l'Eſpagne, Colomb lui fit conſeiller en même tems de différer de quelques jours le départ de cette flotte. Mais tout fut en vain! On rejetta ſa demande, on dédaigna ſon avis, & l'on en rit comme du rêve d'un pronoſtiqueur abuſé ou fourbe. L'entrée du port lui fut interdite une ſeconde fois, & la flotte deſtinée pour l'Eſpagne mit à la voile.

Voilà donc celui à qui on étoit redevable de la poſſeſſion des Indes occidentales, repouſſé comme un homme ſuſpect, d'une île que lui-même avoit découverte au riſque de ſa vie & au prix de tant de peines! Voilà comme on lui ferma, à lui dont la vie & la nouvelle deſtination étoient ſi importantes, un lieu de retraite contre le gros tems, que l'humanité ne permettroit pas de refuſer à un Etranger. Nouveau trait ſenſible pour le cœur de Colomb, déja meurtri de tant d'autres coups auſſi peu mérités!

Mais pour le coup le Ciel le vengea viſiblement de l'outrage qu'on lui faiſoit. L'Ouragan prévu ſurvint effectivement. Colomb lui-même s'y étoit préparé, & les ſages diſpoſitions qu'il avoit faites, préſerverent ſes vaiſſeaux de leur ruine. Toute la riche flotte, au contraire, qui étoit partie pour l'Eſpagne, & qui étoit compoſée de dix-huit voiles, devint, à trois batiments près, la proie des flots; Roldan & Bovadilla, qui s'y étoient embarqués, trouverent dans cette tempête le ſalaire de leur abominable conduite envers Colomb;

la

la mer les engloutit tous deux, ainſi que les richeſſes immenſes qu'ils avoient amaſſées dans l'isle Hiſpaniola. Ce qu'il y a de bien remarquable dans cet événement, c'eſt que le ſeul vaiſſeau de la flotte, qui ne reçut aucun dommage, & qui put continuer ſa route pour l'Eſpagne, fut préciſément celui à bord duquel on avoit mis les débris de la fortune de Colomb, & que l'on n'avoit choiſi pour ce ſervice, que parce qu'il étoit le plus chétif de tous. Les deux autres furent obligés de regagner Saint Domingue dans un état fort délabré.

La Mere. Voilà encore, mes Enfants, le doigt de la Providence, qui gouvernant tout, rend tôt ou tard juſtice à chacun, & ſouvent même dès cette vie!

Le Pere. Remarquez cette circonſtance, mes Enfants; & ſur-tout faites attention dans votre propre vie, ſi Vous ne trouverez pas vrai ce que j'ai tant de fois éprouvé dans la mienne; c'eſt-que: „toutes les fois que j'avois ſujet d'être content de moi-même, mes affaires avoient un ſuccès heureux, tellement que

je ne me ſouviens pas d'un ſeul revers de conſéquence, qui me ſoit arrivé dans ces tems; toutes les fois, au contraire, que je ſavois avoir fait quelque action contre laquelle réclamoit ma conſcience, rien ne me réuſſiſſoit parfaitement, & je pouvois compter qu'il m'arriveroit inceſſamment quelque malheur. Voilà mon expérience inconteſtable; ayez ſoin, mes Enfants, d'obſerver ſi au bout de vingt ou trente ans elle ne ſera pas auſſi la vôtre: & ſi alors je ne peux plus moi-même vous rappeller vos devoirs, de grace n'oubliez pas de remercier Dieu de votre propre mouvement, de vous avoir familiariſé, par mon miniſtère, avec les voies de ſa providence, dans un tems où vous ne les pouviez encore approfondir vous-mêmes —

Cet événement remarquable fit ſur les eſprits bruts & ſuperſtitieux de ce tems-là une impreſſion tout à fait inconſéquente. Au lieu d'adorer la juſtice avec laquelle la main du Tout-Puiſſant conduit les deſtins des hommes, ils s'imaginerent ſottement, que Colomb étoit un ſorcier, [vous ſavez ce que les imbécilles en-

entendent par cette expreſſion (*)] & qu'avec le ſecours de puiſſants Eſprits a ſes ordres, il avoit excité cette tempête, pour ſe venger ſur ſes ennemis. Car autrement, diſoient-ils, pourquoi n'y auroit-il eu d'épargné préciſément que le vaiſſeau qui avoit à bord ſes propres biens!

Colomb juſtement indigné quitta une île où on ne lui avoit pas même voulu accorder un abri contre les dangers d'une affreuſe tempête; & avec ſes vaiſſeaux très-endommagés il fit voile à l'Oueſt vers le Continent.

Ce voyage auſſi fut accompagné de peines infinies & de grands dangers. Toute fois il aborde enfin à une île nommée *Guanaia*, & qui eſt à peu de diſtance de cette côte du Continent, qui s'appelle *Honduras*. Voici, mes Enfants, *(montrant la Carte)* la côte, & voilà l'île!

Auſſitôt qu'on eut mouillé l'ancre, l'Amiral envoya ſon frère Barthelémi avec quelques hom-

(*) Voyez *Robinſon le Jeune*, Part. II.

hommes reconnoître le pays. En s'approchant du rivage, il rencontra une barque Indienne, d'une conſtruction beaucoup plus ſavante qu'on n'avoit encore remarqué dans les Canots des Sauvages. Elle étoit d'une longueur conſidérable ſur huit pieds de largeur, & avoit au milieu un toit de feuilles de palmier, enſorte qu'elle reſſembloit à une de ces Gondoles dans lesquelles nous nous promenons quelque fois ſur l'*Alſter* (*). Sous ce toit étoient pluſieurs femmes & enfants, outre leslesquels on comptoit encore vingt-cinq hommes dans le canot.

On tâcha de les joindre; & quand ils ſe virent ſerrés de près, quoiqu'armés, ils ſe rendirent de bonne grace. Viſitant enſuite la cargaiſon de ce batiment, on trouva des matelas, une ſorte de chemiſes ſans manches & faites de fil de coton, quelques autres pièces d'habillement, avec des toiles ſervant aux fem-

(*) Rivière qui traverſe Hambourg, & qui dans l'enceinte de la ville forme un baſſin ſpacieux où ſe font fréquemment des parties de plaiſir.

femmes de mantes; de grandes épées de bois, dont le tranchant des deux côtés étoit formé de cailloux affermis dans un joint avec des ficelles & de la réſine; des haches de cuivre & d'autres uſtentiles faits du même métal. Leurs vivres ne différoient guere de ceux des habitants de l'Eſpagnole, ſi ce n'eſt qu'ils faiſoient uſage d'une boiſſon tirée de maïs bouilli, & qui reſſembloit à la bierre: ils avoient auſſi une petite proviſion d'amandes de Cacao, dont ils paroiſſoient faire plus de cas que de toute autre choſe, & qui leur ſervoient de monnoie. Voilà les premières amandes de cette eſpèce, qui ſe ſont offertes à la vue des Européans.

Je ne dois pas paſſer ſous ſilence une choſe fort remarquable, obſervée dans la conduite de ces ſauvages, & qui certainement vous fera plaiſir: c'eſt qu'ils connoiſſoient la pûdeur, & que cette aimable vertu leur faiſoit couvrir avec grand ſoin toutes les parties de leur corps, que l'honnêteté défend de montrer.

L'Amiral charmé d'avoir en ſon pouvoir ces bonnes gens, & eſpérant tirer d'eux toute

toute ſorte d'éclairciſſements, les fit traiter avec la plus grande douceur; il acheta de leurs marchandiſes pour celles d'Europe, & s'étant informé de ce qu'il vouloit ſavoir, il leur rendit leur canot & leur permit d'aller où bon leur ſembleroit. Il retint pourtant à ſon bord un vieillard qui lui paroiſſoit le plus intelligent de tous, & qui ne ſe faiſoit point de peine de reſter avec lui; dans l'intention de tirer de lui encore d'autres informations, & de l'employer comme entremetteur dans les affaires qu'il feroit par la ſuite avec les Sauvages.

Ce vieillard lui apprit, qu'à l'Oueſt il y avoit un grand pays où l'or ſe trouvoit en quantité. Il lui donna à connoître par des ſignes faciles à comprendre, que les habitants y portoient des couronnes d'or ſur la tête, & des annéaux épais de ce même métal aux bras & aux jambes; que l'on y garniſſoit d'or les tables, les chaiſes & les coffres: & quand on lui montra des coraux, des épices & d'autres productions précieuſes, il aſſura que ce pays en abondoit auſſi. Il entendoit parler du riche

Mexi-

Mexique. Mais quelque grande que fût l'envie qu'avoient les Compagnons de Colomb de ſe procurer ces tréſors, il ſe ſentit lui-même un déſir encore plus grand, d'atteindre le but de ſon voyage & d'aller à la recherche du Détroit qu'il eſpéroit trouver dans ces parages. Ainſi ſans délibérer long-tems, il dédaigna les richeſſes immenſes que l'on aſſûroit être ſi près de lui; & ſans s'arrêter aux murmures de ſon Equipage, il gouverna à l'Eſt, rangeant la côte de la Terre ferme.

La Mere. Le voilà qui ſe montre encore véritablement grand homme! Avoir en main l'occaſion de s'enrichir, & néanmoins demeurer dans le chemin de ſa vocation, qui en éloigne; vouloir être utile au monde plutôt qu'à ſoi-même; & ſupporter l'indignation des autres pour reſter fidèle à ſon devoir: — o mes Enfants! puiſſiez-vous un jour donner, dans chaque occaſion ſemblable, d'auſſi grandes preuves d'une vertu déſintéreſſée, & d'une noble abnégation de vous même!

Le Pere. Ils le feront, mon Amie; ils le feront certainement: j'oſerois m'en faire caution!

tion! Si je ne pouvois l'eſpérer de leur part, oh, je prierois Dieu, de nous enlever de ce monde avant que nos yeux fuſſent témoins du premier fait ignoble dont quelqu'un d'entr'eux ſe déshonoreroit! Mais, n'eſt ce pas, mes Enfants? vous ne vous permettrez jamais une action de cette nature? Vous aimerez mieux être toute votre vie pauvres & mépriſés, que d'être un ſeul moment infidèles à vos devoirs? Vous vous direz, toutes les fois qu'un vil intérêt vous ſollicitera à quelque baſſe action: „Notre bon Papa nous a averti de nous en garder; il ſavoit ce qui eſt utile à l'homme ici bas & dans l'autre vie, & certainement il ne vouloit que notre véritable bien.“ N'eſt-ce pas, mes Enfants, que vous ne ceſſerez de faire ces réflexions, & que toute votre vie & dans toutes les rencontres vous vous conduirez noblement & avec droiture?

(Les jeunes gens lui ſauterent au cou, & la ſéance finit.)

SEI-

SEIZIEME RÉCIT.

LE PERE.

Colomb ſuivant ſon plan gouverna dont de la côte d'Honduras vers l'Eſt, pour chercher le Détroit que les Sauvages l'avoient aſſuré qu'il trouveroit dans cette direction.

JOHN. Ils lui avoient donc fait un gros menſonge!

LE PERE. Ce n'eſt pas cela; on s'étoit ſeulement mal compris. Colomb leur avoit deſſiné un Détroit, mais ils croyoient qu'il leur parloit d'un Iſthme: & dans cette ſuppoſition ils avoient raiſon de l'envoyer au Darien.

Sur cette route le long des côtes on vit des hommes fort différents des précédents, quant à leur manière de vivre, & beaucoup plus ſauvages. Ils alloient tout-à-fait nus; ils mangeoient de la viande & du poiſſon cruds & ſans aucune préparation, & ils avoient les oreilles allongées jusqu'à l'épaule par toutes les choſes qu'ils y mettoient. Tout leur corps

étoit

étoit marqué par le feu, de figures qui repréſentoient des cerfs, des lions & d'autres animaux. Les plus conſidérés d'entr'eux ſe diſtinguoient par des bonnets blancs & rouges, de toile de cotton. Les uns avoient le viſage peint de noir, les autres de rouge, & d'autres encore rayé de diverſes couleurs: tandis que d'autres ne ſe peignoient que les levres, les narines & les yeux.

Les trous dont ils ſe perçoient les oreilles, étoient ſi grands, qu'ils auroient donné paſſage à un œuf de poule. Colomb en prit occaſion de nommer ce pays *la Coſta de las Orejas*, c'eſt-à-dire la côte des oreilles.

De là il pourſuivit ſa route, mais ſeulement à petites journées ayant presque continuellement à lutter contre les vents & les courants. Enfin il arriva à un Promontoire où la Terre tournoit au Sûd, en ſorte que le même vent qui lui avoit été contraire, lui devint favorable, vu qu'il continua de ranger la côte. N'oubliant jamais d'attribuer chaque événement heureux à celui qui eſt l'unique ſource de tout bien, il donna à ce Cap le nom de

Gra-

Gracias à Dios, ou Graces à Dieu. Le voici ſur notre Carte.

Ayant mouillé quelques jours après à un autre endroit, on vit bientôt arriver pluſieurs canots de Sauvages armés, qui faiſoient mine de vouloir empêcher les Eſpagnols de venir à terre. Mais dès qu'ils connurent leurs intentions pacifiques, ils s'approcherent avec confiance, & offrirent à vendre leurs marchandiſes, conſiſtant en toute ſorte d'armes — Arbalêtes, bâtons d'un bois très-noir & très-dur, avec une pointe d'arrêtes de poiſſon, & maſſues — en gilets de coton, & en petits morceaux d'or pâle, qu'ils portoient au cou. L'Amiral leur fit préſent de pluſieurs bagatelles Européanes, ſans vouloir rien accepter en échange. Ils en parurent mécontents; & comme on ſe refuſoit auſſi à leurs invitations réitérées de deſcendre au rivage, ils prirent cela pour une marque de méfiance qu'ils voulurent faire ceſſer.

Ils députerent donc aux Eſpagnols un Vieillard d'un air reſpectable, accompagné de deux jeunes filles portant au cou des plaques d'or.

Le Vieillard avoit dans ſa main une eſpèce d'étendart, ſans doute comme un ſymbole de la paix; & il demanda à être préſenté à l'Amiral. Celui-ci reçut ces Députés avec la douceur & l'honnêteté qui lui étoient propres; il leur fit ſervir à manger & donner des habits, & les renvoya à terre, très-ſatisfaits du bon accueil qu'on leur avoit fait.

Le frère de Colomb étant deſcendu le lendemain ſur le rivage, il y trouva tous les effets qu'on avoit donné aux habitants, mis enſemble en un monceau: apparemment parce que la délicateſſe de ces Sauvages ne leur permettoit pas de recevoir des préſents ſans en faire à leur tour. A ſa deſcente il fut reçu par deux des Principaux d'entr'eux, qui le prirent entre les bras, & l'inviterent à s'aſſeoir avec eux ſur l'herbe. Dom Barthelémi fit ce qu'ils déſiroient, & leur propoſa enſuite diverſes queſtions à l'aide d'un trucheman Indien, ordonnant à ſon Secrétaire d'écrire leurs réponſes.

Mais ils n'eurent pas ſi tôt apperçu les plumes, le papier & le cornet, qu'ils ſe leverent bruſ-

bruſquement, & que dans leur conſternation ils s'enfuirent avec tous les autres habitants qui s'étoient attroupés. C'eſt que la ſuperſtition de ces pauvres gens leur fit imaginer, que l'Ecrivain étoit un enchanteur, que la plume, l'encre & le papier étoient les inſtruments de la ſorcellerie, qu'on alloit mettre en œuvre pour leur faire du mal. On eut de la peine à les faire revenir de ce ridicule ſoupçon, & ils n'oſerent ſe rapprocher des Eſpagnols qu'après s'être mis en ſûreté, ſuivant leur opinion, contre l'art funeſte du Secrétaire. Or voici comment ils s'y prirent. Ils jetterent vers les Eſpagnols une certaine poudre, qui rendoit une fumée; & cette fumée à laquelle ils attribuoient ſans doute la vertu d'empêcher que le charme ne produiſe ſon effet, ils la chaſſerent vers celui qu'ils prenoient pour le ſorcier. Les pauvres gens!

Dom Barthelémi les ſuivit après cela à leur ville. Ce qu'il y vit de plus remarquable, fut un grand édifice de bois, qui leur ſervoit de cimetière. Il trouva dans pluſieurs ſépultures des corps enveloppés de draps de coton, &

dont un étoit embaumé. Au deſſus de chaque tombeau il y avoit une planche chargée de figures d'animaux; auprès de quelques-uns ſe voyoit même le portrait du défunt avec divers ornements.

L'Amiral ayant, le jour après, retenu à ſon bord pluſieurs des naturels du pays, pour tirer d'eux de nouveaux éclairciſſements, les autres crurent qu'il le faiſoit par cupidité & pour les mettre à rançon. Ils lui envoyerent donc des Députés, chargés de lui remettre deux jeunes porcs pour la liberté des priſonniers. L'Amiral leur fit comprendre que leurs Compatriotes retenus à bord, n'étoient pas captifs, qu'ils ſeroient renvoyés inceſſamment, & qu'ainſi il ne falloit point de rançon. Il acheta les porcs, & les Députés retournerent très-contents à terre.

Sur le pont où l'on mit les porcs, il y avoit un chat ſauvage, de couleur cendrée, & grand comme un petit levrier; il avoit été pris par un matelot après lui avoir coupé une patte. Cet animal eſt auſſi léger & auſſi prompt qu'un écureuil; &, comme celui-ci, il ſaute d'arbre en

en arbre, ſe ſuſpendant quelque fois avec ſa queue à une branche, ſoit pour ſe repoſer ou pour ſon plaiſir. A peine les porcs l'eurent-ils apperçu, que tranſis de peur ils chercherent à lui échaper. Mais on en ſaiſit un, qu'on mena au chat. Celui-ci entortilla auſſitôt le muſeau du porc de ſa queue, & s'accrocha en même tems avec ſes pattes de devant à ſa tête, tellement qu'il l'auroit tué infailliblement, ſi l'équipage ne l'en avoit pas empêché. On dit qu'en Eſpagne les loups s'y prennent de la même manière, pour achever leur proie.

Au bout de quelques jours de navigation, l'Amiral mouilla l'ancre à l'embouchure d'une rivière, & envoya quelques ſoldats à terre. Mais une multitude d'Indiens armés s'oppoſa à leur deſcente. Plus de cent entrerent dans la mer juſqu'à la ceinture, menaçant de leurs lances, ſonnant du cors, battant une eſpèce de caiſſes de tambour, jettant de l'eau aux Eſpagnols, & crachant vers eux, en marque de mépris & de haine, des herbes machées. Les Eſpagnols avoient ordre de ſe tenir dans les bornes d'une modération circonſpecte. Comme

ils ne rendirent donc pas insulte pour insulte, & qu'ils se contenterent de regarder ce jeu guerrier à une distance convenable, les assaillants se lasserent enfin de leur manege infructueux; & au lieu de se battre, les deux partis ouvrirent bientôt entr'eux un trafic où les Espagnols se procurerent seize plaques d'or, de la valeur de 150 Ducats, en échange de quelques sonnettes. Pourquoi les hommes ne se conduisent-ils pas toujours comme faisoient les Espagnols dans cette rencontre! Ils s'épargneroient bien des chagrins & des malheurs.

De tems à autre — sur-tout quand on a affaire à des gens absolument destitués de raison — il peut bien arriver, que notre indulgence soit mal interprêtée & qu'elle manque son but. Alors il est sans doute permis de se mettre à l'abri des insultes de ces hommes déraisonnables, même en employant, s'il le faut, des moyens violents. En ce cas nous devons seulement avoir soin, que notre ressentiment ne dégénere pas en colere & en vengeance, mais qu'il se renferme dans les bor-

bornes d'une juſte défenſe. C'eſt de quoi Colomb nous a donné auſſi un exemple qui peut ſervir de modèle.

Dès le lendemain les Sauvages commencerent à regarder la patience que les Eſpagnols avoient oppoſée à leurs bruſqueries, avec d'autres yeux qu'ils n'auroient dû. Ils la prirent pour de la timidité, & dans cette ſuppoſition ils lacherent bride à leur pétulance, ſi bien que quand la chaloupe voulut approcher de nouveau, ils lui lancerent des Zagaies. Les Eſpagnols ne purent donc ſe diſpenſer de leur prouver qu'ils ne manquoient ni de courage ni de forces, pour leur tenir tête. L'Amiral fit tirer un coup de canon; & comme en même tems un des ſauvages qui attaquoient, fut bleſſé par une flêche qu'on lui avoit tirée, ils s'enfuirent tous, & les Eſpagnols ſe contenterent de deſcendre à terre, ſans vouloir nuire davantage aux fuiards.

On les invita, au contraire, par des ſignes, à revenir: & cette invitation fut acceptée, parce qu'ils étoient maintenant convaincus, que les Etrangers blancs ne vouloient pas leur

faire du mal, quoiqu'ils en euſſent les moyens. Ils quitterent donc les armes, retournerent au rivage, & échangerent leurs plaques d'or paiſiblement & en toute amitié.

L'Amiral, après s'être informé de la nature de ce pays, ainſi que de ſes habitans & de ſes productions, remit à la voile, & continua de gouverner le long de la côte, eſpérant toujours trouver le détroit qu'il cherchoit. Dans cette courſe il arriva enfin dans une baie qui formoit un port également ſûr & ſpacieux. Les Indiens y avoient bâti une ville aſſez grande, qui étoit très-peuplée, & environnée de terres bien cultivées. Colomb nomma cet endroit *Porto-Bello*, à cauſe de ſon beau port; le voici ſur la Carte.

Les habitants de cette ville ſe montrerent très-pacifiques, & apporterent du fil de cotton fin, ainſi que toute ſorte de vivres, qu'ils troquerent avec plaiſir contre des cloux, des aiguilles, des ſonnettes, & autres bijoux ſemblables.

Huit milles plus loin, Colomb ſe trouva dans les environs où eſt aujourd'hui la ville de

Nom-

Nombre de Dios, que vous voyez là, ſur la Carte. Le Gros tems l'obligea de s'y arrêter quelques jours; & il employa ce tems à faire réparer ſes vaiſſeaux, qui étoient fort endommagés. Enſuite il remit en mer; mais le mauvais tems l'obligea bientôt d'entrer de nouveau dans un petit port, qu'il nomma *El Retrette*, ou la retraite.

Les habitants de cette contrée parurent d'abord auſſi fort affables: mais la conduite offenſante de quelques matelots excita leur reſſentiment. Pleins de confiance en leur grand nombre qui augmentoit continuellement, ils ſe diſpoſèrent à une attaque générale, eſpérant ſans doute de s'emparer des vaiſſeaux. L'Amiral employa alternativement la douceur & les menaces, pour les engager à ſe déſiſter de leur deſſein; mais voyant l'un & l'autre moyen ne produire aucun effet, il fit tirer un coup de canon à poudre ſeulement, ſe flatant que le ſeul bruit les feroit reculer d'effroi. Mais il ſe trompoit. S'appercevant que ce tonnerre ne faiſoit pas du mal, ils en devinrent plus inſolents, répondirent par de

grands cris, frapperent les arbres avec leurs bâtons, & témoignerent ainſi tout leur mépris pour le vain bruit de l'artillerie.

L'Amiral ſe vit donc obligé de leur faire ſentir ce que c'étoit que ce bruit. Il fit tirer à boulet vers une colline où les Indiens s'étoient aſſemblés en foule; l'effet meurtrier du boulet leur prouva que ce tonnerre ne laiſſoit pas de tuer; ils furent ſaiſis de frayeur, & ſe ſauverent dans les forêts.

Ces Indiens étoient de tous ceux qu'on avoit encore vus, les plus beaux & les mieux faits. Ils avoient la taille fine & les membres bien formés, ſans être défigurés par ces larges panſes qu'on voyoit aux autres habitants de ces contrées. Il y avoit dans ce port quantité de gros *Alligadors* (animal que je vous ai déja fait connoître) qui, quand ils ſe ſentent preſſés de ſommeil, vont ſe repoſer à la côte. Ils rendoient une ſi forte odeur de Muſc que l'air en étoit tout rempli; & quoiqu'ils paruſſent timides quand on les attaquoit, ils cherchoient pourtant quelque fois à attraper un homme pour le manger.

Co-

Colomb déſeſpérant enfin de trouver un paſſage pour aller de l'Océan Atlantique dans la Mer du Sud, & ſe voyant en même tems contrarié par les vents les plus impétueux, prit le parti de retourner ſur ſes traces, & de gagner une Contrée, appellée *Veragua*, où, ſuivant le témoignage uniforme des Sauvages, ſe trouvoient les plus riches mines d'or. Cette contrée auſſi eſt marquée ſur notre Carte; la voila!

Une tempête furieuſe qui dura pluſieurs jours, & une grande diſette de vivres ſe réunirent pour rendre cette navigation une des plus pénibles & des plus périlleuſes. Toutes les proviſions de bouche, qui leur reſtoient au bout des huit mois qu'ils avoient déja tenu la mer, conſiſtoient en quelque peu de biſcuit, tellement gâté par l'air chaud & humide de ce climat, que nous autres aimerions mieux ſouffrir la faim toute une journée, que de recourir à un aliment auſſi dégoûtant. Ce biſcuit ſembloit vivant, tant il étoit plein de vers: & ceux qui en mangoient, croyoient avaler un amas d'inſectes plutôt que du pain.

Mal-

Malgré cela ils ſe bourroient avidement de ce déteſtable met, ne prenant d'autre précaution que celle de ſe retirer dans un coin obſcur, afin de ne pas voir ce qu'ils mettoient dans la bouche. Voilà, mes Enfants, à quoi les hommes peuvent être reduits par la faim, que vous ne connoiſſez encore, Dieu merci, que de nom!

Dans le même tems on vit les vaiſſeaux entourés d'une grande quantité de Requins.

CHARLOTTE. Qu'eſt-ce?

JEAN. Des poiſſons! Ne ſais-tu plus ce que M. B... nous en a raconté, lorsque nous étions à l'Hiſtoire naturelle?

CHARLOTTE. Oh, il y a déja ſi long-tems!

LE PERE. Dis lui donc, mon Ami, ce que tu en as retenu.

JEAN. Allons; — d'abord c'eſt un très-grand poiſſon, peut-être plus long (*) que cette chambre; & en même tems fort gros. Et puis il a auſſi une gueule monſtrueuſe, armée

(*) Il s'en trouve, dit-on, qui ont 20 à 30 pieds de long.

armée en haut & en bas de trois rangs de dents qui ſe croiſent, & avec lesquelles il vous coupe un bras, ou une jambe, ou la tête, comme on feroit avec une hache. Avec cela il a auſſi une forte queue qu'il agite ſans ceſſe, & dont les coups ſont capables de caſſer bras & jambes à celui qui en eſt atteint, & même de le tuer tout roide.

Frédéric. Oui-dà! C'eſt donc une bête bien affreuſe.

Le Pere. Et bien vorace! Son avidité lui fait engloutir tout ce qu'on lui préſente, même des crocs de fer & des haches. Un Voyageur rapporte dans ſes Mémoires, qu'ayant jetté un jour par deſſus le bord un homme mort, enſeveli dans une pièce de groſſe toile, comme cela ſe pratique en mer, où l'on ne peut enterrer les cadavres, on prit le lendemain un requin, dans le ventre duquel on retrouva le corps de cet homme tout entier & avec ſon envelope. La chair de ce poiſſon ſent l'huile & eſt de mauvais goût; malgré cela les Negres d'Afrique en mangent avec plaiſir. Pour la rendre plus appétiſſante, ils l'expoſent au

ſo-

ſoleil pendant une huitaine de jours, jusqu'à ce qu'elle ſe corrompe & commence à puer.

CHARLOTTE. Fi!

LE PERE. Les ſuperſtitieux compagnons de Colomb regarderent l'apparition de ces monſtres marins comme une choſe de mauvais augure. Cependant en dépit de leurs craintes & de leur éloignement pour la chair rance des requins, ces gens affamés en mangerent avidement, parce qu'enfin elle valoit encore mieux que leur déteſtable biſcuit.

FERDINAND. Mais comment pouvoient-ils les prendre?

LE PERE. Rien de plus facile; on n'a qu'à profiter de leur avidité, par laquelle, ainſi que quelques hommes par leurs paſſions, ils ſe laiſſent conduire à leur perte. Comme ils happent tout ce qu'on leur jette, les matelots ne mettoient qu'un morceau de drap rouge à un hameçon attaché à une chaîne de fer, & le jettoient dans la mer. Auſſitôt quelque Requin ardent à la proie venoit s'y prendre, & puis au moyen de la chaîne on l'enlevoit dans le vaiſſeau. On en prit un, qui renfermoit

moit dans ſon eſtomac une tortue encore en vie, & qui, quand on l'eut tirée de ſa priſon, ſe mit à marcher ſur le tillac. Dans un autre on trouva la tête d'un autre Requin, que les Matelots peu auparavant avoient jettée dans la mer: par où il paroît qu'ils ne font point ſcrupule de ſe dévorer les uns les autres.

En voilà aſſez du Requin; demain nous reviendrons à notre Colomb!

DIX-SEPTIEME RÉCIT.

LE PERE.

Avant d'arriver au Veragua ſi vanté pour ſes mines d'or, Colomb qui y faiſoit route, fut ſouvent obligé par le gros tems de jetter l'ancre dans d'autres endroits de la côte, afin de laiſſer paſſer les bourrasques.

Dans une de ces contrées une choſe aſſez ſingulière frappa ſa vue: les habitants, au lieu de demeurer par terre, avoient conſtruit leurs maiſons en l'air.

FRÉ-

Frédéric. Eh, comment le pouvoient-ils?

Le Pere. Ils s'y prenoient à peu près comme on dit que la Reine Sémiramis avoit autrefois conſtruit ſes jardins bien au deſſus de la ſurface de la terre; tu te le rappelles ſans doute?

Frédéric. Oh, oui; les Jardins ſuſpendus!

Le Pere. Eh bien, mon Ami, de la même manière qu'on faiſoit alors poſer des terraſſes & des jardins entiers ſur des voûtes élevées, ces Sauvages avoient bâti leurs cabanes ſur les branches des grands arbres, en ſorte qu'en effet ils ne demeuroient pas ſur la terre, mais en l'air comme les oiſeaux.

Charlotte. Mais pourquoi cela?

Le Pere. Peut-être qu'ils ne ſe croyoient pas, par terre, en ſûreté contre les inondations, les bêtes féroces, ou leurs ennemis.

Charles. Et comment y montoient-ils?

Le Pere. Sur des échelles, qu'ils avoient auſſitôt ſoin de retirer à eux, moyennant quoi ils fermoient l'accès à tout autre.

Theophile. Ils avoient de l'eſprit!

Le

Le Perr. On aborda enfin heureuſement à Veragua, & les tréſors que les Compagnons de notre ami y eſpéroient trouver, leur en faiſoient déja venir l'eau à la bouche. On mouilla dans l'embouchure d'une rivière, à laquelle l'Amiral donna le nom de *Bélem* ou *Bethléem* (*). Mais après avoir appris de quelques habitants dont on avoit d'abord fait la connoiſſance, qu'à la diſtance de quelques journées en remontant la rivière, on ſe trouveroit à la réſidence de leur Roi, qu'ils appelloient *Quibio*, ou ſuivant d'autres Hiſtoriens, *Quibia*, on réſolut de s'y rendre. En conſéquence l'Amiral fit marcher devant, ſon frère Barthelémi avec les Barques, pour complimenter Sa Majeſté Indienne. Averti de l'arrivée des Blancs, ce Prince vint au devant de Barthelémi, & l'entrevue ſe paſſa avec beaucoup de civilité de part & d'autre.

Le

(*) Parce qu'il y étoit arrivé le jour *Des Rois*, auquel les Mages entrerent dans Bethléem.
Addition du Traducteur.

Le lendemain Sa Majeſté voulut bien faire une viſite à l'Amiral lui-même. Celui-ci la reçut avec les égards dûs à ſon rang, & moyennant un préſent de quelques colifichets d'Europe, il eut bientôt acquis toute ſon amitié.

Cependant Dom Barthelémi s'étant ſoigneuſement informé des mines d'or, prit avec ſa troupe le chemin qu'on lui avoit indiqué. Arrivés ſur les lieux, ils trouverent bientôt de l'or à fleur de terre auprès des racines de gros arbres: & il ne leur fallut pas d'autres preuves, que le ſol cachoit dans ſon ſein en abondance ce précieux métal. Après avoir ramaſſé ces grains épars, ils revinrent porter à l'Amiral l'agréable nouvelle du ſuccés de leurs recherches.

Colomb affermi par-là dans le deſſein qu'il avoit déja conçu de fonder une Colonie dans cette contrée, donna auſſitôt ſes ordres pour conſtruire, non loin de l'embouchure de Bélem, les maiſons néceſſaires. L'ouvrage fut pouſſé en toute diligence; & ſous peu de tems les maiſons parurent achevées. Elles étoient de bois, & couvertes de feuilles de Palmier.

Co-

Colomb pour former cette Colonie, choiſi tdans ſon équipage 80 hommes auxquels il donna pour Chef ſon propre frère, Dom Barthelémi. Il eut ſoin de les pourvoir de tous les inſtruments & de toutes les autres choſes qu'il leur falloit pour leur ſûreté & pour les commodités de la vie, leur laiſſant ſur-tout quantité d'outils pour la pêche, parce que les eaux de cette contrée étoient fort poiſſonneuſes. Entr'autres poiſſons d'un goût exquis, on y trouvoit une ſorte de Sardines, ou d'Anchois, que les Sauvages prenoient d'une manière aſſez ſingulière. Ces poiſſons, quand ils ſe ſentent pourſuivis par d'autres, ont coûtume de s'élancer hors de l'eau & de ſe jetter ſur des lieux ſecs. En conſéquence de cette obſervation, les Indiens couvroient donc le milieu de leurs canots avec des feuilles de Palmier, & faiſoient, en traverſant la rivière, grand bruit avec leurs avirons; les poiſſons trompés par l'apparence, prenoient le canot pour la terre, y ſautoient ſans défiance, & — les voilà pris!

Tout étant arrangé, & l'Amiral ſongeant déja à retourner en Eſpagne, il apprit à ſon

grand étonnement, que le Roi Quibio jaloux de l'établiſſement que les Européans venoient de faire ſur ſes terres, avoit formé le projet de bruler les maiſons de la Colonie. Il délibéra avec ſon frère ſur les moyens de détourner ce malheur; & tous deux ſe crurent dans la néceſſité indiſpenſable, de prévenir l'attaque & de s'aſſûrer de la perſonne même du Cacique. Réſolution qui eut les ſuites les plus funeſtes.

Dom Barthelémi ſe chargea de la mettre à exécution. Accompagné d'un aſſez grand nombre de Soldats, il marcha droit à la ville de Veragua, près de laquelle la maiſon du Cacique étoit ſituée ſur une colline ſolitaire. A ſon approche, Quibio le fit prier de ne pas venir jusqu'à ſa maiſon, parce qu'il vouloit lui-même aller au devant de lui. Sur ce meſſage, Dom Barthelémi ne prit avec lui que cinq hommes, ordonnant aux autres de le ſuivre à une certaine diſtance, & dès qu'ils entendroient tirer un coup de fuſil, de ſe porter promptement en avant, pour inveſtir la maiſon, & empêcher que perſonne n'échappât.

Le

Le Cacique avance; mais au moment qu'il veut recevoir ſon hôte, il ſe voit — fait priſonnier. Sur le ſignal convenu, les Eſpagnols accourent & environnent la maiſon: & tous ceux qui y ſont, ſubiſſent le ſort de leur Maître, ſans faire la moindre réſiſtance.

Quelques-uns. O ſi!

Le Pere. O ſi! dis-je avec vous, mes Enfants; & je me laiſſerois volontiers faire je ne ſais quoi, ſi je pouvois effacer cette ſeconde tache de l'hiſtoire de notre Ami ſi noble pour tout le reſte, & de ſon frere d'ailleurs ſi noble auſſi. Mais —

Didier. Mais le Cacique avoit pourtant le premier uſé de perfidie, & on ne voulut que le mettre hors d'état d'effectuer ſes mauvais deſſeins!

Le Pere. Cela eſt bien vrai, mon Ami; mais qui avoit donné aux Eſpagnols le droit de s'établir ſur ſes terres ſans ſon conſentement?

Didier. Perſonne!

Le Pere. Et qui peut faire un crime à un Souverain, de ce qu'il ne veut pas ſouffrir dans

ſes Etats des Etrangers qu'il prévoit pouvoir devenir dangereux pour lui & pour ſes ſujets; qui?

Didier. Perſonne!

Le Pere. Où étoit donc la grande injuſtice dont les Eſpagnols croyoient avoir à ſe plaindre, & qui eût pu les autoriſer à violer ainſi les droits ſacrés de l'hoſpitalité?

Tout ce que je puis répondre à cela pour excuſer Colomb, c'eſt qu'il avoit peut-être une bonne intention en fondant cette Colonie; qu'il croyoit peut-être que, ſous la direction de ſon frère, elle ſerviroit à civiliſer les naturels du pays, & à en faire des Adorateurs du vrai Dieu; que peut-être il ne voulut donc s'aſſurer de la perſonne du Roi que pour entamer avec lui une négociation, & gagner ſon cœur par des témoignages d'amitié. Si telle étoit ſon intention, comme en effet nous avons ſujet de le croire, il faut, à la vérité, convenir qu'elle étoit noble: mais le moyen qu'il employa pour la réaliſer, n'en fut pas moins injuſte & indigne au ſuprême degré de la ſageſſe d'un homme d'ailleurs ſi humain.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, avec cette action précipitée commença pour lui une nouvelle ſuite de diſgraces, qui s'eſt étendue jusqu'à la fin de ſa vie. Ecoutons quelles furent ces diſgraces.

Le Cacique priſonnier devoit être conduit à bord des vaiſſeaux, les mains & les pieds liés. La Barque part; il fait nuit; le priſonnier attaché avec une corde au bateau, ſe plaint des douleurs qu'il ſouffre à ſes mains trop fortement ſerrées contre le bois: & ſon conducteur eſt aſſez compâtiſſant pour le détacher, toute fois avec la précaution de le tenir en liſſe, & ſans lui délier les mains ni les pieds. Le Cacique n'en ſaiſit pas moins le moment de ſe précipiter dans les flots, & en s'élançant il entraîne même ſon garde. En vain cherche-t-on à le repêcher; ſon habileté à nager & l'obſcurité de la nuit le firent promptement diſparoître des yeux de ceux qui le pourſuivoient, & il leur échappa heureuſement. Comment il ait fait pour nager, ayant les mains & les pieds liés, c'eſt ce qui eſt difficile de concevoir à nous autres Européans

peu exercés, & qui pouvons ſi peu même avec nos membres libres.

La rapacité des Eſpagnols profita de cet incident, pour s'emparer du bien du Cacique avec quelque apparence de juſtice, lui faiſant un crime d'avoir ſaiſi l'occaſion de ſe mettre en liberté. On pilla donc ſa maiſon, & on ſe partagea l'or qui s'y trouvoit, & qui valoit trois cent Ducats.

Cependant Quibio ſe mit en devoir de tirer vengeance de ſes oppreſſeurs. Il vint fondre avec des cris épouvantables ſur la Colonie, qui ne s'y attendoit pas, parce qu'il avoit marché à travers un bois épais, lançant une grêle de flêches ardentes par leſquelles il eſpéroit mettre le feu aux toits combuſtibles des maiſons nouvellement bâties. Mais l'éloignement étoit trop grand pour qu'il pût atteindre ſon but. Il s'enſuivit un combat opiniâtre, qui auroit fini par la deſtruction de toute la Colonie, ſi le courage & l'intrépidité de Dom Barthelémi ne l'avoient pas ſauvée. Avec une petite partie de ſes gens il chargea l'ennemi ſi vigoureuſement, qu'il l'enfonça & le mit en fuite.

Ce

Ce combat fut très-meurtrier pour les Indiens; mais du côté des Eſpagnols il y en eut auſſi un de tué & pluſieurs de bleſſés. Parmi les derniers ſe trouvoit Dom Barthelémi lui-même, frappé d'une flêche au milieu de l'eſtomac: mais le coup n'étoit pas mortel.

On eſpéroit par cette victoire avoir fait perdre au Cacique le courage de ſe porter à de nouvelles hoſtilités: mais on s'abuſoit. Plus furieux que jamais, il ne reſpiroit que vengeance, & ſans doute la Colonie en ſeroit devenue à la fin la victime, ſi les Eſpagnols voyant le danger qui les menaçoit, n'avoient pas déclaré unanimement, qu'ils aimoient mieux ſe confier aux flots, quelque mauvais que fût l'état du vaiſſeau qu'on leur avoit laiſſé, que de reſter dans un lieu où ils couroient tous les jours riſque d'être immolés à la vengeance cruelle d'un ennemi implacable. L'Amiral averti de ce qui ſe paſſoit, ſe vit donc obligé de les faire venir, dans une Chaloupe amarrée entre deux Canots, à bord de ſon propre vaiſſeau, parce que le quatrième n'étoit plus qu'un bris abſolument inutile. On l'abandonna

donc, & les trois autres, qui étoient auſſi très-endommagés, mirent à la voile.

L'Unique déſir de l'Amiral fut alors, de pouvoir au moins arriver avec ces méchants bâtiments à l'île Eſpagnole: car on voyoit bien l'impoſſibilité de les faire ſervir à tout le voyage pour retourner en Europe. Mais on diroit que tous les élements avoient conjuré la perte de ce grand homme. Des ouragans continuels, rendus plus terribles encore par les affreux orages ſi fréquents dans ces régions, remuerent l'Océan jusqu'au fond, & balloterent les vaiſſeaux avec tant de furie que l'équipage étourdi en perdit la tête. En vain Colomb voulut faire les diſpoſitions que lui ſuggéroit ſon expérience: on n'entendoit pas ce qu'il ordonnoit, & ſi on l'entendoit, la perplexité & l'épuiſement où l'on étoit, empêchoient l'exécution de ſes ordres. Ainſi un de ſes vaiſſeaux périt, lorsqu'il étoit encore ſur les côtes de la Terre ferme, & les deux autres avoient fait tant de voies d'eau, que les forces réunies des équipages & le jeu continuel

nuel des pompes, ſuffiſoient à peine pour les tenir à flot.

Dans cette ſituation déſolante, Colomb fit gouverner vers l'île de Cuba, eſpérant qu'il y pourroit faire faire à ſes navires les réparations les plus urgentes. Mais il fallut renoncer à cette eſpérance auſſi. Une nouvelle tempête furieuſe le rejetta loin des côtes de cette île déja en vue, & dans ce coup de vent les deux vaiſſeaux ſe choquerent avec tant de violence, que tous ceux qui y étoient crurent toucher au dernier moment de leur exiſtence.

Cependant il plut à la Providence, de prolonger encore la pénible vie de Colomb, pour exercer ſa vertu à de plus rudes épreuves.

Les joints des vaiſſeaux réſiſterent à ce choc: & comme ſur ces entrefaites on avoit gagné la côte de la Jamaïque, l'Amiral réuſſit à faire échouer ſes navires au moment qu'ils alloient couler à fond. Par cette habile manœuvre il ſauva ſa vie, ainſi que celle de ſes compagnons.

Henri. Mais, Ciel! comment ſe tirera-t-il de là, s'il n'a plus de vaiſſeaux?

Le Pere. Il laiſſe ce ſoin à la Providence, ſe contentant lui-même de faire ce que le danger préſent rendoit indiſpenſable.

Il n'étoit plus queſtion de ſonger à radouber les vaiſſeaux, car ils étoient totalement ruinés. Néanmoins il étoit important pour les vues de l'Amiral, qu'ils ne fuſſent pas mis en pieces, parce que deux raiſons lui faiſoient juger qu'il valoit mieux reſter avec ſes malheureux équipages ſur ces débris, que d'aller demeurer à terre. Prémiérement ils y étoient plus en ſûreté contre toutes les attaques des naturels du pays; & en ſecond lieu Colomb pouvoit, de cette manière, mieux empêcher ſes gens d'inſulter & de porter à des hoſtilités les habitants, dont l'amitié étoit pour lui une choſe de la dernière importance. Il fit donc étayer le mieux poſſible, & des deux côtés, les vaiſſeaux échoués; & après avoir fait conſtruire des barraques ſur les ponts, il défendit à ſes gens d'aller à terre.

Bien-

Bientôt nombre d'Indiens vinrent ſe rendre à bord; & comme par ordre de Colomb on les reçut fort civilement, ils montrerent à leur tour beaucoup de confiance & d'affection envers ces Etrangers, & apporterent des vivres en abondance pour les troquer contre les joujoux connus. Ils donnoient avec plaiſir deux oies pour une feuille de clinquant, un pain fait de racines de Manioc pour un grain de verre, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux pour une ſonnette.

Cependant Colomb délibéra avec ſes amis ſur les moyens de ſe dégager de cette île. Un ſeul ſe préſenta à leur eſprit, celui d'informer le Gouverneur de l'Eſpagnole de leur détreſſe, & de le prier d'envoyer un vaiſſeau les prendre à ſon bord. Mais la queſtion fut alors de ſavoir, comment ils lui feroient parvenir cette information. Il ne leur étoit pas reſté une ſeule chaloupe; & cependant de la Jamaïque à l'Eſpagnole, comme cela ſe voit ſur notre Carte, il y a plus de trente lieuës. Voilà donc un mal, auquel il étoit difficile de trouver rémede.

Il fut pourtant trouvé. Colomb par ſa douceur & ſa droiture s'étoit tellement concilié l'amour des naturels du pays, qu'il conſentirent à lui vendre de leurs canots. C'étoient, ſans doute, de bien pauvres bateaux, & qui ne méritoient pas même le nom de barques, n'étant que des troncs d'arbres creuſés, informes, mal travaillés, & tout au plus propres à nager le long du rivage. Le moindre grain de vent les feroit chavirer, la moindre vague les couvriroit.

Mais en dépit du risque de la vie que l'on couroit évidemment en entreprenant avec d'auſſi miſérables nacelles un ſi long voyage, il ſe trouva parmi les compagnons de Colomb deux hommes courageux & déterminés à expoſer leur vie, pour ſauver, s'il étoit poſſible, l'Amiral & ſa troupe infortunée. L'un s'appelloit *Mendez*, & l'autre *Fieski:* celui-là Eſpagnol, & celui-ci Génois. C'eſt avec plaiſir, mes Enfants, que je vous ai fait connoître les noms de ces braves gens; leur courage & leur attachement pour le grand homme ſous lequel ils ſervoient, les rendent dignes de-

de paſſer de bouche en bouche jusqu'à la poſtérité la plus reculée. Chacun d'eux s'embarqua dans un canot particulier, accompagné de ſix Eſpagnols & de quelques Sauvages pour le ſervice des rames. On convint qu'auſſitôt qu'ils auroient eu le bonheur d'aborder à l'Eſpagnole, Fieski reviendroit en avertir l'Amiral tandis que Mendez iroit par terre à St. Domingue s'acquiter de ſa commiſſion près du Gouverneur.

Ils partirent donc, ſuivis des vœux les plus ardents que les Eſpagnols qui reſterent, faiſoient pour leur heureux voyage. Mais après avoir déja vogué pendant deux fois vingt-quatre heures par une chaleur inſupportable, ſuivant toujours la direction qui leur étoit préſcrite, ils commencerent à craindre de s'être écartés de la véritable route, & d'être entrés dans la grande mer bien au-delà de l'Eſpagnole. Vous pouvez imaginer, combien cette obſervation devoit être effrayante pour eux, vû ſur-tout, qu'ils avoient déja conſommé toute leur proviſion d'eau douce, & qu'ils ſe ſentoient également tourmentés par la ſoif &

par

par l'épuiſement de leurs forces. Quelques-uns des Sauvages tomberent évanouis & moururent; tous les autres enviſageant leur propre ſort dans celui de ces infortunés, ſe livrerent au déſeſpoir & ne rendirent par-là leur ſituation que plus triſte. Le ſeul ſoulagement qu'ils pouvoient ſe procurer dans cette détreſſe, étoit de ſe remplir la bouche d'eau de mer, pour raffraîchir la langue: mais ce foible ſecours ne faiſoit qu'exciter davantage leur envie de ſe désaltérer.

Dans cet état terrible un rayon d'eſpérance vint tout-à-coup réchauffer leurs cœurs engourdis. Il étoit nuit, & la lune, au moment qu'elle parut ſur l'horizon, leur fit appercevoir du côté où elle ſe levoit, une élévation qu'ils reconnurent pour être un rocher. Cette vue leur fit eſpérer d'être dans le voiſinage de quelque île, & cette eſpérance leur rendit aſſez de force, pour tâcher d'y arriver à force de rames. Ils réuſſirent; mais que trouverent-ils en abordant? Hélas, un rocher ſtérile & abſolument nu, n'offrant rien à manger ni à boire. Quelle terrible obſervation!

Néan-

Néanmoins ils deſcendirent de leurs canots, & parcoururent cette île, ou plutôt cette maſſe de pierre, le déſeſpoir dans le cœur. Il parut alors de nouveau, combien on a tort de déſeſpérer, même lorsqu'il faut abſolument renoncer à toute reſſource humaine, du ſecours plus puiſſant de la Providence divine, qui ordinairement eſt prête à-venir à notre aide au moment même que nos beſoins ſont les plus preſſants. Qui auroit penſé, que Dieu eût deſtiné ce même roc, à fournir à ces gens tourmentés par la ſoif ce qui ſeul pouvoit prevenir leur perte? Et cependant il en étoit réellement ainſi. Les creux de ces rochers contenoient une riche proviſion d'eau de pluie, auſſi claire & fraîche que celle d'une citerne. Mais à la découverte de ce tréſor on oublia malheureuſement le ſage précepte de la modération. On ſe jetta avidement deſſus; on but, & — on but trop. Quelques uns d'entr'eux payerent cette intempérance de leur vie, & tous les autres s'en trouverent bien mal. Ceux-là après avoir bû outre meſure, tomberent roide morts; ceux-ci en attraperent des fievres, la conſomp-

tion ou l'hydropiſie. Tant il eſt vrai, que l'excès change même les aliments les plus ſimples & les plus ſains en poiſon, & que l'imprudence des hommes transforme ſouvent les meilleurs dons du Ciel en malédiction!

Cependant voilà le plus grand & le plus preſſant beſoin de nos Aventuriers ſatisfait; mais la grande queſtion étoit toujours encore, comment faire pour le reſte? Heureuſement on trouva auſſi ſur le rivage de cet îlot quelques poiſſons qui y avoient été jettés par la mer. Comme ils ſuffiſoient pour appaiſer la faim de toute la troupe, les deux conducteurs réſolurent de lui faire prendre quelque repos dans cette ſolitude durant la chaleur du jour, & de ne remettre en mer que vers le ſoir, incertains s'ils trouveroient enfin le pays qui étoit l'objet de leur eſpérance. Laiſſons les repoſer; demain nous tâcherons de ſavoir la ſuite de leurs aventures.

Quelques-uns à la fois. O mon bon Papa, dis-nous ſeulement encore, s'ils y ſont arrivés ou non!

D'autres. O oui, mon Papa! Je t'en prie!

Le Pere. Allons, il faut donc bien interrompre le repos de ces pauvres gens, & les faire rembarquer.

Ils ni le firent, comme je l'ai dit, que vers le ſoir. Après avoir ramé toute la nuit au clair de la lune, ils aborderent enfin à leur joie inexprimable à la côte occidentale de l'Eſpagnole. —

Pierre. Eſt-ce là tout?

Le Pere. Tout.

Tous. Oh!

DIXHUITIEME RÉCIT.

Ca, mes Enfants, leur dit le Père le lendemain en continuant ſon récit, retournons de l'Eſpagnole où nous débarquâmes hier heureuſement les deux braves hommes, Mendez & Fieski, à la Jamaïque, pour voir ce qui en attendant pourra être arrivé à notre Colomb. Mon cœur me dit, que nous pourrions bien le perdre ſous peu de tems; ainſi mettons à

profit les moments qu'il nous eſt encore permis de paſſer avec lui.

Théophile. O, il ne mourra pas encore, j'eſpere?

Charlotte. O non, mon petit Papa, de grace! Ou bien je vais me ſauver.

Frédéric. Et moi auſſi!

Le Pere. *(Avec gravité.)* Mes Enfants, en perdant ce que nous aimons, nous avons beau faire la grimace; il n'en arrive pas moins ce qui eſt écrit dans les décrets de l'Eternel. Ainſi donc, au lieu de rechigner dans de telles occaſions, il vaut beaucoup mieux ſe tenir préparés à toute occaſion, afin d'être en état de ſupporter même les événements les plus fâcheux — s'il faut paſſer par là — avec une réſignation parfaite. —

Jour par jour les Compagnons de Colomb fixoient leurs regards, avec un déſir inquiet, ſur la région par où Fieski, conformément à ſa promeſſe, devoit revenir avec l'agréable nouvelle, que ſon camarade étoit heureuſement arrivé à l'Eſpagnole. Mais ils ne faiſoient que fatiguer leurs yeux; Fieski ne paroiſſoit pas.

Con-

Conrad. Eh, pourquoi auſſi ne venoit-il pas?

Le Pere. Le ſais-je? Ne ſommes-nous pas de retour à la Jamaïque, & puis-je porter ma vue de là jusqu'à l'Eſpagnole, pour ſavoir ce qui empêche le fidèle Fieski de venir réjoindre ſon chef?

Bref, il n'arrivoit pas, & les gens de Colomb en tomberent dans le déſe poir. Ils n'étoient que trop certains, que les deux Députés avoient péri dans leur entrepriſe hardie, & qu'ainſi toute eſpérance d'une délivrance poſſible s'étoit évanouie. L'air fut alors rempli de leurs cris de douleur; mais ce n'étoit pas là tout! Suivant le triſte ſort que Colomb avoit déja ſi ſouvent éprouvé, il fut cette fois auſſi regardé par eux comme l'unique cauſe de leur miſère commune, & tous maudiſſoient le moment où l'on s'étoit confié à la conduite d'un ſi téméraire Aventurier, prédeſtiné à porter guignon à ceux qui s'en étoit laiſſé perſuader. De ces plaintes & imprécations ils ſe porterent enfin à une revolte manifeſte. On cria, on peſta, on jura la mort de Colomb,

& il ſembloit que l'heure étoit venue, où ce grand homme, échappé de tant de dangers, alloit devenir la victime de l'aveugle fureur de ſes ſubalternes, & tomber ſous leurs coups meurtriers.

Il étoit retenu alors au lit par la goute, & une grande partie de ſon monde étoit également malade. Presque tous les autres s'étoient rangés du côté des deux chefs de la revolte, nommés *Porras* & qui étoient frères.

L'aîné d'eux, Monſtre dépouillé de tout ſentiment, vint trouver l'Amiral au lit, & lui demanda inſolemment, pourquoi il ne vouloit pas retourner en Eſpagne. Colomb, avec la douceur qui lui étoit ordinaire, lui répondit que quelque grande que fût ſon envie d'y retourner, il n'en étoit pas le maître; que s'il y avoit parmi ſes compagnons quelqu'un en état d'en indiquer le moyen, il s'y prêteroit avec bien du plaiſir; & qu'à cette fin il alloit auſſitôt aſſembler tous les Officiers, pour demander leur avis. Mais cette réponſe, toute raiſonnable qu'elle étoit, ne fit pas la moindre impreſſion ſur l'inſolent Porras; au contraire

traire il reprit encore plus brusquement, & déclara qu'il n'étoit plus queſtion de diſcourir, & que, quant à lui, il prétendoit partir à l'heure même; que ceux d'entre vous, cria-t-il aux Equipages aſſemblés, qui déſirent me ſuivre, avancent!

Ce mot fut le ſignal d'une revolte générale. La plupart paſſerent auſſitôt du côté de ce téméraire & crierent: Nous ſommes prêts à vous ſuivre. L'Amiral quoique tourmenté par la goute & affoibli par les ſoucis, ſauta à ces paroles au bas de ſon lit, pour mettre les rébelles à la raiſon: mais ſes domeſtiques qui craignoient avec raiſon qu'on ne le tuât, l'arrêterent. Ils firent la même violence à ſon frère Barthelémi qui, armé d'une demi-pique alloit ſe jetter au milieu des mutins, pour leur faire payer leur perfidie ſous les efforts de ſon bras. Cependant les rébelles s'emparerent de dix batelets que l'Amiral avoit achetés des Sauvages, & s'y embarquerent. Cela réduiſit au déſeſpoir les autres qui n'avoient pas pris part à la révolte; leur fidélité fut enfin ébranlée, & la plupart entrerent auſſi

dans les Canots, demandant à être emmenés.

Colomb, ſon frère Barthelémi & ſon fils Ferdinand eurent le chagrin mortel de n'être à cette abominable ſcène que des ſpectateurs oiſifs; ils ſe virent à la fin abandonnés de tout le monde, excepté les malades alités & quelques domeſtiques fidèles. Colomb les ayant fait venir à ſon lit, leur fit un diſcours où d'une manière touchante ils les remercia de cette preuve d'attachement qu'ils venoient de lui donner, les exhortant à perſévérer dans ces ſentiments loyaux, & à fixer leurs regards, dans l'eſpérance de voir bientôt la fin de leur miſère, ſur celui qui a promis de récompenſer la fidélité & la probité dans cette vie-ci & dans l'autre.

Cependant les Rébelles voguoient, au milieu de leurs cris joyeux, vers la pointe orientale de l'île, pour paſſer de là à l'Eſpagnole. Toutes les fois qu'ils deſcendirent à terre pendant cette navigation, ils volerent & maltraiterent par pure méchanceté les naturels du pays leur conſeillant en même tems de s'en pren-

prendre à l'Amiral qui, disoient-ils, étoit la seule cause de tout le mal que l'on se voyoit obligé de leur faire. Ils ajouterent, que si l'Amiral ne leur procuroit pas un dédommagement convenable, il leur étoit permis de le tuer, d'autant mieux qu'il n'avoit d'autre dessein que celui de les rendre malheureux; que s'ils avoient de l'esprit, ils le préviendroient.

C'est ainsi qu'ils aigrissoient l'esprit des Indiens contre leur Chef trahi & abandonné. Ensuite, s'étant rendus maîtres d'une troupe de ces Insulaires, ils les forcerent de s'embarquer avec eux pour la rame. Et puis ils se mirent en route.

Mais à peine eurent-ils fait quatre lieuës, qu'il se leva un vent contraire qui agita tellement la mer, que leurs misérables batelets commencerent à se remplir d'eau. Pour s'alléger — je frémis d'horreur en le rapportant — pour s'alléger, dis-je, ces cruels arrêterent de massacrer les Indiens & de les jetter à la mer. Ils procéderent à l'exécution de cet abominable projet. Quelques-uns de ces malheureuses victimes étoient déja immolées,

quand les autres de déſeſpoir ſauterent le bord & nagerent à côté des canots criant miſéricorde. Mais — abomination innouie! — lorsque fatigués de nager ils vouloient un moment tenir le bord des Canots pour ſe délaſſer, ces monſtres Européans — le pourrez-vous croire, mes Enfants? — leur coupoient les mains, les faiſant retomber ainſi & périr miſérablement. Il n'y en eut pas moins de dix-ſept qui furent ſacrifiés de cette manière barbare & qui ſurpaſſe toute croyance; & pas un n'auroit échappé à ce ſort affreux, ſi les Eſpagnols déſeſpérant de pouvoir aller plus loin, n'avoient pas pris le parti de retourner à la Jamaïque & d'employer le peu d'Indiens qui reſtoient, au travail des rames.

Effacez, mes Enfants, cette horrible hiſtoire de votre ſouvenir; ou ſi vous ne le pouvez pas, plaignez, toutes les fois que vous vous la rappellerez, la honte de l'humanité de ce qu'il y ait jamais eu de tels monſtres ſous figure humaine, qui ont pu étouffer à ce point tous les ſentiments de la compaſſion & de la charité! —

Co-

Colomb encore cette fois ne ſe démentit point. Il ſupporta ſon grand malheur avec ſa fermeté ordinaire, & quoique malade lui-même il pourvût avec une tendreſſe paternelle à ce que les infirmes qui étoient reſtés avec lui, fuſſent ſoignés le mieux poſſible. Le Ciel bénit ſes ſoins charitables; en peu de tems il eut la ſatisfaction de voir tous ſes malades rétablis.

Mais de nouvelles difficultés l'attendoient. Les Indiens, qui jusques-là lui avoient fourni des vivres, commencerent à craindre que ces Etrangers voraces ne vouluſſent ſe fixer chez eux & conſommer leurs productions. Cette appréhenſion & les mauvais traitements qu'ils avoient éprouvés de la part des Rébelles, remplirent leurs cœurs de crainte & d'horreur pour les Européans; & il en réſulta, qu'ils ceſſerent tout-à coup d'apporter des proviſions aux vaiſſeaux échoués. Triſte circonſtance!

Cependant les lumières de Colomb lui firent trouver un moyen de ſe tirer de ce terrible embarras; il en étoit redevable à ſes connoiſſances aſtronomiques. Prévoyant qu'il y auroit

roit inceſſamment une éclipſe de lune, il profita de cet événement, pour faire revenir les Inſulaires à leurs anciens ſentiments de reſpect & de bienveillance; & voici comment il s'y prit.

Il fit convoquer, par un Sauvage qu'il avoit amené de l'Eſpagnole, les Chefs des Naturels du pays, les avertiſſant qu'il avoit à leur communiquer une choſe de la plus grande importance. Quand ils furent venus, il leur fit, par l'organe de ſon trucheman, l'ouverture ſuivante:

„ Que lui & ſes Compagnons étoient des gens connoiſſant le Dieu qui avoit créé le ciel & la terre; que ce Dieu qui protégeoit les bons & puniſſoit les méchants, les puniroit auſſi, s'ils réfuſoient davantage de fournir à ſes Adorateurs des vivres pour ſubvenir à leurs beſoins; qu'en marque de la punition qui menaçoir leurs têtes, ils verroient dès le ſoir la lune ſe lever avec une face courroucée & rougie de ſang; & que par-là ils pouvoient juger des déſaſtres qui alloient les accabler, s'ils ne ſe hâtoient pas de leur fournir comme au-

pa-

paravant les choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance. "

Cette prédiction fut d'abord pour les Inſulaires un objet de riſée aſſez générale. Mais quand la lune, à ſon lever, parut en effet s'obſcurrir, & qu'ils virent que l'obſcurciſſement alloit toujours en augmentant, ce fut alors que la raillerie fit place à une conſternation univerſelle, & que les Sauvages criant & heurlant vinrent ſupplier l'Amiral d'intercéder pour eux auprès de ſon Dieu, à l'effet de détourner le châtiment qui les menaçoit, promettant ſaintement qu'à l'avenir ils ne le laiſſeroient plus manquer de vivres.

Colomb leur promit de faire ce qu'ils demandoient, & fut s'enfermer dans ſa chambre jusqu'au moment qu'il ſavoit que l'Eclipſe commenceroit à diminuer. Alors il reparut & leur ordonna de ne plus s'inquiéter. „Dieu, leur dit-il, voit avec plaiſir que vous avez changé de ſentiments, & en faveur de ce changement il ne vous punira pas du paſſé. En preuve du pardon qu'il vous accorde, la lune va dépoſer ſon air colere, pour reparoître in-

inceſſamment dans tout l'éclat de ſa lumière. "

Cette nouvelle prédiction s'accompliſſant également, tous louerent le Dieu des Chrêtiens avec un étonnement joyeux, & pourvurent abondamment de vivres l'homme merveilleux qui leur avoit annoncé tout cela par avance. — Eh bien, mes Enfants, qu'en dites-vous? Etoit-ce bien & prudent de la part de Colomb, de profiter ainſi de l'ignorance de ces gens? — *(Un ſilence général.)* Mon ami Jean, qu'en dis-tu?

Jean. Pour être prudent, oui! Mais pour être bien —

Le Pere. Eh bien?

Jean. Je ne ſais; mais il me ſemble pourtant, que ce n'étoit pas bien.

Le Pere. Et pourquoi cela, mon Ami?

Jean. Mais, je ne ſais pas bien rendre mes idées là-deſſus; je penſe pourtant, qu'on ne devroit jamais dire de Dieu des choſes qui ne ſont pas vraïes.

Le Pere. C'eſt-ce que je penſe auſſi; mais voyons ſi nous avons les mêmes raiſons de pen-

penſer ainſi. Pourquoi crois-tu, qu'on ne doit rien dire de faux de Dieu?

Jean. Parce qu'en le faiſant, nous devenons la cauſe, que d'autres n'apprennent pas à bien connoître Dieu.

Le Pere. C'eſt très-bien, mon Ami; voilà ma raiſon auſſi; & vous ſavez déja tous, de quelle importance il eſt pour l'homme d'avoir de Dieu des idées juſtes. Tout ce que les gens ſimples croient de Dieu par erreur, eſt *Superſtition.* Ce que Colomb, dans cette occaſion, fit accroire aux Indiens, ſavoir que Dieu obſcurciſſoit la lune par égard pour lui, mérite donc auſſi ce nom, & il fut cauſe que ces gens crédules eurent par la ſuite une opinion ſuperſtitieuſe de plus.

Ainſi nous ne pouvons, ſans doute, applaudir à cette conduite de Colomb: cependant ſi jamais une faute blâmable en elle-même mérite d'être excuſée, celle-ci eſt dans le cas. Colomb ne voyoit abſolument pas d'autre moyen de ſe ſauver lui & ſon monde; en même tems il inſinuoit réellement quelque connoiſſance du vrai Dieu dans l'eſprit de ces

Sau-

Sauvages ignorants, & les diſpoſoit par là à recevoir par la ſuite d'autres inſtructions & de meilleures. Voilà ce qui en quelque ſorte peut lui ſervir d'excuſe.

Huit mortels mois s'étoient déja paſſés depuis le départ de Mendez & de Fieski, ſans que l'on eût eu des nouvelles de l'un ni de l'autre. On ne douta donc plus qu'ils ne fuſſent péris; & les Compagnons qui reſtoient à Colomb, renoncerent enfin abſolument à toute eſpérance de ſecours. Le déſeſpoir leur ſuggéra l'idée d'abandonner auſſi leur malheureux Chef, & d'aller joindre les autres Rébelles, qui continuoient de faire des courſes dans l'île & de vivre de rapine.

Mais au moment que ces lâches alloient exécuter leur deſſein, ils furent agréablement ſurpris par l'apparition d'un petit navire Européan qui jettoit l'ancre à peu de diſtance de la côte. Bientôt celui qui le commandoit, ſe fit conduire à terre, & vint remettre à l'Amiral de la part du Gouverneur de l'Eſpagnole, une lettre accompagnée d'un baril de vin & de deux flêches de lard. A peine eut-il délivré

livré ces pieçes, qu'il rentra dans la chaloupe, regagna le bord de ſon vaiſſeau & reprit la route par où il étoit venu. La lettre qu'il avoit apportée, ne contenoit que quelques compliments ſtériles.

Vous ne devinez pas, ſans doute, plus que ne faiſoient les gens de Colomb, ce que ſignifioit cette apparition. Je vais donc vous le dire. Ovando, Gouverneur de l'Eſpagnole, que nous connoiſſons déja par l'indigne conduite qu'il a ci-devant tenue envers Colomb, ne déſiroit rien tant que de voir ce grand homme périr dans ſa miſère: car s'il retournoit en Eſpagne, il craignoit qu'il ne ſollicitât de nouveau ſon rétabliſſement dans les droits de Vice-Roi des Indes occidentales, & qu'alors lui-même ne perdît ſon Gouvernement. Il ſouhaitoit donc ſavoir, quelle étoit au vrai la détreſſe d'un homme dont il ſe ſeroit vu débarraſſé avec tant de plaiſir, & s'il pourroit arriver à ſon but en retardant encore quelque tems l'envoi du vaiſſeau qui dévoit opérer ſa délivrance. Voilà, à ce qu'aſſurent quelques Hiſtoriens, la raiſon maligne, pourquoi il fit

partir le député, & pourquoi celui-ci eut ordre de ſe retirer auſſitôt qu'il auroit reconnu la ſituation de l'Amiral. D'autres en alléguent un motif moins criminel. Ovando, diſent-ils, craignoit que Colomb ne fît ſervir le naufrage de ſes vaiſſeaux de prétexte, pour revenir de cette manière à l'Eſpagnole & ſe rétablir par la force dans le gouvernement dont on l'avoit dépouillé; il n'envoya donc un eſpion que pour ſavoir ſi la ſituation de l'Amiral étoit en effet telle qu'il la lui avoit fait dépeindre. — Vous êtes les maîtres de choiſir entre ces deux opinions celle qui vous paroît plus vraiſemblable. Cependant, voyons à laquelle vous donnez la préférence?

Tous. O à la dernière, à la dernière!

Le Pere. Pourquoi?

Henri. Parce que ce n'eſt qu'une conjecture peu ſûre, — qu'Ovando ait été un tel monſtre, & que, dans des cas douteux, on doit toujours préſumer des autres le bien plutôt que le mal.

Le Pere. Fort bien, mon Ami! Conſerve ce principe; tu ne regretteras jamais de l'avoir ſuivi.

ſuivi, ſuppoſé même qu'il t'arrive quelque fois de prendre un de tes ſemblables pour meilleur qu'il ne l'eſt en effet. Il vaut mieux ſe tromper dix fois de ce côté-ci, qu'une ſeule fois de l'autre.

Colomb, à ce que l'on dit, ſoupçonna Ovando d'avoir agi par le premier motif: mais trop grand pour ſuccomber ſous quelque embarras que ce fût, il cacha à ſes gens le chagrin qui le rongeoit, & l'état déſeſpéré où maintenant lui-même ſe croyoit réduit. Affectant un air ſerein, il dit à ſes Compagnons, que le vaiſſeau n'avoit ſi promptement remis à la voile, que parcè qu'il l'avoit trouvé trop petit pour les recevoir tous avec leurs effets; que Mendez & Fieski étoient heureuſement arrivés à l'Eſpagnole, & qu'ils avoient ordre d'acheter pour ſon compte un navire d'une plus grande capacité, qui ne tarderoit pas à paroître pour les emmener tous.

En effet il avoit reçu des informations touchant le ſort de ces deux dignes hommes. Nous ſavons déja qu'ils étoient arrivés à bon port: & maintenant je peux auſſi vous dire,

pourquoi Fieski n'étoit pas revenu. Voici le fait.

Quoique ce brave homme fût deſcendu à terre avec une fievre qu'il avoit attrapée dans cette île formée de rochers, il voulut pourtant, fidèle à ſa parole, rebrouſſer auſſitôt chemin, pour informer l'Amiral du ſuccès de leur entrepriſe. Mais il lui fut impoſſible d'engager un ſeul de ſes compagnons à faire ce dangereux voyage une ſeconde fois. Ses promeſſes & ſes menaces étoient également infructueuſes, & il ſe vit obligé malgré lui, d'accompagner les autres à St. Domingue. Là joignant ſes inſtances à celles de Mendez, il n'avoit ceſſé de ſolliciter le Gouverneur de leur vendre un vaiſſeau pour aller prendre leur chef; mais le Gouverneur, quelque fût ſon motif, avoit toujours ſu éloigner l'accompliſſement de leur déſir ſur des excuſes frivoles.

Cependant Colomb avoit inutilement tenté de faire rentrer les rébelles dans leur devoir. Non-ſeulement ils perſiſtèrent dans leur révolte, mais ils demanderent même, que l'Amiral leur délivrât la moitié des hardes & autres effets

effets qui ſe trouvoient à bord des vaiſſeaux échoués, ménaçant que s'il refuſoit de le faire, ils viendroient ſe faire juſtice à main armée. Et leur demande ayant été rejettée en effet, ils ſe préparerent à réaliſer leurs menaces.

Comme Colomb lui-même étoit toujours malade, il envoya au devant d'eux ſon frère Barthelémi accompagné de tous ſes gens en état de porter les armes, toutefois avec ordre de tenter encore une fois les voies de douceur, & de ne ſe porter à des hoſtilités que dans le cas d'une défenſe néceſſaire. Dom Barthelémi s'y conforma ſcrupuleuſement; mais lorsqu'ayant joint les rébelles il les invita à la paix, ils prirent cette invitation pour une marque de foibleſſe & de timidité, & ouvrirent le combat. Six d'entr'eux s'étoient obligés par ſerment, de s'attaquer directement à la perſonne de Barthelémi & de ne ceſſer que quand ils l'auroient vu tomber ſous leurs coups. Mais il les reçut, avec cette intrépidité que nous lui connoiſſons déja; & comme il fut bien ſecondé par ſa petite troupe, il chargea les rébelles ſi vigoureuſement qu'il

les enfonça & qu'en peu de tems il remporta ſur eux une victoire complette. Quelques-uns tomberent ſous ſon fer, d'autres furent pris, & le reſte prit la fuite. Parmi les priſonniers, mis aux fers & conduits à bord, ſe trouva le chef des rébelles, Porras, que Dom Barthelémi avoit ſaiſi & déſarmé de ſa propre main. Lui même en avoit été quitte pour une bleſſure à la main.

Les fuyards ne tarderent pas à envoyer demander pardon à l'Amiral; & cet homme généreux, beaucoup plus porté à pardonner qu'à ſe venger, déféra ſur le champ à leurs prieres. Ainſi l'ordre & la tranquillité furent rétablis contre toute eſpérance; tout le monde ſe remit à ſon devoir: tous eurent leur grace, excepté les auteurs de la révolte, qui reſterent dans les fers pour ſubir la peine qu'ils avoient méritée.

Pendant ce tems Mendez & Fieski n'avoient pas diſcontinué d'importuner le Gouverneur de l'Eſpagnole, à l'effet qu'il leur fût permis d'acheter un vaiſſeau pour le ſervice de l'Amiral. Le Gouverneur ſous de vains prétextes

textes s'étoit long-tems refuſé à cette juſte demande: mais craignant enfin que ſa Cour ne le recherchât, s'il continuoit à laiſſer l'Amiral plus long-tems ſans ſecours, il conſentit à l'achat du vaiſſeau. Voilà donc la détreſſe de Colomb finie, & cela dans un moment où il s'y attendoit le moins. Nouvelle preuve, qu'on ne doit pas perdre courage, lorsque toutes les reſſources humaines paroiſſent épuiſées: mais que, comptant ſur l'aſſiſtance puiſſante de Dieu, on doit faire ſon devoir jusqu'au dernier moment, & que l'on ne doit pas ceſſer d'eſpérer. Voilà comme faiſoit Colomb; & voilà, mes Enfants, comme nous ferons auſſi, au cas que nous nous trouvions un jour dans quelque urgente néceſſité.

Le vaiſſeau acheté arrive enfin à la Jamaïque, où Colomb avoit lutté pendant une année entiere contre la plus extrême miſere. Tout le monde s'embarque joyeuſement, & l'on fait voile pour St. Domingue.

Par ordre du Gouverneur qui cachoit ſa noirceur ſous des flateries rampantes, Colomb y fut reçu avec les plus grandes démonſtrations

de joie & les plus grands honneurs. Mais dans le même tems que ce lâche flatoit un homme qu'il déteſtoit au fond de ſon cœur, il ne put s'empêcher de donner carriere à la jalouſie ſecrete, qui le dominoit d'une manière tout-à-fait inſultante pour Colomb. Car il rendit la liberté aux chefs de la rébellion, que l'Amiral vouloit conduire en Eſpagne pour les y faire juger; & même il menaça ceux qui étoient demeurés fideles à leur Général, d'une information ſur leur conduite.

Colomb qui avoit déja ſupporté patiemment tant d'inſultes que lui avoient faites des hommes indignes, ſe ſentit aſſez fort pour diſſimuler également celle-ci. Mais s'empreſſant de quitter un pays qu'on diroit qu'il n'avoit découvert que pour ſon propre malheur, il mit à la voile pour l'Eſpagne auſſitôt qu'on eut achevé l'équipement de deux navires qu'il avoit frétés.

A ce dernier voyage il éprouva le même ſort qui, ſelon les décrets impénétrables de la Providence, l'avoit presque continuellement pourſuivi depuis le commencement de ſes grandes entrepriſes. Les tempêtes furieuſes qui ſe leverent

verent peu après ſon départ, mirent le vaiſſeau qu'il montoit lui-même, dans un état ſi pitoyable qu'il fallut le renvoyer à l'Eſpagnole. Bientôt l'autre fut ſi maltraité, qu'il fallut un courage plus qu'ordinaire, pour oſer faire à ſon bord un ſi long voyage. Sans parler d'autres avaries, il avoit perdu ſon grand mât & ſon mât de miſene. Néanmoins Colomb continua ſa route; il fit avec ce navire à moitié briſé une traverſée de 700 lieues marines, & mouilla enfin, après avoir couru les plus grands riſques, dans le port de San-Lucar en Andalouſie.

Vous vous attendez ſans doute, à voir maintenant toutes ſes adverſités finir à la fois; — mais vous l'eſpérez en vain! à peine eut-il mis pied à terre, qu'on l'effraya par la nouvelle du plus triſte événement qui pût arriver par rapport à lui. Sa ſeule protectrice, la Reine Iſabelle, venoit de décéder. Il avoit mis en elle toute ſon eſpérance de ſe faire rendre à la fin juſtice des indignités ſans nombre, dont on s'étoit rendu coupable envers lui. Et la voilà qui n'eſt plus! Que peut-il déſormais ſe promettre de la part d'un Roi ſoupçonneux, peu

fait pour penſer grandement, & qui de tout tems avoit montré de la mauvaiſe volonté pour lui?

Néanmoins dès que ſa ſanté fut un peu rétablie, il ſe rendit à la Cour, pour faire au Roi ſon rapport du ſuccès de ſon voyage & de tout ce qui lui étoit arrivé. Mais il fut reçu avec la froideur la plus indécente; ſes juſtes plaintes des offenſes multipliées de ſes ennemis ne furent pas écoutées; & ſa demande non moins juſte à être rétabli dans ſes droits, fut éludée ſur de frivoles excuſes.

Ainſi ce grand homme qui avoit ſi bien mérité de la Couronne d'Eſpagne, fut obligé de conſacrer le ſoir de ſa vie pénible & utile à l'ignoble beſogne de ſolliciter la juſtice d'un juge injuſte, & la bonté d'un Roi aigri ſans ſujet, & d'implorer l'une & l'autre toujours inutilement, jusqu'à ce que le Ciel lui-même terminât ſes longues & ameres ſouffrances. Epuiſé par toutes les peines & mortifications qu'il avoit eſſuyées, il mourut enfin à Valladolid l'an 1506, dans la cinquante-neuvieme, ou comme

comme d'autres diſent, dans la ſoixante-cinquieme année de ſon âge.

Sa mort fut digne de ſa vie. Il mourut avec cette même tranquillité d'eſprit & dans les mêmes ſentiments de piété qu'il avoit fait paroître toute ſa vie même dans les ſcenes les plus terribles; & ſon ame conſumée de chagrin ſembloit ſe détacher avec joie pour s'envoler vers celui devant lequel les Rois mêmes ſont obligés de comparoître. —

(Une longue pauſe; après laquelle le Pere pourſuivit ainſi.)

Voulez-vous maintenant, que je vous faſſe auſſi connoître la peinture que les Hiſtoriens ont faite de la perſonne & du Caractere de ce brave homme?

Tous. O oui, cher Papa!

Le Pere. „Il étoit, diſent-ils, d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute ſa perſonne annonçoient de la nobleſſe. Il avoit le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le teint blond. Dans ſa jeuneſſe ſes cheveux étoient rouſſâtres; mais ſes travaux pénibles & les adverſités contre leſquelles

il

il avoit à lutter ſans ceſſe, les firent blanchir de bonne heure. Car ſa vie fut continuellement mêlée de bonheur & de malheurs, d'opprobres & d'applaudiſſements, des plus grand honneurs & des plus profondes humiliations. Ses heures de ſatisfaction furent en petit nombre & paſſerent rapidement : mais rarement il y eut un jour où il ne lui fallût ſouffrir des douleurs aigues, ou des contretems fâcheux, ou des chagrins cuiſants."

„Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Avec cela ſon abord étoit facile & prévenant ; ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ſes Domeſtiques, enjoué avec ſes Amis, & — ce qui le diſtinguoit ſur tout — d'une admirable égalité d'humeur dans toutes les ſituations de ſa Fortune."

„Il paroît par les événements de ſa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'eſprit pénétrant, le cœur à l'épreuve de tous les contretems, beaucoup de prudence & de circonſpection dans toute ſa conduite. Il n'a guere

eu

eu ſes pareils en courage & fermeté dans les dangers, ni en patience à vaincre les plus grands obſtacles."

„Quoiqu'il eût paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune très-médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manieres nobles & qu'il parut né pour commander. Perſonne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienſéante, & ne poſſédoit plus parfaitement cette éloquence inſinuante & judicieuſe, qui donnent du poids à l'autorité. Il parloit peu, mais toujours avec grace & énergie."

Il étoit ſobre, modeſte dans ſon habillement, & toutes les fois que les expéditions étoient accompagnées de diſette & de peines, il renonçoit à toute jouiſſance que ſes Compagnons ne pouvoient partager.

„Dans ſon jeune âge il s'etoit appliqué avec ſoin aux Sciences, & il y ſurpaſſoit la plupart de ſes Contemporains. Mais ce qui plus que tout cela le rend digne de notre eſtime & de notre émulation, eſt ſa piété ſolide & ſa probité ſevere, dont il a donné les preuves les plus évidentes en une infinité d'occaſions. Il étoit

porté

porté à la colere; mais combattant ce penchant par les principes de ſa religion, il l'affoiblit tellement par un exercice continuel, qu'il put oppoſer, comme nous l'avons vu, la douceur la plus admirable même aux offenſes les plus groſſieres de ſes indignes adverſaires."

Tel a été l'homme à qui ſes Contemporains ont rendu ſi peu de juſtice, mais dont le nom volera de bouche en bouche jusqu'à la poſtérité la plus reculée, & excitera toujours l'amour & l'admiration dans le cœur de ceux qui ſavent apprécier des vertus telles que furent les ſiennes. —

Ici le Pere ſe tut, & ſes jeunes auditeurs demeurerent quelque tems dans une triſte rêverie. Enſuite chacun voulut ſavoir, ſi cette Hiſtoire n'auroit point de ſuite: & le Pere leur répondit que cela dépendoit de la déciſion de Quinze cent autres jeunes gens à qui, avec le ſecours de l'Imprimeur, il alloit faire part de ce qu'il venoit de leur raconter.

O, dit Théophile, ſi tous ſavojent ce que je penſe!

SUP-

SUPPLÉMENT

pour ceux qui ſouhaiteront lire auſſi la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

DIX-NEUVIEME RÉCIT.

A la fin du dernier Entretien les jeunes gens s'étoient bien apperçu que le Pere n'étoit pas encore au bout de ſa narration : mais ce qui les intrigoit beaucoup, c'étoit de ſavoir au juſte en quoi conſiſtoit ce qui lui reſtoit à raconter.

„ Vous verrez, diſoit l'un que Papa s'eſt encore joué de nous ! Sans que nous nous y attendions, Colomb reſſuſcitera comme autre fois Robinſon : Vous en ſouvient-il ? "

„ Non, je ne crois pas cela, diſoit un autre ; cette fois-ci il avoit l'air trop ſérieux ! "

„ O, l'autre fois il l'avoit auſſi ! crioit un Troiſième ; & ce n'en étoit pas moins une plaiſanterie. "

Enfin arrive Charlotte, & s'attachant au Pere & le cajolant, „ Dis-nous au moins, mon petit

petit Papa," lui dit-elle, „ce qui va ſuivre encore; ou bien nous ne pourrons dormir de toute la nuit."

„Pauvres petits!" ce fut la réponſe du Pere; „je ſerois vraiment déſolé de vous cauſer des inſomnies!"

Charlotte. En ce cas il faut donc que tu nous le diſes!

Le pere. Le faut-il en effet?

Charlotte. O je veux dire ſeulement, ſi tu veux bien avoir cette bonté-là!

Le Pere. A la bonne heure. Va donc rappeller les autres.

Charlotte. (*criant*) Mes petits amis! Mes petits amis! O vîte! Papa veut continuer.

Le Pere. (*Tandis que les autres accourent.*) Charlotte penſe que vous paſſeriez une mauvaiſe nuit, ſi je ne vous diſois pas ce qui vient à la ſuite de notre hiſtoire. Or comme j'aime qu'au bout d'une journée bien remplie vous jouiſſiez d'un ſommeil tranquille, il faut bien que je vous délivre de votre inquiétude.

Tous. O voilà qui eſt charmant!

Fré-

Frédéric. (*Carreſſant le Pere*) Tu ſeras auſſi de nouveau mon cher petit Papa!

Quelques-uns. O le mien auſſi! le mien auſſi!

Le Pere. Fort bien; écoutez donc ce que j'ai encore à vous dire!

Colomb, mes Enfans, eſt mort, dans toute la force du terme: mais un autre homme paroît ſur la Scène, & n'y figure pas mal non plus.

Quelques-uns. Qui donc?

Le Pere. Un peu de patience, & je Vous le nommerai.

Il faut d'abord vous mettre au fait de ce qui arriva depuis la mort de Colomb jusqu'au moment que cet homme dont vous ne ſavez pas encore le nom, commença à ſe montrer publiquement: faute de quoi vous ne ſauriez bien comprendre ſon hiſtoire.

Frédéric. Allons, au fait!

Le Pere. Reportons d'abord nos regards ſur l'Eſpagnole ou St. Domingue, pour voir ce qui s'y eſt paſſé ſous l'adminiſtration d'Ovando. Mais je frémis en y regardant, & je ſuis ſûr qu'il vous en arrivera autant, quand je vous

ferai voir ſeulement en paſſant le tableau des cruautés barbares, que nous offre ce malheureux pays.

Ovando n'étoit pas un mauvais Régent pour les Eſpagnols qui s'étoient établis dans cette île. Il fit pluſieurs réglements ſages; il rétablit aſſez bien la tranquillité & la concorde dans la Colonie; il enrichit par l'exploitation des mines, le Roi, ſes Compagnons & ſoi-même, & — ce qui ſur-tout eſt devenu important pour cette île ainſi que pour l'Europe — il introduiſit le premier dans les Indes occidentales la culture des cannes à ſucre, dont il fit venir le plant des Canaries. Idée heureuſe! Car combien de milliers de livres de ſucre, qui par la ſuite ont été produits ſous ces Climats où il n'en venoit point auparavant! Et combien de milliers de perſonnes, qui ont trouvé leur ſubſiſtance dans cette importante branche de commerce!

Voilà qui étoit fort bien. Mais pourquoi a-t-il fallu que ce même homme qui faiſoit des diſpoſitions ſi prudentes, ſe conduiſît envers les malheureux habitants de ce pays comme un monſtre digne de l'abomination de toutes

les

les perſonnes ſuſceptibles de pitié ? Ecoutez comment il les a traités : & puis vous me direz, ſi le jugement que je viens de porter ſur lui, a été trop ſevère.

Non content d'avoir ſubjugué toute l'innocente nation des habitants légitimes de l'île, & de l'avoir condamnée aux travaux les plus pénibles & à des charges annuelles qui ſurpaſſoient infiniment ſes forces, il l'enviſagea comme une troupe de beſtiaux, dont il pouvoit diſpoſer à ſon gré. Pour ſe rendre agréable à ſes Compagnons avides, il imagina donc de donner, à l'un, vingt de ces Infortunés ; à un autre, cinquante ; à un troiſieme, cent : à peu près comme chez nous un riche Propriétaire diſtribue tant de moutons ou de porcs à ſes fermiers ; & en même tems il leur permit d'employer ces pauvres créatures à quoi ils voudroient, & de les traiter comme bon leur ſembleroit.

Pour lors ce foible & bon peuple fut tellement maltraité par ſes Maîtres barbares, que la plus grande partie en mourut de miſere & de fatigues, & que les autres, dégoûtés de leur

triſte exiſtence, chercherent à y mettre fin eux-mêmes. Quand Colomb découvrit ce pays, le nombre des habitants fut eſtimé à un Million, ou mille fois mille; maintenant — environ quinze ans après — on n'y comptoit plus que ſoixante mille ames, en ſorte qu'en ſi peu de tems il n'y eut pas moins de neuf cent quarante mille perſonnes détruites par la barbarie des Européans.

Il reſtoit, dans l'île, une ſeule province, également vaſte & fertile, dont les habitants avoient bien auſſi été rendus tributaires, mais qui cependant jouiſſoient encore du bonheur d'être gouvernés par leur propre Reine. Cette Princeſſe s'appelloit *Anacoana*, amie déclarée des Eſpagnols, & qui acquitoit de bonne grace & régulièrement le tribut auquel elle avoit été taxée pour elle & pour ſes ſujets.

Malheureuſement pluſieurs des anciens complices de Roldan, gens ſans ſentiments & ſans conſcience, s'étoient établis dans cette Province. Quoique reçus & traités par la Reine & ſes ſujets avec toute la bonté imaginable, ces vauriens ſe permettoient de tems à autre

des

des violences contre ceux qui les traitoient ſi bien. La Reine ſe vit donc obligée de réprimer leur inſolence: & cela fâcha cette racaille. Pour ſe venger, ils formerent l'abominable projet d'attirer ſur ce peuple hoſpitalier le plus grand malheur. A cette fin ils allerent trouver le Gouverneur Ovando à St. Domingue, & lui dirent que la Reine Anacoana méditoit une révolte, & ſongeoit à ſe ſouſtraire inceſſamment à la domination Eſpagnole; qu'ils lui conſeilloient donc de la prévenir & de s'aſſurer de ſa perſonne ainſi que de ſes biens & de tout ſon pays.

Ovando avoit trop d'eſprit pour ne pas pénétrer le noir deſſein de ces ſcélérats & pour ne pas ſentir combien leur accuſation étoit hazardée. Mais convoitant lui-même les biens & les terres de la Reine, il fit honteuſement ſemblant, de croire cette accuſation fondée & il réſolut d'agir comme ſi elle l'étoit en effet.

Cependant les forces de la Reine n'étoient point mépriſables du tout. Elle régnoit ſur un diſtrict de grande étendue, & l'on aſſure

que juſqu'à trois cents Caciques étoient ſes Vaſſaux.

CHARLES. Qu'eſt-ce que des *Vaſſaux?*

LE PERE. Tu ne ſais pas cela, en étant un toi-même?

CHARLES. Moi?

LE PERE. Sans doute! Toi & tous les autres vous êtes réellement des Vaſſaux.

QUEQUES-UNS. Eh, de qui?

LE PERE. De moi! N'ai-je pas donné à chacun de vous une portion de terrein pour un jardin? N'êtes-vous pas obligés en revanche, de m'aider à bêcher, & à ſarcler, & à arroſer dans mon propre jardin, toutes les fois que je l'exige? Eſt-ce que je ne vous protège pas, à l'effet que perſonne ne ravage votre jardin, ni y enleve quelque choſe malgré vous? Et ſi quelqu'un d'entre vous me quittoit, ou venoit à mourir, ne ſerois-je pas en droit ou de reprendre ſon jardin pour mon uſage immédiat, ou de le concéder à un autre?

CHARLES. Oui!

LE PERE. Je ſuis donc en effet votre *Suzerain*, & vous êtes mes Vaſſaux. — Comprends-

prends-tu maintenant, mon Ami, ce que l'on veut dire par ce mot?

Charles. O oui, je le comprends!

Le Pere. La Reine Anacoana avoit donc, à ce que l'on dit, trois cents Vaſſaux Caciques, qui tous étoient tenus de l'aſſiſter toutes les fois qu'elle avoit beſoin de leur ſecours. Ovando le ſavoit; il n'oſoit donc lui faire une guerre ouverte, attendu que ſes propres forces, par l'influence maligne du Climat, étoient conſidérablement fondues. C'eſt pourquoi il réſolut — quelle indigne baſſeſſe! — de recourir à une trahiſon criante.

Dans cette vue il manda à la Reine qu'il alloit ſe rendre auprès d'elle avec une ſuite digne d'une ſi grande Princeſſe, pour reſſerrer les liens d'amitié & d'alliance, qui ſubſiſtoient entr'elle & les Eſpagnols; — & le voilà qui prend le chemin du lieu où elle faiſoit ſa réſidence accompagné de trois cents hommes à pied & de ſoixante-dix Cavaliers. La Reine éloignée de tout ſoupçon ſe fit une fête de recevoir chez elle des gens auxquels elle étoit ſincérement attachée; & pour leur faire un accueil vrai-

ment royal & les honneurs les plus distingués, elle assembla tous ses Vassaux, & ce fut avec ce brillant cortège qu'elle alla au devant d'Ovando.

Le traître paroît. Anacoana, suivant l'usage du pays, le reçoit au milieu des chants & des danses, & le conduit dans sa Résidence. Là elle s'étudie avec une bonté qui lui étoit particulière, à rendre à Ovando & à son monde leur séjour chez elle, aussi agréable qu'il est en son pouvoir: & pour cela elle ordonne pendant plusieurs jours toutes sortes de jeux & de divertissements en usage parmi ce peuple.

Ovando témoigne qu'il en est on ne peut pas plus content, & demande à la Reine la permission de la régaler à son tour, ainsi que toute sa Cour, d'un divertissement à l'Européane. Ses offres sont acceptées avec reconnoissance. Le lendemain toute la Cour s'assemble & les Indiens curieux accourent en foule. Ovando s'éloigne, disant qu'il va donner ses ordres pour ce divertissement qui consistera en un Tournois.

Bientôt il reparoît à la tête de sa Cavalerie, précédée par l'Infanterie qui, à mesure qu'elle ar-

arrivé, occupe ſans affectation toutes les avenues de la Place, où ſe doit donner la fête, tandis que lui-même marche avec ſes Cavaliers, les rangs ſerrés, droit à une vaſte ſalle dont le toit eſt ſoutenu d'un grand nombre de colonnes, & où toute la Cour ſe trouve réunie. Les Indiens, qui n'appréhendent rien, ne ſe laſſent pas d'admirer la beauté de ce ſpectacle guerrier. Mais quand Ovando porte la main à ſa Croix, ſignal dont on eſt convenu, toutes les épées ſont tirées; à l'inſtant, on fait main baſſe ſur les Indiens ſaiſis de frayeur & l'on en tue un nombre infini ſans diſtinction d'âge & de ſexe. La Reine elle-même eſt arrêtée & chargée de fers; les Caciques ſont attachés au piliers de la ſalle. Alors le monſtre fait mettre le feu à cet édifice, & en peu de tems toutes les malheureuſes victimes de ſa cruauté ſont conſumées par les flammes.

Vous frémiſſez d'horreur, mes Enfants, & avec raiſon; mais réſervez une partie de votre pitié, pour la donner à la Princeſſe infortunée, dont le ſort eſt encore plus à plaindre que celui de ceux que vous venez de voir tom-

ber ſous le fer & étouffer par le feu. Semblable à un agneau innocent & ſans défenſe entre les griffes du loup, elle eſt entre les mains de ſes bourreaux qui la traînent à St. Domingue, non pour l'épargner, mais pour faire durer ſon ſupplice & donner à la cruauté la plus révoltante une apparence de juſtice. On inſtruit ſon procès dans les formes, & ſans la moindre preuve du délit dont elle eſt accuſée, ſur la ſeule dépoſition de ces mêmes monſtres qui l'ont traitée ſi perfidement, elle eſt condamnée — à être pendue. Et cette exécrable ſentence eſt exécutée.

(Le Père ſe tut, & les jeunes gens ſoupirerent; puis le premier reprit ainſi:)

Dès lors la crainte, l'effroi & le déſeſpoir s'emparerent de l'eſprit de tous les Indiens qui reſtoient, & aucun n'oſa plus ſonger à ſecouer le joug inſupportable de la tyrannie qui les accabloit. Tant que vivoit Iſabelle, qui s'étoit toujours montrée une protectrice zélée de ce pauvre peuple, ſes cruels oppreſſeurs s'étoient contenus à un certain point; mais après ſa mort ces pauvres créatures délaiſſées ſe virent

à

à la merci de leurs tyrans. A la vérité un digne Eccléſiaſtique — ſon nom reſpectable étoit *Barthelémi de Las Caſas* — s'avoua hautement leur défenſeur, & ne ceſſa toute ſa vie de crier, tantôt en Eſpagne tantôt dans les Indes occidentales, pitié & miſéricorde en faveur de ces Infortunés: mais que pouvoit la voix d'un ſeul Particulier contre les cris réunis des Oppreſſeurs de ce peuple, qui ſavoient réfuter les meilleures raiſons de Las Caſas par les lingots d'or qu'ils faiſoient paſſer en Eſpagne!

Le peu d'Indiens qui reſtoient, diminuerent ſi viſiblement, qu'ils ne ſuffirent plus aux travaux des mines. C'eſt pour quoi Ovando propoſa au Roi, de tranſporter les habitants des îles Lucayes — vous vous ſouvenez ſans doute, que ce ſont celles que Colomb découvrit à ſon premier voyage?

Nicolas. O oui; dont une s'appelle Guanahani, la première que Colomb découvrit! Les voilà.

Le Pere. Juſte! Il propoſa donc, dis-je, de tranſporter les habitants de ces îles à l'Eſpa-

l'Eſpagnole, pour les y inſtruire, diſoit-il, plus commodément dans la réligion Chrétienne. Le Roi y donna ſon conſentement; & Ovando ſongea à une nouvelle ruſe, pour envelopper plus facilement ce peuple débonnaire dans ſes filets: & il en imagina une qui étoit digne de ſon ame atroce.

On équippa en toute diligence quelques vaiſſeaux, & on les fit partir pour les Lucayes, où les Députés d'Ovando, déja en état de parler la langue des îles, eurent l'impudence de débiter aux crédules Habitants le menſonge que voici.

„Apprenez, bonnes gens, leur dirent-ils, l'agréable nouvelle dont nous ſommes porteurs! Nous venons en droiture du pays des Bien-heureux où ſont tous vos défunts ancêtres, y menant une vie — o une vie ſi délicieuſe, qu'il eſt impoſſible de la dépeindre! Ils vous font prier de paſſer inceſſamment chez eux, pour partager leur bonheur: & ſi vous avez le bon eſprit de vous rendre à leur invitation, nous ſommes prêts à vous y conduire.“

Ainſi

Ainſi parlerent ces inſignes impoſteurs: & les habitants trop ſimples pour concevoir le moindre ſoupçon de la noire trahiſon qu'on leur préparoit, ſe jetterent ſans délibérer & en foule dans les vaiſſeaux, charmés d'aller rejoindre les perſonnes qui leur avoient été ſi chères dans la vie. Les miſérables qui furent trompés de cette manière, étoient au nombre de plus de quarante mille.

Ils ne furent pas plutôt arrivés à l'Eſpagnole, qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit dupés. Une partie en mourut de dépit & de chagrin; d'autres firent les derniers efforts pour ſe tirer des griffes de ces tigres. Entr'autres quelques-uns furent rencontrés par un navire Eſpagnol en pleine mer à plus de cinquante lieuës de l'Eſpagnole, aſſis ſur un tronc d'arbre & cherchant à regagner leur pays natal à force de rames. Toutes leurs proviſions conſiſtoient en pluſieurs *Calebaſſes* (*) remplies d'eau douce, qu'ils

(*) La *Calebaſſe* eſt le fruit d'un arbre Américain appellé *Calebaſſier*; il reſſemble à nos grandes courges, & eſt recouvert d'une écorce

qu'ils avoient attachées à leur tronc. Ils n'étoient plus loin de leur île; mais on les interceptа, & à leur chagrin inexprimable il leur fallut de nouveau plier le cou ſous le joug de l'eſclavage, auquel ils avoient tâché d'échapper au riſque de leur vie. — Enfin la ruſe n'étant plus de ſaiſon, on employa la violence, & c'eſt ainſi que ces îles très-peuplées furent dépouillées de leurs habitants, au point qu'au bout de quelques années il ne s'y trouva plus une ame vivante.

Henri. Quelle abomination! Que n'ai-je vécu dans ce tems: j'aurais remué le ciel & la terre, pour arrêter les excès de ces ſcélérats.

Le Pere. Cher Henri, probablement tu n'aurois pas mieux réuſſi que le brave Las Caſas, qui tâchoit auſſi de remuer le ciel & la terre,

écorce ligneuſe très-dure, ſous laquelle il y a une chair ou poulpe un peu acide & qui n'eſt pas déſagréable au goût. De l'écorce on fait des vaſes pour boire [& divers uſtenſiles de cuiſine, comme aſſiettes, plats, &c. Quoique de bois, on y peut chauffer de l'eau.

Addit. du Traducteur.]

terre, mais ſans aucun effet. Ainſi remercions plutôt Dieu, de nous avoir fait naître dans le meilleur tems, où de pareilles horreurs ne ſe voient plus.

Las Caſas eſſaya tous les moyens poſſibles, pour ſauver ſes malheureux Protégés: mais inutilement. Enfin ſon zele louable en lui-même l'égara, & lui fit imaginer, pour affranchir ſes amis Américains, un moyen aboutiſſant à la deſtruction d'une autre eſpèce d'hommes. Il conſeilla d'acheter, pour les travaux des mines les plus pénibles, des Negres à la côte d'Afrique, comme plus forts & plus robuſtes que les Américains. Cet avis fut approuvé, & dès lors commença le commerce inhumain d'eſclaves, qui de nos jours encore coûte annuellement à plus de quarante mille de nos frères noirs leur liberté, tout leur bonheur & même leur vie. Et les pauvres Américains n'en reſterent pas moins ce qu'ils étoient — de miſérables Eſclaves.

En voilà aſſez, & presque trop pour aujourd'hui!

VING-

VINGTIEME RÉCIT.

DIDIER.

N'aurons-nous plus de nouvelles du frère de Colomb, de Dom Barthelémi?

LE PERE. Je ſuis bien aiſe que tu m'y faſſes penſer; il eſt tems de revenir à la famille affligée de notre défunt ami.

Le fils ainé de Colomb — il s'appelloit *Diegue*, — inſiſta, après la mort du grand homme, ſon père, à ce que le contrat paſſé entre le Roi & lui, fût exécuté, demandant en conſéquence à être revêtu de la dignité de Vice-Roi des Indes occidentales, ſtipulée pour ſa famille à perpétuité; mais en vain! Ferdinand continua à être auſſi ſoupçonneux & auſſi injuſte envers le fils qu'il l'avoit été à l'égard du père; toutes les repréſentations qui lui furent faites à ce ſujet, demeurerent ſans effet.

Enfin Don Diegue oſa faire aſſigner le Roi au Tribunal inſtitué pour connoître de toutes les

les cauſes Américaines; & — ſoit dit à la gloire immortelle de ce Tribunal — les Juges eurent le noble courage de prononcer contre le Monarque, & de déclarer qu'il étoit juſte que l'on tînt à Dom Diegue ce que l'on avoit promis à ſon père.

Tous. Bravo! Bravo!

Le Pere. Cependant le Roi, vraiſemblablement, auroit eu peu d'égard auſſi pour cette déciſion juridique, ſi Dom Diegue n'avoit pas trouvé moyen de donner à ſes prétentions légitimes un plus grand appui. Elévé par l'arrêt de la Cour à la plus haute dignité de l'empire Eſpagnol, il demanda en mariage la fille d'un des premiers Seigneurs du Royaume, Niece du Duc d'Alba: & l'on ne fit point difficulté de la lui accorder. Cette puiſſante famille ne ceſſa d'importuner le Roi par ſes repréſentations, qu'il n'eût cédé & rendu enfin juſtice à Dom Diegue. Ovando fut donc rappellé, & toute la famille Colomb, triomphant de l'envie & de l'injuſtice, s'embarqua pour paſſer à l'île Eſpagnole.

Théophile. Que le vieux Colomb ne vit-il encore!

Le Pere. L'ame bien heureuſe du Juſte a-t-elle beſoin d'un ſalaire terreſtre? Dans la jouiſſance de joies pures, dont ſon Dieu le récompenſoit, il abaiſſoit ſans doute alors ſes regards ſur les petites affaires des mortels comme ſur une Comédie & ſe réjouiſſoit des ſouffrances paſſées, parce qu'à coup ſûr il voyoit alors en pleine lumière, combien il lui avoit été utile de ſouffrir ici bas. —

Accompagné de ſon frère, de ſes oncles & de ſon épouſe, Dom Diegue partit donc avec un train magnifique pour l'Eſpagnole, & il y véçut dans une ſplendeur proportionnée au mérite de ſon père. Nombre de perſonnes de condition l'y avoient ſuivi, ce qui en peu de tems donna tout un autre air à la Colonie: & pluſieurs reſpectables familles qui fleuriſſent encore aujourd'hui dans l'Amérique Eſpagnole, deſcendent de ces compagnons de Dom Diegue.

Voyons maintenant, comment les poſſeſſions des Eſpagnols dans ces contrées ſe ſont accrues ſucceſſivement.

Déja

Déja ſous l'adminiſtration d'Ovando un certain *Jean Ponce* avoit démandé & obtenu la permiſſion, d'établir une Colonie dans l'île de Portoric, découverte par Colomb. Il y fit donc voile, accompagné d'un grand nombre d'Aventuriers que l'eſpérance de faire fortune, lui avoit aſſociés: car on avoit appris, que cette île auſſi paſſoit pour être très riche en or.

Les habitants de ces pays, auſſi doux & humains que ceux de l'Eſpagnole, reçurent fort civilement ces Etrangers blancs, qu'ils prirent auſſi pour des êtres céleſtes; & un de leurs Caciques, en marque d'amitié éternelle, ſuivant l'uſage des Indiens, ſe fit auſſitôt nommer *Jean Ponce Agueynaba*, du nom du Chef des Eſpagnols. Mais ces amis céleſtes ne furent pas long-tems ſans ſe démaſquer, tout comme ils avoient fait ailleurs; ils ſe montrerent ſi durs & ſi inhumains, qu'on eût de la peine à les reconnoître ſeulement pour des hommes. Cependant pour s'aſſûrer s'ils étoient effectivement mortels, les Chefs de cette malheureuſe nation réſolurent d'en faire d'abord, avec toutes les précautions poſſibles, l'expérience

ſur un ſeul. Dans cette vue ils en attendirent l'occaſion, qui ſe préſenta bientôt.

Un jeune Eſpagnol, qui en toute ſécurité faiſoit des courſes dans l'île, entra chez un Cacique, pour y paſſer la nuit. On le reçut avec beaucoup d'honnêteté, & on lui ſervit à manger & à boire. Le lendemain l'Indien lui donna quelques hommes pour porter ſes hardes & lui ſervir en même-tems de guides. Ils avoient des ordres ſecrets pour la conduite qu'ils devoient tenir.

On arriva au bord d'une rivière. Un des Indiens offrit à l'Eſpagnol de la lui faire traverſer, & il le chargea ſur ſes épaules; mais étant au milieu de la rivière, il ſe laiſſa tomber de manière que l'Eſpagnol fut deſſous, & à l'aide des autres Indiens il le tint au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il le vit ſans aucune marque de vie. Alors ils tirerent le corps ſur la rive.

Mais telle étoit la force du préjugé dont ces gens s'étoient une fois coëffés en faveur de l'immortalité des Eſpagnols, qu'ils ne purent encore ſe perſuader de la réalité de la mort

du

du noyé. Ils ſe mirent donc à lui demander mille & mille pardons du malheureux accident qui lui avoit fait avaler tant d'eau, proteſtant qu'il leur avoit été impoſſible de le ſecourir plutôt. Et quoique le cadavre ne rendît pas le moindre ſigne de vie, ils reſterent trois jours auprès de lui, ne ceſſant de lui demander pardon, parce qu'ils craignoient toujours qu'il ne reſſuſcitât. Enfin la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps, les convainquit qu'il étoit mort tout de bon; & alors ils n'eurent rien de plus preſſé que d'aller porter au Cacique l'heureuſe nouvelle, qu'on pouvoit en effet faire mourir les hommes blancs.

Il n'en falloit pas davantage à celui-ci. Il fit auſſitôt part de cette découverte aux autres Caciques, & il fut réſolu unanimement, de ſe défaire de ces tyrans. Mais que pouvoit un peuple nud & nullement belliqueux, contre des guerriers exercés, & qui avoient des épées, des armes à feu, des chevaux & de gros dogues? A la vérité ils réuſſirent, avant que les Eſpagnols ſe fuſſent apperçus de leur deſſein, à en maſſacrer plus de cent qui couroient l'île à la

débandade; mais auſſi payerent-ils bientôt cette hardieſſe par la perte totale de leur liberté & de toute leur félicité. Ponce raſſembla ſa troupe presque toute compoſée de vieux guerriers, & forçant les Indiens dans toutes leurs retraites il les battit par-tout où il les rencontra, & fit eſclaves ceux qui n'étoient pas tombés ſous le fer. Des renforts lui étant arrivés de l'Eſpagnole pendant cette expédition dans l'île, les Sauvages eurent la ſimplicité de s'imaginer que ces nouveaux Eſpagnols étoient les mêmes qu'ils avoient tués, & qui reſſuſcitoient pour les combattre; & qu'ainſi il ne leur ſerviroit de rien, de ſe défendre plus longtems contte des gens que l'on ne pouvoit tuer. Désarmés par cette ſuperſtition, ils courberent en tremblant, leur cou ſous le joug de l'eſclavage, qui déſormais leur fut impoſé ſans ménagement.

En parlant du carnage fait alors dans l'île de Portoric, les Hiſtoriens de ce tems-là ne ſavent aſſez vanter l'eſprit & le courage d'un gros chien qu'ils appellent *Bezerrillo*, & qui, à ce qu'ils rapportent, faiſoit des exécutions ſur-

ſurprenantes. „Il ſavoit, diſent-ils, diſtinguer les Indiens amis ou ennemis de ſes maîtres. Auſſi redoutoient-ils plus dix Caſtillans avec le Chien, que cent Caſtillans ſans lui. Avant la guerre ils lui donnoient, pour l'appaiſer, la même part en vivres, en or & en eſclaves qu'ils accordoient à un Eſpagnol: ce qui, comme de raiſon, tournoit au profit de ſon Maître.“ Entre pluſieurs preuves du diſcernement de cet animal on rapporte l'anecdote ſuivante, dont vous croirez ce que vous voudrez. „Quelques Eſpagnols inhumains, raconte-t-on, ayant un jour envie de voir dépécer une vieille Indienne qui leur déplaiſoit, ils la chargerent d'une lettre qu'elle devoit porter quelque part; & lorsqu'elle ſe fut miſe en route, ils lâcherent Bezerrillo. La bonne Vieille le voyant accourir furieuſement, ſe mit à genoux, lui montra la lettre, & lui dit: Ah, Seigneur Chien, je ſupplie votre Grace de ne pas me faire de mal! Je dois porter cette lettre à des Chrêtiens. A ces mots, c'eſt toujours mon grave Hiſtorien qui parle, le Chien s'adoucit; il la flatta, remua la queue, & revint ſans lui nuire.“

Voilà donc le bonheur de ce Peuple détruit à jamais. Voyons ce qui arriva dans d'autres contrées de ces pays infortunés.

Les découvertes & les conquêtes des Eſpagnols furent toujours pouſſées de plus en plus; & je vais vous en faire connoître les plus conſidérables. La première choſe que fit Dom Diegue pour étendre ſon autorité & les poſſeſſions du Roi ſon Maître, fut d'envoyer à l'île de Cubagua découverte par ſon père, une Colonie chargée d'y établir une pêcherie de perles. Régardez, *(montrant la Carte)*, voilà cette île, près d'une autre plus grande nommée *la Marguerite*, à peu de diſtance de la côte de *Cumana*.

Frédéric. On pêche donc les perles?

Le Pere. Elles ſe forment, mon Cher, dans certaines huîtres & moules au fond de la mer & de quelques fleuves, d'où par conſéquent il faut les tirer pour les avoir. Quelques auteurs penſent, qu'elles ſont une concrétion graveleuſe, produite par une maladie de l'animal teſtacée de la même manière qu'il s'engendre quelque fois de petites pierres dans la veſſie d'un

d'un homme (*). Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la matière, à laquelle les Perles doivent leur origine, étoit d'abord un ſuc ſorti du corps de l'animal, & durci peu à peu. Les pêcheurs de Perles, la plupart pauvres Eſclaves, ſe bouchent le nez & les oreilles avec du coton, mettent dans leur bouche une éponge trempée dans de l'huile, & deſcendent à l'aide d'une corde jusqu'au fonds de la mer pour y détacher & ramaſſer les huîtres. Il eſt aiſé de concevoir, que ces pêcheurs expoſent toujours leur vie, & que pluſieurs y doivent périr en effet. Cependant nos Dames ſi ſenſibles ne ſe font point ſcrupule de porter le prix du ſang de ces

(*) Tandis que d'autres diſent, que la matière des Perles n'eſt autre choſe que celle qui forme la Nacre de la coquille; c'eſt à-dire, que la Perle, comme la coquille, n'eſt produite que d'une abondance de la liqueur nacrée, qui en tranſudant de l'animal, au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond, de la coquille, a ſtillé par gouttes, ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés.

Addition du Traducteur.

ces malheureux, à leur cou & à leurs bras comme un ornement!

Dom Diegue crut, que les Indiens exercés à nager & à plonger, trouveroient cette occupation moins difficile que la fouille des Mines. Il en envoya donc un bon nombre, avec des Inſpecteurs Européans, à Cubagua, où ſon père avoit déja fait l'obſervation, que la mer devoit abonder en huîtres à Perles. Le profit que le Roi, ainſi que ſon Lieutenant, retira de cette pêcherie, fut immenſe; mais les malheureux Indiens qui y étoient employés, périrent presque tous: & la ſtérilité de cette île obligea bientôt la Colonie d'aller s'établir dans la Marguerite.

Vers le même tems Dom Diegue prit auſſi poſſeſſion de la Jamaïque. On y établit des Colonies, & les anciens habitants de cette île ſe virent condamnés au même ſort que les autres Indiens avoient déja ſubi.

Enſuite vient le tour de Cuba. Dom Diegue chargea de la conquête de cette île un certain *Velasquez*, qui du vivant de Colomb s'étoit bien diſtingué en différentes occaſions. Nombre

bre de perſonnes qui eſpéroient y faire fortune, voulurent être de la partie, & Velasquez aborda avec ce monde à la pointe orientale de Cuba.

Cette contrée obéiſſoit alors à un Cacique, nommé *Hatuey*, qui pour échouer à l'eſclavage avoit quitté l'Eſpagnole, & étoit venu s'établir à Cuba. Ennemi juré des Oppreſſeurs de ſa nation, il s'attendoit depuis long-tems à une viſite de leur part, & par cette raiſon il entretenoit conſtamment des eſpions dans l'Eſpagnole, pour être averti à tems de l'approche du danger qui le menaçoit. On l'informa que le malheur qu'il redoutoit, étoit près de fondre ſur lui. Auſſitôt il aſſembla ſes ſujets & ſes Alliés, & après leur avoir communiqué la nouvelle allarmante qu'il venoit de recevoir, il les encouragea à défendre leur liberté juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. On lui promit unanimement de ſuivre ſon exemple.

„Fort bien, mes Amis! leur dit Hatuey; mais ſi vous voulez que les efforts que nous ferons pour éloigner ces tyrans, aient du ſuccès, une choſe eſt abſolument néceſſaire. Savez-vous pourquoi ils viennent ici? C'eſt pour cher-

cher

cher leur Dieu. Et qui de vous ignore encore, qui eſt ce Dieu? Le voila! C'eſt lui-même!"

En diſant cela, il leur montra de l'or dans un petit panier, les aſſurant, que ce métal qui n'étoit bon à rien, étoit réellement le Dieu pour lequel les Chrétiens s'expoſoient à tous les dangers, & que, s'ils déſiroient prendre poſſeſſion de cette île, ce n'étoit que dans l'eſpérance de l'y trouver. „Hâtons-nous, ajouta-t-il, de célébrer une fête à l'honneur de cette Divinité pour nous aſſûrer de ſa protection!" Sur le champ on ſe mit, ſuivant l'uſage des Indiens, à chanter & à danſer autour du Panier; & cette fête, comme de coutûme, dura bien avant dans la nuit, & ne finit que lorsque tout le monde tomba de fatigue & d'ivreſſe.

Le lendemain Hatuey raſſembla ſes Indiens, pour leur dire, qu'ayant réfléchi ſur le ſujet de leurs craintes, il ne voyoit encore, malgré l'honneur qu'ils avoient fait au Dieu des Eſpagnols, aucune ſûreté pour eux, tant qu'il ſeroit dans leur île. „Vous le cacheriez en vain, pourſuivit il; quand vous l'avaleriez, ils vous éventreroient pour le chercher au font de vos en-

entrailles. Allons donc l'enſevelir dans les flots de la Mer, afin qu'il n'en reſte plus rien dans notre île!" Cet avis fut ſuivi; chacun s'empreſſa d'apporter ſon Or, & tout ce que l'on en put trouver, fut jetté dans la Mer.

Ils n'en virent pas moins le Pavillon Eſpagnol flotter ſur leur côte. Hatuey ſe préſenta avec beaucoup de réſolution pour s'oppoſer à leur déſcentes on en vint à une bataille; l'armée de ce malheureux Prince, après une courte réſiſtance, fut miſe en fuite; lui-même fut pris & condamné, pour effrayer les autres Caciques de l'île, — à être brulé vif!

Quelques-uns. Les exécrables monſtres!

Le Pere. Il étoit ſur le bucher & attaché à un poteau, lorsqu'un Réligieux Franciſcain s'approcha de lui, pour lui peindre le lieu du ſéjour des Bienheureux, le Paradis. „Y a-t-il, auſſi, lui demanda le Cacique, des Eſpagnols dans ce lieu de délices?" Sans doute, répondit le Moine; mais il n'y en a que des bons. — „Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey; je ne veux point aller dans un lieu où je puiſſe craindre d'en rencontrer un ſeul!"

Cet

Cet exemple de ſévérité inſpira à tous les Indiens de Cuba tant de frayeur qu'ils ne ſongerent plus à réſiſter, & qu'ils ſe ſoumirent tous au joug Eſpagnol ſans autre contrainte. Ce fut ainſi que les Caſtillans ſe rendirent Maîtres d'une des plus grandes & des plus belles îles du monde en peu de jours & ſans que cette conquête leur coûtât un ſeul homme.

Vers le même tems il ſe fit auſſi pluſieurs voyages vers le Continent découvert par Colomb, & les Eſpagnols commençoient déja à y établir des Colonies & à ſubjuguer les habitants de ces contrées. Mais c'eſt de quoi je vous entretiendrai une autre fois.

Cependant je dois dès à préſent joindre à mon récit un autre événement remarquable qui arriva à cette Epoque. Ponce, le vainqueur de l'île de Portoric, avoit entendu répéter pluſieurs fois par les naturels du pays, un Conte très-accrédité parmi ce peuple ſimple. Suivant ce Conte il y avoit quelque part vers le Nord, une île, & dans cette île une fontaine miraculeuſe, dont les eaux avoient la vertu particulière de rajeunir tous ceux qui s'y baignoient, & de leur

leur rendre leur première vigueur. Quelque abſurde que fût cette fable, elle excita toute la curioſité du crédule Eſpagnol, qui ſans délibérer davantage réſolut d'aller à la recherche de cette fontaine merveilleuſe.

Dans ce deſſein il partit de Portoric, gouvernant au nord en conſéquence du vieux Conte, du côté des îles Lucayes; & quand après être arrivé au vingt-ſixième Degré de Latitude ſeptentrionale il eut pris ſon cours vers l'Oueſt, il trouva à ſa très grande joie —

Frédéric. La fontaine?

Le Pere. Non; — mais une grande & belle terre, que nous ſavons aujourd'hui être une partie du Continent de l'Amérique ſeptentrionale, & à laquelle Ponce donna le nom de *Floride*, ſoit parce qu'elle avoit un air fleuri, ou parce qu'il la découvrit le jour des Rameaux, que l'on appelle Pâques fleuries, c'eſt-à-dire, le Dimanche qui précede immédiatement Pâque. C'eſt ainſi qu'un Conte de Vieille eſt devenu l'occaſion d'une découverte bien importante!

Dès

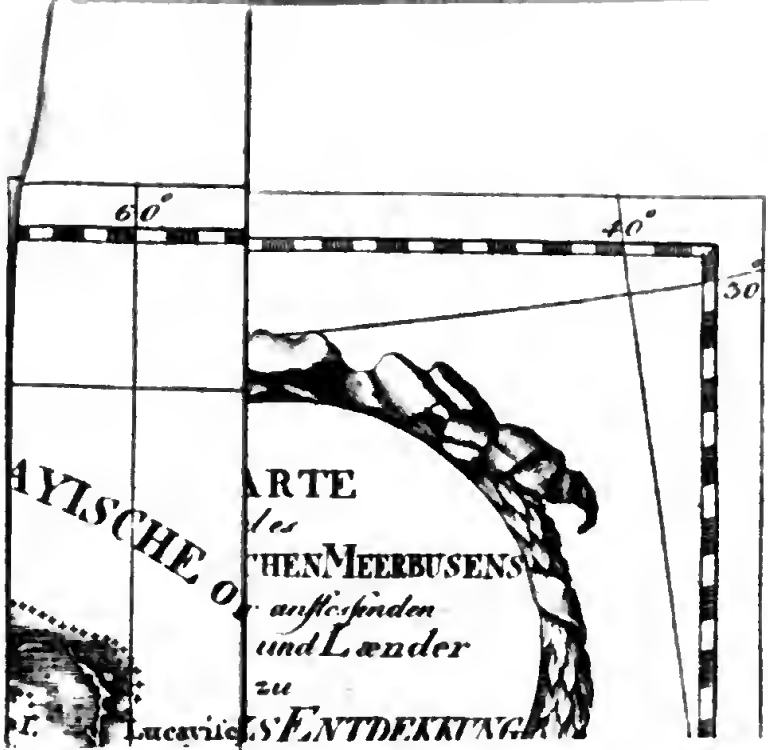
Dès lors l'attention des Eſpagnols ſe tourna ſur une autre région du monde, qui jusques-là leur étoit reſtée inconnue. On avoit des raiſons de ſoupçonner que ſous le Climat où eſt le vaſte & riche Mexique, il exiſtoit des Terres, mais perſonne n'avoit encore tenté de les découvrir. Cette tentative fut enfin réſolue: & tout-à-coup parut ſur la ſcène l'Homme remarquable, dont je vous ai tû jusqu'ici le nom.

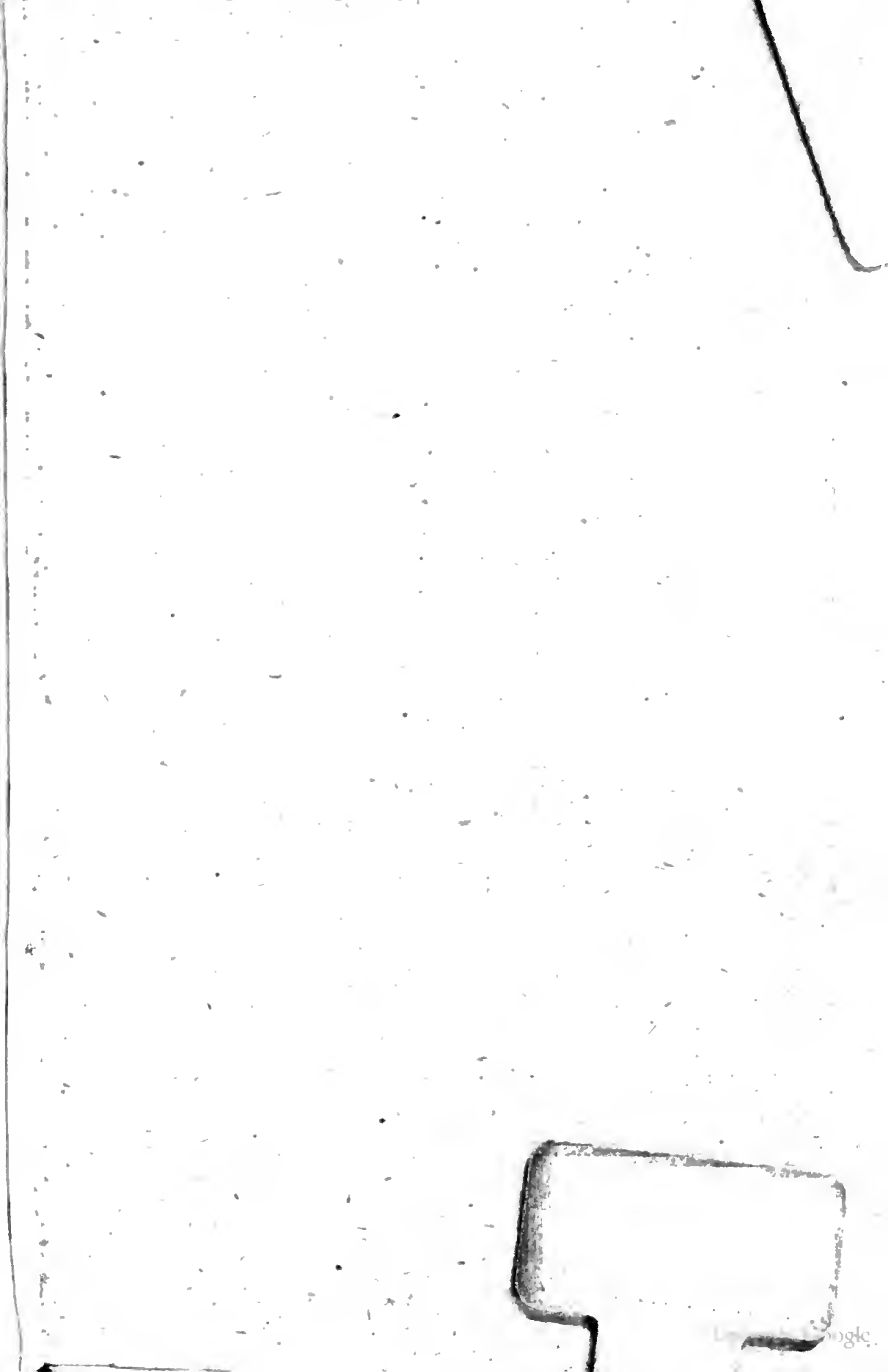
Quelques-uns. *(Se faiſant ſigne les uns aux autres.)* Ha, ha, nous allons voir!

Pierre. O vîte, cher Papa! Qui étoit-il?

Cortez! leur répondit le père; — Ici finit le récit & avec lui l'Hiſtoire de Colomb.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI


60°
40°
30°
ARTE
THENMEERBUSENS
und Länder
zu
ENTDEKKUNGE

A01 114759 07

Digitized by Google